

JULES DESTRÉE

LE

Mystère Quotidien

RÉFLEXIONS & SOUVENIRS



LA RENAISSANCE DU LIVRE

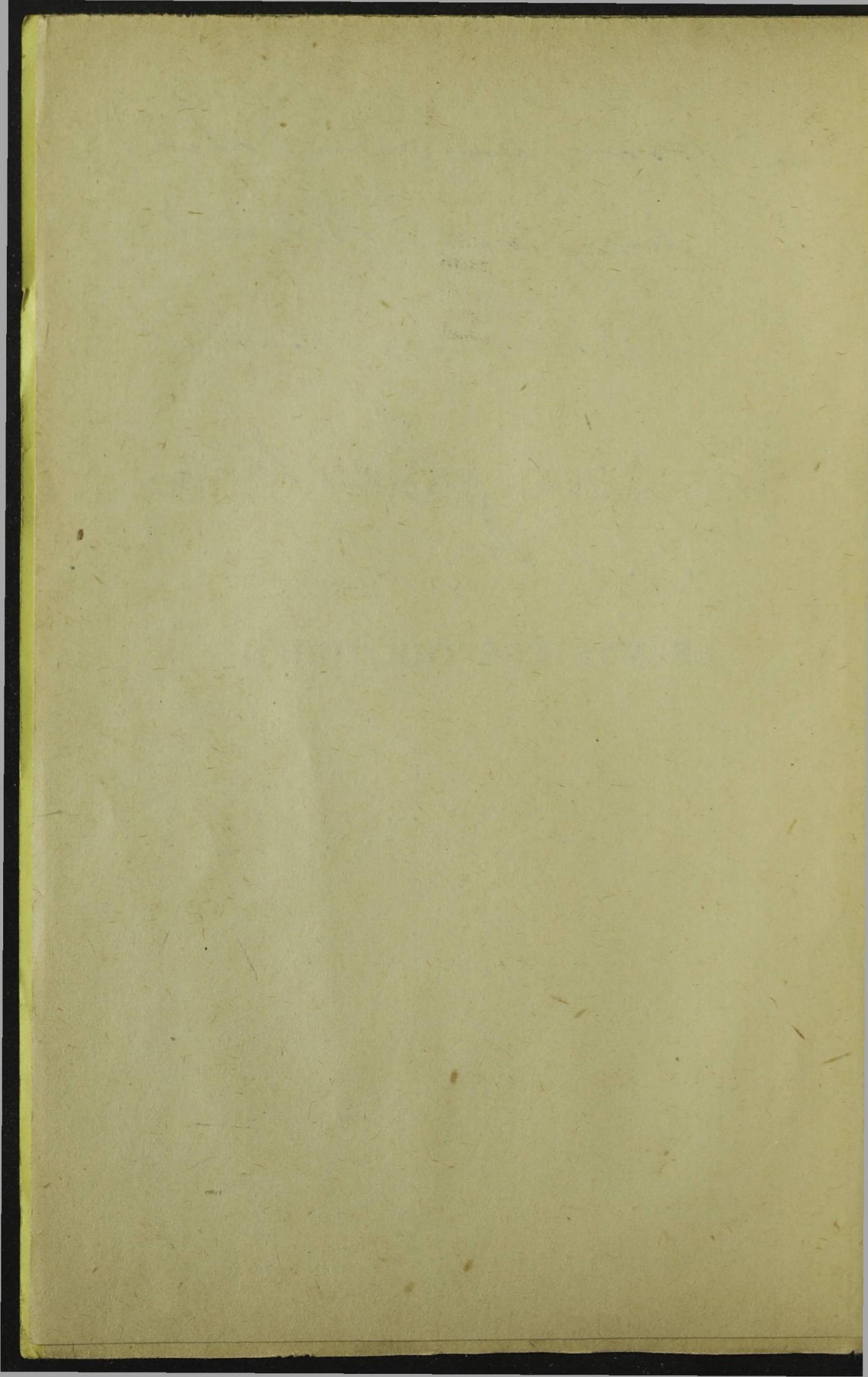
1870

MLA 29722

à travers tous les jours
L'homme fait l'homme
hommage quotidien.

De la

LE MYSTÈRE QUOTIDIEN



JULES DESTRÉE

LE

Mystère Quotidien

RÉFLEXIONS & SOUVENIRS



BRUXELLES

LA RENAISSANCE DU LIVRE

12, PLACE DU PETIT-SABLON

1927

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CINQ EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE SUR PAPIER JAPON MARQUÉS H. C., PLUS DOUZE
EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES NUMÉROTÉS DE 1 A 12.

I.

Les deux magistrats qu'avait retenus une audience prolongée plus que de coutume, sortaient du Palais de Justice. On n'était plus en plein jour, et ce n'était pas tout à fait le soir. Les réverbères étaient déjà allumés et faisaient tout au long de la rue de la Régence jusqu'à la Place Royale, perdue dans l'ombre, une double ligne d'or. Il avait neigé, et tout était blanc, de ce blanc doux et pur qui s'accorde si magnifiquement au silence.

Le Président, qu'inquiétaient des rhumatismes, descendait avec précaution les marches glissantes. Jacquart l'accompagnait avec une sollicitude où il y avait de l'affection et de la déférence. La grille franchie, ils prirent à gauche et marchèrent vers les lumières rouges qui, de loin, annoncent aux automobiles la balustrade au bord de l'abîme.

La vue sur la ville, avec ses toits comme des vagues figées, les petites colonnes de fumée sortant des cheminées, les tuiles mettant une note sombre dans la neige partout épandue, les arrêta un instant. Les lointains faubourgs étaient vagues dans un brouillard gris, mais des clochers émergeaient çà et là. L'église de la Chapelle apparaissait tout entière, comme élevée au-dessus des maisons d'alentour ; vers la droite, la svelte tour de l'Hôtel de Ville, dessin élégant et fantasque esquissé dans la brume, semblait presque irréelle et la Maison du Peuple supprimait tout un

côté de l'horizon, en symbole de force, médiocre et sans grâce.

— C'est beau, fit Jacquart, après avoir promené son regard des portiques babyloniens du Palais aux indéfinissables détails du paysage urbain.

— Oui, consentit le Président. Beau... et utile. Cela protège ceci. Le Palais règne sur la Ville et la garde. Sentez-vous, Jacquart, sous cette neige où tout paraît dormir, palpiter la vie innombrable des hommes, des femmes, des enfants ? Il y a là, dans cette étendue que la neige et la nuit semblent pacifier, plus de souffrances et de joies, plus de vices et de vertus que nous ne pouvons en concevoir. Et tout cela ne tient ensemble que parce qu'au-dessus d'eux, existe le Monument, à cette heure obscur et muet, le Monument du Droit.

— Vous avez raison, Monsieur le Président. Il m'a toujours paru admirable que la Belgique du XIX^e siècle ait bâti le plus grand édifice qui soit sur son sol, et peut-être dans le monde, pour honorer la Justice. Je vois là une indication de l'évolution morale ! La plus grande dimension correspond à la plus grande influence sociale. Dans l'antiquité, les palais des Rois ; au moyen âge, les Cathédrales ; aujourd'hui les palais de Justice.

— Peut-être bien... Au fond, sous des aspects divers, c'est toujours la Foi, le besoin de croire à une puissance supérieure, capable de punir les forts et de venir au secours des faibles. L'homme, dès qu'il vit en société, a soif de justice et ne peut vivre sans y croire.

— Cependant, celle qui s'organisa eut parfois des formes terribles. Savez-vous, Monsieur le Président, que la colline sur laquelle nous sommes et qu'on a

un peu écrasée sous la masse énorme du Palais, s'appelait le Galgenberg ? On y voyait des gibets et des croix, avec des suppliciés, yeux révulsés et langue pendante, des chairs en loques, sous des vols circulaires de corbeaux. Le vieux Breughel n'a pas imaginé les sommets macabres de ses diableries; le bon peintre brabançon, qui repose en cette église de la Chapelle, n'eut qu'à observer le Galgenberg.

— Je le savais, Jacquart, et cela m'a souvent inquiété. Les âmes tourmentées de jadis sont-elles apaisées ?

— Mais pourquoi, Monsieur le Président ? Je ne vous comprends pas.

— Vous avez lu la *Colline inspirée* de Barrès ? Admettez-vous, avec lui, qu'il y a, par l'univers, certains endroits marqués ? que les lieux où l'on a beaucoup prié, beaucoup pleuré, beaucoup souffert, conservent une sorte de magnétisme étrange ?

— Je l'admets, mais c'est indémontrable.

— Eh, mon ami, parce que nous vivons au milieu des « attendus » et des « considérants », croyez-vous donc que, même dans ce Palais, tout puisse s'expliquer par des motifs de raison pure ?

— Vous m'étonnez, Monsieur le Président.

— Réfléchissez un instant ; mon propos ne vous étonnera plus autant. Tenez ! niez-vous le rôle considérable de ce que vous appelez la chance ? Edmond Picard, le grand jurisconsulte qui vient de disparaître, le plus puissant cerveau peut-être que nous ayons connu dans le monde du Droit, n'avait-il pas fait graver sur la cheminée de sa salle d'attente :

Pour gagner son procès, il faut
Bon avocat, bon juge et bonne cause,
Mais tout cela ne sert qu'à peu de chose
Si bonne chance fait défaut.

— C'est exact. Et je me souviens aussi d'un conseil que nous donnait, en savoureux wallon, le vieil avocat de Charleroi chez lequel je fis mon stage : « Si tu as un bon procès, arrange-le ; si tu en as un mauvais, plaide-le ; on ne sait pas ce qui peut arriver. »

— Voilà qui était assez irrévérencieux pour la Magistrature, Jacquart ; mais je ne puis désapprouver complètement ce scepticisme. La Chance, vous dis-je ! Pourriez-vous me définir ce que c'est que la chance ?

— Le hasard, des coïncidences, des...

— Des mots, tout cela. De pauvres mots que nous mettons sur notre ignorance et au-delà desquels nous n'essayons plus de voir clair. Mais si vous voulez découvrir ce qu'ils cachent, nous voici au seuil de l'indémontrable...

— Mais alors, notre justice...

— N'est que relative, évidemment, et conditionnée par des considérations que nous voyons, et par d'autres, probablement plus nombreuses et plus importantes, que nous ne voyons pas. J'ai collaboré à des milliers de jugements et d'arrêts ; jamais je n'ai exprimé d'autre avis que celui de ma conscience...

— Mais, Monsieur le Président, inutile de le dire, nous le savons tous...

— Merci, mais ce que vous ne savez pas, c'est que je me suis souvent trompé. Je jugeais selon la lumière qui m'éclairait au moment où je jugeais ; mais il suffit souvent d'un léger déplacement dans le temps ou dans l'espace, il suffit d'une autre lumière pour que ce qui paraissait irréprochablement juste cesse de le paraître.

— Vous m'effrayez !

— Non pas, si vous voulez bien éviter la confusion vulgaire entre l'administration de la justice et la jus-

tice. Les termes sont pareils; les contenus sont différents. Nous nous efforçons vers la justice, c'est entendu. Nous l'atteignons — parfois —, soit encore. Mais nous ne devons jamais oublier que nous n'y arrivons que comme peuvent y arriver les hommes, c'est-à-dire des êtres sujets à l'erreur. Toutefois, malgré cette infirmité inévitable, nous parvenons — toujours — à terminer les conflits. C'est là notre fonction sociale, et c'est déjà assez beau.

— Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas bien.

— Je veux dire qu'il est de l'intérêt de la collectivité que les contestations ne s'éternisent point. L'homme, ayant un besoin inné de justice, a commencé par se faire justice à soi-même. L'œil pour œil de la loi juive; les Erinnyes de l'antiquité grecque, la vendetta de la Corse correspondent à cette formule primitive. Qu'il y ait dans ces traditions, un rudiment de justice, cela se peut discuter ; mais ce qui est certain, c'est qu'elles engendrent un trouble social qui risque de s'aggraver en se perpétuant. Le génie d'Eschyle a dénoncé ce péril et a substitué à l'esprit de vengeance celui de Pallas-Athénè. On réalisa de la conception nouvelle ce qu'on pouvait en réaliser; on chargea des tiers désintéressés d'arbitrer les contestations. Quant à Pallas-Athénè, celle qui verrait à travers les grimoires des instances civiles, les témoignages des instances criminelles, à travers les mensonges et les erreurs, jusqu'à la vérité totale et la vie profonde, nous en sommes loin. Encore une fois, nous voici au seuil de l'indémontrable. Notre justice n'est jamais qu'un effort loyal vers cette Sagesse suprême, ce n'est pas la Justice. L'approximation est néanmoins suffisante pour assurer l'ordre et la paix à des milliers de nos semblables dont je sens frémir les passions dans ce crépuscule d'hiver...

— Vous m'ouvrez des horizons, Monsieur le Président... Voici que vous me confessez que le Juste qui fut la préoccupation de notre vie, est plein de mystère et que de son essence nous ne savons rien. Combien de fois, dans d'autres domaines, j'ai essayé de savoir, sans succès. Dès qu'on scrute les idées les plus quotidiennes, tout devient indécis et nous constatons notre ignorance. Et pourtant, nous sentons confusément qu'il y a plus de choses sur la terre et dans les cieux que notre pauvre science n'en détermine.

La neige tombait, ouatant tout de silence...

II.

— C'est épatant ! mon vieux, admirable !...

— Allons donc ! C'est infect, au-dessous de tout. Cela n'existe pas...

A quoi je reconnus aussitôt deux artistes qui parlaient peinture.

C'était dans une salle d'exposition, comme il en existe maintenant vingt à Bruxelles, en attendant le Palais des Beaux-Arts. J'y avais rencontré le juge Jacquart qui, pour être magistrat, n'en est pas moins homme et amateur de belles choses. Il n'achète pas de tableaux, il les aime, ce qui est encore la meilleure manière d'en jouir. Il a une mémoire visuelle étonnante dans laquelle s'enregistre, avec précision, toute une œuvre remarquée par lui. Il possède ainsi, sous ses yeux clos, une incomparable collection.

Nous nous approchâmes des deux peintres. On se connaissait un peu. Chacun s'empressa de nous faire partager son opinion.

— N'est-ce pas que c'est épatant ?

— N'est-ce pas que c'est infect ?

— Mon Dieu, Messieurs, fit Jacquart, vous avez des appréciations tellement catégoriques qu'il m'est difficile de m'y associer. Je vois bien dans l'œuvre que vous discutez de réelles qualités et d'énormes défauts. Mais, par habitude professionnelle, je crois devoir remettre à plus tard le prononcé de mon jugement. Le temps

vous fera peut-être changer d'avis l'un et l'autre. En tout cas, permettez-moi de vous dire, *a priori*, que, pour une œuvre d'art, la négation violente prouve autant que l'affirmation violente. Dès qu'on s'emporte et qu'on s'échauffe, contre ou pour, c'est que l'œuvre n'est pas indifférente et, dès maintenant, je marque en sa faveur un point.

— Mais, enfin, Monsieur le juge, vous approuvez, vous, cette peinture ultramoderne, qui fait fi de toutes nos traditions ?

— Je sais qu'on a défini lapidairement ce genre : « ...un bras trop court et une table de travers », mais on peut faire des fautes de dessin et avoir du talent quand même.

— Sans doute, acquiescèrent ensemble les deux artistes, s'empressant d'acter une absolution de certains péchés dont ils n'étaient, ni l'un ni l'autre, exempts. Puis, chacun repartit aussitôt, dans une direction différente.

— Est-ce assez misérable toute cette peinture sans lignes, sans ordonnance, sans composition ? Nos artistes se bornent tous au morceau !

— Eh ! mon cher, vous nous la bâillez belle, avec votre com-po-si-tion ! Quand je peins une nature-morte, est-ce que je ne commence pas par la composer dans la réalité ? Qu'est-ce que c'est que la composition, sinon un choix, un certain arrangement, la recherche d'une harmonie ? Et ne peut-on la trouver dans des anémones sur une étoffe, ou des pommes sur une assiette ?

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? Où est l'idée ?

— Ça signifie que ça peut être beau ; et si ça l'est, ça suffit. Laissez les idées aux philosophes et aux littérateurs ; on ne peint pas des idées.

— Non, mais on peut les exprimer dans des formes symboliques.

— Les rébus sont pour les enfants. Une figure de femme, c'est une figure de femme, et je ne connais rien de plus facile et de plus bête que d'en faire la Belgique en la flanquant d'un lion, la Paix avec un rameau d'olivier, la Peinture avec une palette, ou la T. S. F. avec des cornets sur les oreilles! Si elle est bien peinte, on l'admira; et, si elle est mal fichue, c'est pas l'attribut allégorique et les intentions de l'auteur (à supposer qu'il en ait eues) qui la rendront belle.

— Vous méprisez le grand art; il n'en est pas sans pensée, sans culture supérieure. Aujourd'hui, les peintres sont d'une ignorance déplorable; Flaubert disait déjà d'eux que c'étaient des vitriers.

— Un vitrier qui sait bien remettre un carreau cassé n'est pas à dédaigner. Et un peintre qui fait un beau tableau, non plus. Chacun son métier. Vous connaissez sans doute Plotin et Pythagore, et le nombre des boutons d'uniforme des marins de Pharsale; et bien, moi, j'avoue en toute modestie que je m'en f...

La conversation tournait à l'aigre. Le juge Jacquart intervint.

— Mais, chers artistes, ne vous échauffez point jusqu'à préférer des propos désagréables. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais que deux artistes de valeur ne peuvent s'entendre sur rien lorsqu'il s'agit de leur art. Chacun de vous est sincère et original, mais vos visions sont diverses. Elles sont donc portées fatalement à se contester ou à se nier. Ne confiez jamais à des artistes l'appréciation des œuvres d'art, ils ne seront unanimes que pour des œuvres médiocres, ternes, indifférentes. Un peintre de talent est nécessairement incompréhensif et intolérant; s'il échappe à

ces défauts, c'est que son tempérament n'est pas puissant, il ne doit pas prétendre créer, c'est un simple amateur. Ceux-là peuvent être éclectiques et savourer successivement des ragôts contradictoires.

Et comme les deux artistes protestaient, Jacquart leur dit :

— Vous avez voué tous deux votre vie à la Beauté. Pourriez-vous me dire à quoi vous avez voué votre vie ? Qu'est-ce que le Beau ?

Ils restèrent un instant pensifs. Le premier répliqua :

— C'est... c'est... Ah ! zut ! Je ne pourrais pas l'expliquer.

Et l'autre affirma :

— Le Beau, c'est ce qui me plaît.

Alors Jacquart triompha :

— Vos définitions n'en sont pas. Mais la plus claire est un aveu net du caractère relatif du Beau. Ce qui vous plaît vous paraît beau, soit ; mais si cela ne me plaît pas à moi, qui a raison ? Quel juge invoquerons-nous pour nous départager ? Le suffrage universel ? Il est sans compétence en ces matières, et le nombre ne prouve rien. L'histoire, les traditions, le passé ? Nous y verrons, plus accentuées encore, les variations de l'admiration. Toute affirmation a eu sa négation et son affirmation opposée. Changeons d'époque, changeons de lieu, autant d'enthousiasmes ou de dédains, toujours différents. Les philosophes ? Ils augmenteront le désordre ; la splendeur du faux peut être belle comme la splendeur du vrai ; une œuvre immorale peut avoir sa beauté ; une œuvre nuisible aussi, rien de plus magnifique qu'un grand incendie ! Le Beau est chose tellement confuse, individuelle, variable, contradictoire, qu'on pourrait conclure qu'il n'existe pas, qu'il ne correspond à aucune réalité objective. Et pourtant,

c'est un des facteurs les plus puissants de l'évolution humaine. Tout homme, en des degrés divers et suivant sa fantaisie personnelle, est à sa recherche incessante, depuis les sauvages qui se tatouent, jusqu'aux Grecs sculptant des marbres; depuis la paysanne qui se brode un corsage, jusqu'à la cantatrice illustre; depuis les peintres des cavernes, jusqu'à celui de la Joconde, devant les spectacles de la nature comme devant les œuvres des hommes. Partout, toujours, à tous les degrés, depuis le plaisir léger jusqu'au grand frisson sacré, le Beau est roi. Pour qu'il soit aussi universellement vénéré, il faut qu'il existe, en dehors de nous, en dehors des émotions individuelles, mais son essence est irréductible et inexplicable.

« Et nous voici encore une fois, dirait mon ami le président Louvrier, au seuil de l'indémontrable... »

III.

Sous le soleil d'avril, les marronniers de l'avenue Louise étaient d'un vert frais, délicieux. Les deux magistrats marchaient lentement, se laissant pénétrer par cette ivresse de printemps. Ils causaient, cherchant des certitudes comme, au bord de la mer, les enfants cherchent des coquillages, par jeu.

Le juge Jacquart avait raconté au président Louvrier sa conversation avec les artistes.

— Ne fûtes-vous pas un peu cruel, Jacquart ? lui dit le président. En confrontant ainsi ces deux peintres avec leur ignorance de ce à quoi ils ont voué leur vie, vous avez peut-être ébranlé leur foi. Il ne faut jamais discuter une foi, même erronée, car toute foi est génératrice d'énergie et d'action.

— Non, Monsieur le président, je n'ai pas ce remords. Ils n'ont pas pu me dire ce que c'était le Beau, mais ils n'en continueront pas moins à courir après avec autant de ferveur.

— Alors, vous êtes prêt à subir la même question ?

— Quelle question, Monsieur le président ?

— Mais la vôtre, mon cher ami, la vôtre.

Quand on interroge autrui, il faudrait toujours s'interroger soi-même. Vous leur avez demandé à quoi ils avaient voué leur vie ; je vous demande à quoi nous avons voué la nôtre ? Qu'est-ce que le Juste ?

— C'est vrai, Monsieur le Président, je n'avais pas pensé à cela.

Toute définition est périlleuse. Vous me prenez au dépourvu. Le Juste ? Je crois qu'on pourrait dire que c'est le sentiment d'où sort le Droit.

— Soit ! Mais le Droit ?

— ... L'expression sociale du Juste...

— Nous y voilà ! On explique presque toujours par la question, cercle vicieux qui fait qu'on n'explique rien. Si vos artistes vous avaient dit que le Beau était le sentiment d'où sort l'Art, et l'Art, l'expression sociale du Beau, votre curiosité eût-elle été satisfaite ?

— Mais ce n'est peut-être pas la même chose ?

— C'est exactement la même chose, au contraire. Le Juste est comme le Beau, mais il n'est pas plus définissable. Vous n'avez pas trouvé de certitude dans le domaine des artistes, vous n'en trouverez pas plus dans notre domaine. Tout ce que vous avez dit à vos peintres, je puis vous le répéter.

— Vous me troublez, Monsieur le Président. Puis-je douter du Droit quand nous sortons de cet énorme et magnifique Palais de Justice, si formidable au-dessus de la ville, où les mots de trois lettres : Jus-Lex, s'inscrivent partout en affirmations qui m'ont toujours paru péremptoires ?

— Les peintres auraient pu vous montrer, à l'autre bout de la rue de la Régence, les Musées, mon cher Jacquart. Réalisations que tout cela, limitées, infimes en comparaison des immensités du Juste et du Beau.

— Quoi ? Vous voulez opposer le droit naturel au droit positif ?

— Non, je n'y pense même pas. Ma démonstration serait trop facile, puisque chacun a sa conception du

droit naturel. Non, je vous parle du droit positif. C'est un perpétuel devenir, un sable mouvant. Nous ne sommes pas chargés de dire le Juste, nous sommes chargés d'appliquer les lois. Et l'on en fait de nouvelles tous les jours. Rien n'est plus changeant, plus instable, plus fugace dès qu'on regarde le spectacle d'un peu haut.

— D'accord, mais il y a la Cour de Cassation pour veiller à l'unité du Droit.

— Parlons-en. Il lui arrive aussi de se tromper et de modifier sa jurisprudence. Un arrêt de la Cour suprême s'impose parfois par ses motifs; il s'impose, surtout, en fait, par la difficulté de l'obtenir. Je vous ai déjà dit que notre fonction était de terminer les procès plus que de les juger. La Cour de cassation en est l'exemple type. Elle a pour écarter les importuns deux procédés excellents : la décision attaquée n'est pas définitive, ou elle a jugé en fait. Cela lui permet de déclarer, avec majesté, j'en conviens, mais sans trop de difficulté, qu'elle n'a pas d'opinion, quand un plaideur désespéré cherche dans son prétoire un refuge suprême contre une injustice. Et le plaideur s'en va, relativement calmé, car il faut bien que les procès se terminent.

— Je crois vous comprendre, Monsieur le Président. La justice fonctionne, mais le sentiment du Juste fonctionne aussi dans toute conscience humaine, et ces deux fonctionnements ne sont pas toujours parallèles!

— C'est bien cela. Nous, les juges, nous sommes jugés constamment. Jugés par nous-mêmes quand nous nous interrogeons sur le mérite des décisions antérieures, jugés par les revues de droit, jugés par le barreau, jugés par les juridictions supérieures, jugés par les journaux quotidiens, jugés par les parlementaires, jugés par l'opinion... Tous ces jugements ne

sont pas de même qualité, évidemment, et il en est que nous pourrions récuser. Mais où est la certitude, dans toute cette confusion ?

— N'exagérez-vous pas ? Tout au moins concédez-moi que certaines personnes qualifiées seront toujours d'accord sur certains points ?

— En Art aussi. Mais qu'est-ce que cela prouvera ? Qui composera cette élite ? De qui tiendra-t-elle ses titres ? Selon quel criterium jugera-t-elle ? Nous avons entendu, tantôt, deux maîtres du barreau, dont le nom respecté signifie science, droiture et délicatesse ; vous avez constaté avec quelle clarté, quelle éloquence, quelle sincérité ils ont plaidé l'un contre l'autre ? Et si le hasard avait envoyé le client de M^e B... chez M^e D..., et vice-versa, nous aurions entendu, sans doute, les mêmes plaidoiries, mais dans des bouches différentes. Le vulgaire explique ce phénomène quotidien par l'honoraire. Nous, nous savons que ces maîtres ne plaident que ce qui leur paraît juste. Mais allez donc, après cela, proposer de laisser à une élite le soin de vérifier le Juste !

— Je m'incline devant vos raisons, Monsieur le Président. Elles me paraissent décisives, surtout si nous sortons de nos frontières et du présent. Car je vois alors autant de Droits que de peuples. Droit d'Égypte, de Rome, de Germanie, d'Angleterre, et combien d'autres ? Peut-on y trouver une évolution vers le Droit ? Je ne le pense point. Je les vois plutôt comme la frondaison d'un arbre avec ses branches, des rameaux, se ressemblant et pourtant s'éloignant dans toutes les directions...

— Je n'aime pas beaucoup cette comparaison, qui accorde trop à l'unité. Je préférerais : une forêt, d'essences variées, avec des racines, aussi multiples que les branches, s'étendant dans des terrains divers.

— Votre image vaut mieux, en effet, Monsieur le Président. Mais la forêt, elle aussi, si elle est déconcertante par sa confusion peut présenter pour mon esprit, sinon dans la réalité, une unité. Par exemple, le respect des conventions n'est-il pas à la base de tous les Droits ?

— Oui et non. Vous n'ignorez pas l'article 1674 du Code Civil sur la lésion de plus de sept douzièmes dans la vente. Vous n'ignorez pas non plus la loi sur la revision des contrats d'avant-guerre, de même que la théorie de l'imprévision. Et quant aux traités, vous savez que toute une école de juristes a soutenu qu'ils n'engageaient que *rebus stantibus*, c'est-à-dire à condition que toutes choses restassent les mêmes. Je ne parle pas des lois dites ouvrières, puisque celles-là s'inspirent d'un motif différent, manque de liberté dans le consentement.

— Mais alors ?

A ce moment, un enfant qui poussait un cerceau vint se jeter dans les jambes des promeneurs. Derrière lui, un petit chien jappait. Une lumière exquise baignait les arbres par cette matinée de printemps.

Le Président écarta l'enfant avec une douce bonté.

— Voilà, peut-être, la sagesse, dit-il. L'enfant, le chien, l'arbre sont tout à la joie de ce soleil. Ils savourent le moment présent, sans même soupçonner le mystère qui les entoure. Mais nous, les hommes, nous cherchons à savoir. Nous avons l'inquiétude du pourquoi, du comment, de l'avenir...

Vous me demandiez, Jacquart, ma conclusion ? C'est que le Droit ne correspond jamais qu'imparfaitement à notre conception du Juste. C'est que le Droit est essentiellement ondoyant et controversable. C'est que c'est une base bien fragile pour étayer les actes des

hommes et leur vie en société. A-t-on usé et abusé du « Droit » pendant la tourmente terrible de la guerre ! Je ne puis me défendre d'une certaine ironie quand je vois tant de personnes considérables revendiquer le Droit, à tout propos. S'ils avaient la modestie de dire : « Selon la conception que je me fais du Droit », tout serait beaucoup plus clair. Mais, si nous vivons dans le relatif, nous aimons à parler dans l'absolu. De là, tant de malentendus entre les hommes...

IV.

Le poète Vivegnis, dont l'anticléricisme effrayait souvent le Président Louvrier, raconta :

Je n'ai pu visiter sans émotion cette exposition que les missions catholiques ont organisée au Palais d'Egmont et qui, avant et après sa halte à Bruxelles, a fait et fera le tour de Belgique.

Quelque détaché qu'on soit de la religion romaine, de ses dogmes rigides et de ses rites formalistes, on ne peut se défendre d'une admiration profonde pour le magnifique idéalisme que révèle pareille exposition. Il est fait des sentiments les plus élevés que puissent dicter les actions humaines : l'attrait de l'aventure, la volonté de dévouement, le désintéressement, la foi.

Partir ! S'en aller là-bas, ailleurs, vers les îles, vers les contrées lointaines dont on ne sait rien, si ce n'est qu'elles sont autres, combien d'écouliers y ont songé en rêvant sur leurs livres de géographie ! Combien de poètes ont célébré cet appel mystérieux qui vient de l'inconnu ? Tous n'y sont point sensibles, évidemment, mais ceux qui, dans la masse casanière et routinière, l'entendent, sont les meilleurs de l'humanité. A l'origine de tout progrès, on trouvera un voyage, une découverte, une conquête de ces esprits aventureux. Les liens qui unissent la grande famille des hommes

ne seraient pas si complexes et si forts s'il n'y avait eu de tout temps des audacieux pour s'embarquer...

Souvent, c'est l'appât du gain qui détermine les expéditions. Des Conquistadores, José Maria de Heredia dit exactement :

« Ils allaient conquérir le fabuleux métal
» Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines. »

Les missionnaires, eux, sont désintéressés.

Or, si notre sympathie va vers le hardi qui risque le départ pour améliorer sa vie, ne doit-elle pas être double vis-à-vis de celui qui s'en va, sans esprit de lucre ?

Quel est donc le ressort psychologique qui, à défaut de l'espoir de la fortune, fait bondir ces âmes vers la souffrance et le danger ?

La volonté de dévouement. Ne ricanez point. Elle est parmi les hommes beaucoup plus fréquente et plus agissante qu'on ne le pense généralement. Notre nature est à deux faces, comme Janus. Nous sommes un étrange mélange d'égoïsme et d'altruisme. Il n'y a pas d'individu normal qui n'ait, à un moment donné de son existence, au moins désiré être utile, faire du bien, se dévouer à quelqu'un ou à quelque chose; il n'en est point qui, en récapitulant son existence, ne découvre que ces moments-là ont été les points culminants de sa vie.

A cette soif de sacrifice, besoin mystérieux de notre être affectif, il faut une occasion, un prétexte, et pour notre être raisonnant, un motif et une explication. C'est alors qu'intervient la foi, cette foi qui transporte les montagnes, qui atténue ou annihile les réalités, qui, comme un coup de pioche, libère et fait jaillir la source sentimentale.

Une foi. Laquelle ? N'importe laquelle. Toute foi ardente et généreuse fait des miracles, refoule les instincts égoïstes et incite au sacrifice et à l'action. Elle est incompréhensible pour la froide raison, c'est encore l'inconnu.

Mais la foi catholique a cette supériorité d'avoir été disciplinée par de grands psychologues. Elle constitue donc un incomparable moyen d'influence. A l'âme que sollicite confusément le désir d'exotisme et l'ambition de dévouement, elle offre une justification totale, suffisamment forte pour faire supporter les pires épreuves.

Celui qui croit, dur comme fer, clair comme le soleil, que tous les hommes sont fils d'un même Créateur, que Jésus, sublime exemple du sacrifice absolu, est mort pour eux tous, que la vie terrestre n'est qu'un instant en présence de la vie éternelle, et que l'une récompense sans limites les tristesses de l'autre, celui-là peut partir, il est armé.

Il bravera la tempête et les outrages, la faim, la soif, le froid ou le soleil torride, il bravera avec patience et humilité, l'incompréhension, l'hostilité, les mauvais traitements, la torture et la mort. Et vous, incroyants, ne vous apitoyez pas trop sur leurs angoisses; les martyrs n'ont que faire de votre compassion; c'est dans la joie et la lumière qu'ils succombent !

Car chez eux la foi se double d'amour, et n'est-il pas de jouissance plus aiguë que de souffrir pour qui l'on aime ?

Dès lors, si, pour ceux qui n'ont pas la foi, le contenant formel de cette œuvre des Missions reste discutable, ne devraient-ils pas reconnaître que le contenu moral est de la plus haute qualité humaine, et qu'à supposer même que cette religion ne soit que légendes controversables ou erreur, l'erreur qui mène à ces sommets est digne d'admiration et de respect ? Comme

le bouddhisme, car à certaines altitudes, les mêmes fleurs fleurissent et ce n'est que dans la plaine qu'elles sont si diverses et variées.

Au surplus, si ces missionnaires se répandent par le monde avec l'espoir de sauver des âmes, et si l'on peut trouver illusoire la tentative de faire comprendre aux noirs une religion de race blanche, ou présomptueuse celle de remplacer les cultes de la race jaune, reconnaissons que les nécessités mêmes de leur apostolat les contraignent à sauver également les corps et à s'employer à des tâches de simple civilisation. Un missionnaire est un propagandiste, sans doute, mais c'est aussi un instituteur, un guérisseur, un bâtisseur. Il combat les tsétsé au Congo et soigne les lépreux de Birmanie ou de Madagascar. Il conseille les principes d'hygiène et les éléments de morale. Plus que les prêtres d'Europe, à cause des croyances diverses qu'il rencontre, il est tolérant et compréhensif.

C'est surtout aux enfants qu'il s'adresse : il recueille les abandonnés; il apprend à lire aux ignorants, un métier aux inhabiles; il éveille chez les endormis la curiosité, facteur de progrès, et fait admettre la loi sacrée des sociétés humaines : le travail. Des écoles, des ateliers, des lazarets, des hôpitaux, des églises s'élèvent là où il a passé.

En présence de tant de bonnes œuvres, on aurait mauvaise grâce à s'attarder à certaines niaiseries (toute dévotion n'a-t-elle pas d'ailleurs, pour qui ne la partage point, des aspects puérils ou ridicules ?)

J'aime *L'Invitation au Voyage* de Baudelaire, que Duparc mit en musique. Mais combien plus prenante encore, dans la même direction, était l'humble exposition des Missions ! Il s'en dégagait une telle ferveur d'idéalisme que je suis persuadé qu'elle aura éveillé des vocations nombreuses.

Quand sur le champ de bataille, le capitaine réclame un homme de bonne volonté pour une mission périlleuse : Qui accepte de risquer sa vie pour le salut commun ? Dix se présentent. Cette exposition, c'est l'appel du capitaine !...

V.

— Que vous avez l'air sombre, aujourd'hui, mon cher Jacquart ? Quelque événement vous a-t-il contrarié ? Ne me le direz-vous pas ?

— J'ai eu, en effet, en ouvrant ma correspondance du matin, un gros ennui : ma feuille de contributions. J'avais, à l'approche des vacances, réservé une petite somme pour mon voyage, dont j'avais fait le fol projet. Je me réjouissais de pouvoir revoir quelques villes d'Italie dont j'ai gardé un radieux souvenir : Gubbio, Urbino, Rimini. J'avais oublié le fisc. Et voilà que m'arrive l'imprimé impératif et incontrôlable du receveur. Dans tout ce charabia administratif, une seule chose est claire, le chiffre, avec l'ordre de régler dans le mois. C'est exactement celui de ma réserve. Adieu Gubbio, Urbino et Rimini !

— Je comprends votre déception, cher ami. Mais comment avez-vous pu négliger, dans vos prévisions, l'impôt ? N'est-ce pas notre fardeau à tous ?

— J'ai eu tort, évidemment. Je savais bien que mes épaules auraient un jour à plier sous le poids, mais je ne le croyais pas si lourd. Il est vraiment bien lourd.

— Assurément, mon cher Jacquart. La guerre a ruiné l'Etat, tous les Etats du monde. Les caisses publiques sont vides ; il faut bien les remplir. Et cette détresse financière générale est peut-être de nature à retarder de nouvelles guerres. Jadis, la guerre était, pour le vainqueur, source de prospérité ; celle de 1870,

par exemple, pour l'Allemagne; à présent, l'énormité des conflits nous enseigne cruellement que, même pour le vainqueur, la guerre n'est plus une bonne affaire.

— Vous avez peut-être raison, Monsieur le Président; avouez pourtant que la consolation est mince. Je ne reverrai pas Gubbio, Urbino et Rimini ! Je suis à peu près résigné, mais ce n'est pas sans amertume. D'habitude, je mets ma fierté à ne pas me laisser impressionner par ces questions d'argent. Je n'aime pas en parler. Sans votre sollicitude bienveillante, je n'en aurais sans doute rien dit. Mais ces soucis sont maintenant de chaque jour, et bien obsédants.

— Je le pense avec vous, mon cher Jacquart.

La guerre a été une révolution, et elle dure encore. Nous, qui avons vécu une notable partie de notre existence avant 1914, nous ne pouvons pas retrouver notre ancien équilibre. La vie est chère, ou plus exactement, notre monnaie a perdu de sa puissance d'achat. Tous ceux qui, comme nous, ont un traitement fixe, le reçoivent en papier déprécié. Presque tous avaient quelques économies; ils les ont épuisées, espérant des temps meilleurs, qui ne sont pas venus. Avec des ressources qui, avant 1914, auraient paru fastueuses, nous sommes presque dans la misère. Tous les fonctionnaires, tous les rentiers sont dans notre cas. Une catégorie sociale disparaît.

— C'est vrai, Monsieur le Président. Et à cette perturbation économique correspondent des perturbations dans les mœurs et dans les idées. Avez-vous remarqué combien le barreau actuel est différent du barreau d'avant-guerre ?

— Certes. Mais c'est la crise de toutes les professions libérales. Le phénomène est général. Il est peut-être de nature à nous rendre quelque estime pour ce capita-

lisme tant décrié. Avant guerre on avait la certitude du lendemain. Dès lors, on accumulait, dans les familles bourgeoises, de petites économies, qui ouvraient aux enfants l'accès aux études supérieures. Ces rentes modestes qui vous mettaient à l'abri du besoin, permettaient un certain désintéressement. L'avocat était discret dans ses honoraires; le magistrat ou le professeur d'Université se contentaient de traitements minimes; et ces vertus bourgeoises de modération étaient, en compensation, honorées de l'estime publique.

Aujourd'hui, le désintéressement disparaît chaque jour. Non pas que les caractères se soient avilis, mais parce qu'il faut vivre, que la vie est chère, que les réserves s'épuisent et qu'on ne peut pas attendre.

— Cela me paraît assez fâcheux.

— A notre point de vue, sans doute. Mais au point de vue des gens de demain, qui sait ? Au surplus, qu'on l'approuve ou qu'on le déplore, nous ne pouvons rien au phénomène. Ceux qui, attachés au passé, se refuseront à comprendre l'évolution des mœurs, seront écrasés ou dédaignés. A mesure qu'on détruit les hiérarchies, qu'on supprime les valeurs sociales, on renforce la puissance de l'or.

— L'or-roi ! Le but de la vie : poursuite de la richesse; le héros moderne : le coquin enrichi ! Quel misérable idéal social !

— N'oubliez pas que la médaille a son revers. Si le coquin a couru, haletant, après la fortune, lorsqu'il l'a, comment la conserver ? En billets de banque ? En rentes d'Etat ? En valeurs industrielles ? Qui sait ce qu'elles vaudront demain ? Nos ancêtres épargnaient. Les gens d'aujourd'hui ne le font plus. Tel, riche à présent, sera pauvre demain. Le problème des changes est insondable. L'avenir, partout, est obscur.

Il n'y a plus, maintenant, que des joueurs. Ils se décident, comme autour de la roulette, par des raisons stupides et mystérieuses. On court sa chance. Et la chance couronne aussi bien des imbéciles et des malfaiteurs que les autres.

— Mais c'est consternant !

— A votre tour, mon cher Jacquart, d'être réactionnaire. Vous ne pouvez pas vous accommoder sans révolte à ces nouvelles conditions de vie ? Soyez moderne, je vous en prie ! Et voyez combien ce que je vous dis explique cet apparent paradoxe de la vie actuelle : le débordement de luxe dans une nation appauvrie. Quiconque verrait au Bois, un jour de fête, la file des automobiles, ou les toilettes des femmes dans un gala, s'écrierait : Quelle richesse dans ce pays ! Le joueur qui dépense son gain lui arracherait sans doute le même cri de surprise. Des deux côtés, le phénomène psychologique est le même. On jette l'argent par les fenêtres parce qu'on l'a gagné facilement, et parce qu'on n'est pas sûr du lendemain !

— La ruine est au bout de pareilles imprévoyances !

— C'est, en effet, assez probable. Mais qu'importe ! Est-ce que cette ruine même ne va pas restituer au travail sa grandeur ? L'ingéniosité, je ne dis pas la probité, sera un moyen de rebondir. Cela apportera dans l'existence un peu d'imprévu. Tenez, je me suis demandé parfois si nous, Européens d'avant-guerre, nous n'avons pas attaché trop d'importance à la prévoyance ? Nous avons cherché la sécurité, la régularité, l'ascension lente et par étapes. N'était-ce pas timidité un peu mesquine ? Nous avons oublié l'Évangile : « Ne soyez point en souci du lendemain ! Apprenez comment croissent les lis des champs ; ils ne travaillent, ni ne filent, et cependant Salomon lui-même,

dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux ».

— Laissez-moi vous dire que je ne vois là qu'une belle image de rhétorique. Car il suffit d'y réfléchir deux minutes pour constater que les plantes croissant dans un mauvais sol, n'ayant ni la lumière, ni l'humidité nécessaires, succombent avant de fleurir, et qu'un bon jardinier qui veut avoir de belles fleurs doit être prévoyant. Mais, peut-être, en effet, avons-nous exagéré, dans la paix, le souci du lendemain ?

— Je le crois, mon cher Jacquart. Chez les quelques Russes que j'ai rencontrés, j'ai été frappé par la confiance qu'ils avaient dans la vie. Les catastrophes ne les déconcertent point. Quand cela ira vraiment trop mal, le Grand Saint-Nicolas fera un miracle. Les Japonais, eux, vivent sur une terre qui tremble; ils y pensent à peine. Quant aux Américains, ils sont habitués à ces jeux de la fortune et du hasard. La régularité a son charme, mais l'aventure aussi. La société d'hier est finie; une société nouvelle naît; elle peut être assez déplaisante pour nous; mais, peut-être, nos neveux s'en accommoderont-ils.

— En attendant, nous sommes dans les ténèbres. Je m'efforce d'être de mon temps et de le comprendre. Mais je le trouve bien noir et j'aurais préféré être magistrat au temps de Frederigo de Montefeltre, duc d'Urbino...

VI.

— Je vous ai confié mes doléances, dit Jacquart, l'autre jour, lorsque la griffe fiscale saisit la modeste épargne accumulée en vue d'un voyage aux petites villes italiennes. J'avais tort...

— Ah ! fit le Président intéressé, le fisc vous aurait-il accordé des dégrèvements ?

— Non, ces choses-là restent invraisemblables. Mais, du fait que je n'ai pu partir vers Rimini, j'ai profité de l'offre cordiale d'un ami, maître d'une confortable automobile, et j'ai fait en France un tour admirable.

— Tout s'arrange...

— Oui, rien n'arrive jamais si bien qu'on l'avait espéré, ni si mal qu'on l'avait redouté. Il y a des compensations imprévues, car nous ne voyons jamais qu'un aspect des événements qui viennent à nous; telle satisfaction apparente cache une déception, et vice-versa.

— Vérité utile à connaître pour s'éviter les trop grandes espérances et les trop grandes désillusions, que tout le monde admet, que personne ne pratique. Mais dites-moi ce qui vous a tant charmé ?

— Huit jours, Monsieur le Président. Des étapes modestes de 150 à 200 kilomètres. Et chaque jour de ces huit jours, une ou plusieurs admirations de premier ordre. Est-il pays de plus folle richesse ?

— Mais encore, où trouvâtes-vous ces merveilles ?

— Reims, Bourges, Amiens, Beauvais, Chartres...

— Ah ! je vois, vous avez découvert les cathédrales de France. Mais, c'est découvrir l'Amérique ! Depuis l'enthousiasme romantique, voilà un siècle que poètes et érudits chantent leur splendeur. Elles montent vers le ciel avec l'élan de la prière; elles traduisent en pierre les Saintes Ecritures; elles sont l'expression formidable et passionnée d'un temps où une foi commune organisait l'ordre et l'ornait de beauté. Toutefois, ce n'est pas très neuf.

— Ce qui l'est, Monsieur le Président, c'est de pouvoir les voir toutes, ainsi, en quelques jours. Avant l'Automobile, c'eût été malaisé, et mille occasions de distraction eussent atténué l'impression. Mais pouvoir s'en imprégner, les comparer, découvrir chaque fois que la seconde est plus belle que la première, n'avoir plus de la cathédrale qu'une impression multiple de souvenirs, tourbillonnants, que la carte postale illustrée — ce précieux document pour les petites bourses — permet de repérer et de préciser, voilà qui est assez moderne. Et puis, avez-vous revu Reims depuis la guerre ?

— Non, je n'ai pas eu cette joie.

— Joie mêlée de tristesse, Monsieur le Président. Car la cathédrale incendiée est douloureuse comme un aveugle. Son grand corps est debout, mais partout meurtri par le bombardement et par le feu. C'est un spectre au milieu du chantier qu'est la ville en reconstruction. Et le *Sourire de Reims*, si mystérieux et si indulgent, est vraiment étrange après tant de méchanceté et de bêtise humaines.

— Martyriser la Maison de Dieu ! *Gott mit Uns !* interrompit sourdement le Président Louvrier.

— A quelques pas de là, dans le calme du petit

Musée, les tapisseries qu'on a sauvées de l'église Saint-Remi, et qui racontent la légende du saint, montrent le degré suprême de cet art français au XV^e siècle. Comme elles sont autrement prenantes que les verdure et les grands personnages théâtraux des époques suivantes ! J'en ai vu d'autres, peut-être plus touchantes encore, relatant la vie de la Vierge, dans le chœur de l'église de Beaune.

— Ah ! vous avez été jusqu'en Bourgogne ?

— Le beau pays ! le beau pays ! Et si proche du nôtre, Monsieur le Président ! A l'hospice de Beaune, on se croirait à Bruges. Les religieuses en robe blanche, sous le hennin aux ailes qui tremblent, sont du vivant quinzisième flamand. Le grand retable que commanda Nicolas Rolin est de Roger de le Pasture. Au musée de Dijon, Broederlam vient d'Ypres, l'incomparable *Nativité* est de Robert Campin, de Tournay ; partout, nos artistes ! Et le tombeau des ducs de Bourgogne est celui de nos comtes de Flandre. Ah ! si le Téméraire n'était pas mort dans les fossés de Nancy, quel royaume il nous eût fait, pour la paix de l'Europe, de la Bourgogne et de la Flandre ! Notre peuple eût bu les meilleurs vins du monde, au lieu d'être un peuple de buveurs de bière... et les énergies réunies de populations si bien faites pour porter aux sommets l'activité humaine eussent fait merveille. J'ai toujours gardé rancune aux Suisses de Granson et de Morat.

— Passons. Vous m'avez déjà développé vos théories lotharingiennes. Regrets rétrospectifs. Qu'avez-vous vu encore ?

— Les vitraux, Monsieur le Président. Les vitraux qui sont, comme la tapisserie et la ferronnerie, le complément de l'architecture et de la sculpture dans l'art gothique. Il y en a de prodigieux à Chartres et à Bourges, et dans bien des églises où nous entrâmes.

Je parle, bien entendu, des anciens. Le vitrail, comme la mosaïque ou la tapisserie, cesse de m'intéresser lorsqu'il n'est plus qu'une contrefaçon de la peinture.

— En bon Wallon que vous êtes, vous n'avez pas traversé la Bourgogne sans déguster quelques crus ?

— Certes, Monsieur le Président. J'ai fait plus; j'ai vu les clos dont nous viennent ces prodiges. En allant de Dijon à Beaune, on traverse Pommard, Chamber-tin, Corton, Volnay. C'est une impression bizarre de découvrir que ces noms, familiers sur les cartes de restaurants, s'appliquent à de vrais villages. Je comprends le duc d'Aumale qui, passant avec des troupes, devant ces gloires du vignoble français, y arrêtait ses soldats et leur faisait présenter les armes !

— Et la cuisine, toujours délectable !

— Oui et non. Je dois faire des réserves. Cet art auguste, si éminemment français, me paraît en décadence et, chose à première vue singulière, je crois pouvoir attribuer cette décadence au fait que la cuisine est servie à présent à une clientèle plus riche.

— Cela mériterait explication.

— Voici : jadis, les auberges de la province étaient surtout fréquentées par des voyageurs de commerce. C'était le temps fabuleux des déjeuners à 2 fr. 50. Les clients étaient difficiles et connaisseurs. Peu leur importait que la nappe fut tachée, l'argenterie fausse et la vaisselle médiocre, mais dès qu'un plat était raté ou douteux, ils le renvoyaient au patron avec des imprécations sans douceur. Celui-ci bornait d'ailleurs sa science à quelques recettes régionales éprouvées par une longue expérience. Aujourd'hui, la clientèle automobile veut plus de variété, plus de propreté, plus de décor. Elle se méfie des plats locaux qu'elle ne connaît pas; elle n'ose pas réclamer ni tempêter : ce ne

serait pas de bon ton. Elle commande de préférence le bifteck aux pommes ou le poulet rôti. Ainsi se substitue peu à peu l'infâme cuisine internationale à l'excellente cuisine française. Nous avons découvert encore des vestiges de cet art célébré par Dodin-Bouffant, notamment à Saulieu.

— Je note l'endroit, mon cher Jacquart. Car, s'il est peut-être exagéré de dire, avec Dodin-Bouffant, que l'on peut goûter avec la bouche et le palais autant d'émotions esthétiques qu'avec les yeux et les oreilles, un repas choisi est un événement précieux qui vous met dans des dispositions bienveillantes pour tout ce qui suivra.

— D'accord. Mais voici le moment venu de nous séparer, et je ne vous ai rien dit encore de ma plus grande surprise. Connaissez-vous Vézelay ?

— Vaguement, je crois en avoir vu des photographies.

— Sachez donc que Vézelay est une de ces collines inspirées dont a parlé Barrès. On voit de loin, tout au sommet, la fière silhouette de son église abbatiale. Elle est de pur style roman, et c'est tout autre chose que le style gothique.

L'art roman n'est pas, comme on le croit généralement, une simple transition entre l'antique et l'ogival. C'est un art d'une beauté originale et parfaite, noble, austère et plus intellectuelle que sentimentale. Son côté décoratif est étrange; plus riche encore que le gothique, il invente des animaux fabuleux dont on ne saurait dire s'ils viennent de l'Orient, par Byzance, ou des pays scandinaves. Alors que le gothique a été commenté et expliqué, l'art roman reste mystérieux. Et après Vézelay et Moissac que j'ai eu le plaisir de voir autrefois, je me demande si la brusque floraison

du gothique n'a pas eu ce malencontreux effet d'étouffer un art bien intéressant, et lui aussi, bien français. Ceci paraîtra à beaucoup une hérésie, mais si vous le voulez bien, Monsieur le Président, je vous montrerai mes documents et, images en main, je m'efforcerai de vous amener à mon avis...

Au moment de se quitter, Jacquart ajouta :

— Et il y a enfin la bonne grâce, l'amabilité complaisante de tous les gens qu'on rencontre en chemin, les cordialités qui sont les charmes constants de ce voyage en province; car la politesse, fruit d'une civilisation ancienne et délicate, est aussi un art français...

VII.

Henri Jacquard a bientôt douze ans. C'est un écolier intelligent et studieux. Mais, aujourd'hui, il est dans le grand lit paternel, avec un peu de fièvre. Sa mère est inquiète : qu'est-ce que présage cette température anormale ? Un simple refroidissement ? ou une maladie sérieuse ? Le médecin est venu ; il a eu quelques paroles lénifiantes et évasives...

Henri se repose, un peu rouge, bien emmailloté dans ses couvertures. Sa pensée flotte sans objet précis. Son regard s'amuse à suivre, sans grande attention, les dessins de la tapisserie. Un artiste un peu fantasque a imaginé un décor irréel, mais plaisant : de vagues forêts automnales, aux frondaisons rouges et jaunes, avec un petit chemin, sous les arbres menant à une maison blanche ; parmi ces lignes balancées, Henri cherche des ressemblances, comme les jours de beau temps, il aime à retrouver, dans les nuages, des chevaux cabrés et des dragons fabuleux.

Tout à coup, l'enfant s'écrie :

— Maman ! Barthou est parti.

La mère accourt, angoissée. Qu'a-t-il dit là ? Serait-ce du délire ? Mais Henri, dès qu'il a vu la figure bouleversée, la rassure d'un sourire et lui dit avec calme :

— Tranquillise-toi, maman. C'est bien simple. Tu n'as pas oublié que l'autre jour, papa et moi, nous nous sommes divertis à découvrir dans le papier peint une série de possibilités auxquelles le décorateur

n'avait point songé. Cet arbre, là-bas, ressemble à Alexandre Dumas père; cet autre figure assez bien une tête de nègre; et, dans un troisième, papa avait distingué Barthou avec sa barbe noire...

— Mais sais-tu qui est Barthou ?

— Papa a dit que c'était un ministre français. qui aimait la France et les livres. Je n'en sais pas plus.

— Mais pourquoi as-tu dit qu'il était parti ?

— Parce que je l'ai cherché et ne le retrouve plus.

— Ah ! fait la mère avec soulagement.

— Pardonne-moi, maman. Je t'ai fait peur, mais je ne croyais pas que ce que je disais pourrait t'émouvoir pareillement.

La mère a voulu pourtant consulter le thermomètre. Rien d'anormal. Elle a conseillé à l'enfant d'essayer de dormir et s'est retirée dans la chambre voisine, laissant ouverte la porte de communication. Dans le silence, elle entend le souffle régulier de l'enfant qui s'est assoupi. Le temps passe, paisible.

Tout à coup, Henri se réveille et s'écrie :

— Maman, je viens de faire un beau voyage.

La mère accourt, inquiète de nouveau. L'enfant poursuit :

— C'était en rêve. Veux-tu que je te le raconte ? Une grande ville, avec des monuments biscornus, des rues comme de larges routes, toutes blanches, des habitants qui ressemblaient un peu à des Chinois, des hommes vêtus de robes blanches, avec de drôles de chapeaux trop petits sur la tête, des femmes en blanc aussi, de légères voitures à deux roues traînées par des coureurs, de la poussière, du soleil. Qu'est-ce que cela pourrait bien être ?

— Je ne sais pas, dit la mère.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil... Dans une petite rue aux maisons de bois, il y avait des boutiques, avec des étalages en plein vent.

Les marchands offraient leur marchandise. Ecoute : tout le long de cette rue, c'étaient des perles. Des perles en colliers, en bracelets, en tas. Il y en avait de minuscules comme des têtes d'épingle, et de grosses, plus grosses qu'un noyau de cerise. J'en ai vu des noires, comme des yeux, et des roses, d'un rose si pâle et si délicieux ! On pouvait enfoncer ses mains dans les tas, faire couler les perles dans ses doigts comme du lait brillant, ou les faire chatoier aux rayons du soleil. Toute une rue de perles, dans des coupes, dans des tonneaux, c'était féérique ! Jamais, je n'aurais cru qu'il pouvait y en avoir tant au monde... Maman ? Est-ce qu'il y a un pays des perles ?

— Tu as rêvé, mon enfant. Tu as un peu de fièvre, et ton imagination t'emporte dans la chimère...

— Non, Maman, c'était si net, si précis dans mon songe que je ne puis avoir inventé tout cela. Ah ! ma ville s'appelait Séoul, je crois. Connais-tu Séoul, Maman ?

— Non, Henri, je n'en ai jamais entendu parler. Tu as rêvé.

Quand rentra le juge Jacquart, on lui raconta le rêve de son fils.

— Séoul ? dit-il, mais cela existe parfaitement ; c'est la capitale de la Corée.

— Alors, dit la mère stupéfaite, comment Henri a-t-il pu voir cette ville d'Extrême-Orient qu'il ne connaissait point ? Faut-il croire, comme d'aucuns le prétendent, que l'âme à certains jours peut se détacher

du corps pour franchir instantanément les distances les plus considérables et en rapporter des visions en dehors de la vie normale ? Ce rêve est tout à fait troublant...

— Je ne crois pas, fit Jacquard. Henri aura sans doute vu en classe, dans un album de géographie, dans un livre illustré, dans une carte postale en mains d'un camarade, une image de Séoul...

Mais il eut beau interroger son fils, exciter ses souvenirs, l'enfant affirma avec une sincérité évidente qu'il ignorait Séoul et la Corée, et que jamais personne n'en avait parlé devant lui. Le mystère resta entier.

Il devint plus profond encore lorsque, à quelques jours de là, l'enfant rêva de nouveau de Séoul, d'autre façon, mais en se souvenant dans son rêve nouveau de son rêve précédent. Comment expliquer un aussi singulier phénomène ?

VIII.

Dans le salon des Jacquart, on parlait des rêves du petit Henri. Mme Jacquart continuait à considérer l'événement comme extraordinaire et inexplicable : comment son fils avait-il pu voir en rêve la ville de Séoul dont il ignorait l'existence ? Ce qu'il en avait raconté était relativement exact ; donc, l'imagination n'avait rien inventé ; elle avait reproduit du réel. Fallait-il en conclure que l'enfant avait été à Séoul, en esprit, tandis que son corps reposait dans le lit paternel, à Bruxelles ?

Les avis étaient partagés ; le phénomène restait étrange et plein de mystère.

Le juge Jacquart déclara :

— Je crois, quant à moi, inutile de chercher midi à quatorze heures. Il s'agit d'une manifestation de mémoire inconsciente, tout simplement. Henry aura vu quelque part une image de Séoul à laquelle il n'a point fait grande attention. Oubliée par la mémoire consciente, elle sera restée fixée, à son insu, dans sa mémoire inconsciente. Mon explication n'est qu'une hypothèse, j'en conviens, mais, patience ! nous en aurons peut-être la preuve un jour. Il a bien fallu seize ans au professeur Delbœuf pour découvrir l'explication de son rêve de l'*asplenium* !

Les assistants ouvrirent de grands yeux interrogatifs et multiplièrent les questions :

— Qu'est-ce, ce professeur Delbœuf ? Qu'est-ce que l'*asplenium* ?

— Ah ! mes amis, reprit Jacquart, voilà bien un trait national ! Vous connaissez, j'en suis sûr, ce que Bergson ou Freud ont écrit sur les rêves, mais vous ignorez Delbœuf. Sachez donc que ce professeur de l'Université de Liège est un grand philosophe, qui, à lui seul, suffit à démentir l'opinion courante sur l'incapacité du Belge à manier les idées générales, un grand philosophe qui n'a pas été apprécié à son rang et qui serait célèbre s'il avait enseigné à Paris ou à Vienne. Si vous doutez de mon affirmation, lisez ses livres injustement oubliés, par exemple, *le Sommeil et les Rêves*, qui date de 1885.

— C'est dans cet ouvrage qu'il parle de l'*asplenium* ?

— Parfaitement. Il avait l'habitude de noter ses rêves au réveil. C'est ainsi qu'il écrivit un récit dans lequel ayant découvert des lézards dans la neige, il s'était efforcé de les réchauffer. Cela n'a rien de particulièrement extraordinaire jusque-là, mais ce qui le devient extrêmement, c'est qu'il voulut les nourrir avec les débris d'une plante que, dans son rêve, il appela *asplenium ruta muralis*. Il n'était pas botaniste ; cette plante et le nom de cette plante lui étaient parfaitement inconnus. Il crut d'abord l'avoir inventé, puis s'informa ; la plante existait réellement et son nom scientifique était *asplenium ruta muraria*. Il avait donc eu, à l'état de sommeil, des connaissances qu'il n'avait pas à l'état de veille. Vous voyez que c'est tout à fait le cas de notre petit Henry.

Seize ans plus tard, un hasard lui apporta l'explication qu'il avait vainement cherchée. Il retrouva un herbier rapporté de Suisse deux ans avant le rêve des lézards. Pour en augmenter l'intérêt, le professeur

avait noté les noms des plantes sous la dictée d'un botaniste de ses amis. Parmi ces noms figurait l'asplenium. Est-ce clair ?

Tout le monde en convint, mais comme l'esprit des hommes accueille plus facilement le merveilleux que le naturel, il y eut des objections.

Jacquart poursuivit :

— Pour admettre cette explication, et celle de tous les rêves en général, il faut tout d'abord se débarrasser de la croyance trop répandue que notre mémoire est limitée aux souvenirs dont nous avons conscience et auxquels notre volonté peut faire appel.

En réalité, sous cette mémoire-là, il y en a une autre, beaucoup plus riche, que nous ne connaissons pas. Je ne suis pas éloigné de croire que tout ce à quoi nous avons fait la moindre attention, laisse sa trace dans notre cerveau. Il y a là des millions, des milliards d'impressions — j'emploie le mot dans le sens où l'on dit qu'une plaque photographique est impressionnée par la lumière — liées les unes aux autres par des rapports complexes : contemporanéité, succession, ressemblance, contraste, etc., de telle sorte qu'il est difficile d'invoquer l'une d'elles sans appeler en même temps ses associées. La trame des rêves est fait de souvenirs du passé, et il est impossible de construire une théorie des rêves sans édifier d'abord une théorie de la mémoire; voilà que ce Delbœuf et Bergson ont compris et que Freud — si à la mode aujourd'hui — n'a pas vu.

— Alors, fit quelqu'un, vous ne croyez pas que nos rêves puissent être déterminés par des sensations présentes ?

— Je ne dis pas cela, répondit Jacquart. Dans le sommeil, nos perceptions du monde extérieur sont

confuses, mais elles sont. Un vent léger, entré par une fenêtre entr'ouverte, peut faire rêver de tempête; la sonnerie d'un réveil peut faire rêver d'un jour de fête et de cloches qui sonnent; une lumière peut faire rêver d'incendie; un malaise d'estomac peut provoquer un cauchemar, de même qu'une disposition insolite des membres.

Un professeur norvégien a écrit à ce sujet deux gros volumes relatant une série d'expériences. Mais cela ne contredit pas ma thèse. Ces sensations dites présentes, au moment où le dormeur les perçoit vaguement, sont déjà du passé. Je crois d'ailleurs que les rêves de ce genre sont l'infime minorité et que le plus souvent notre psychique travaille sur des thèmes anciens. Avec Maudeyley, j'ajouterai même à l'expérience personnelle, l'expérience ancestrale.

— Ancestrale ? Vous allez fort. Notre inconscient conserverait des souvenirs de nos aïeux ?

— Et pourquoi pas ? Est-ce que tout notre être ne conserve pas des souvenirs de nos parents ? Qu'il soit impossible à notre entendement de comprendre comment le germe humain peut transmettre une forme de figure, une couleur des yeux, un geste familier ou une tare morbide, j'en conviens, mais ne constatons-nous pas le fait tous les jours, au point que tout le monde l'accepte comme naturel, sans même s'interroger sur son formidable mystère. Ce qui est vrai dans l'ordre physique doit l'être dans l'ordre moral, encore que, je vous le concède, l'hypothèse de Maudeyley soit malaisément véritable. Elle me plaît, à moi, par sa logique.

— Si je vous comprends bien, la source des rêves serait la mémoire inconsciente ?

— Parfaitement. Et remarquez encore que pour nous renseigner sur nos rêves, nous n'avons que notre

mémoire consciente, avec ses faiblesses, ses erreurs, ses limites étroites. Notre observation est ainsi beaucoup trop petite pour le champ à observer. On dit généralement que le caractère des rêves est l'incohérence. Cela n'est pas sûr. Il est fort possible que l'incohérence n'existe que dans le souvenir affaibli et fragmentaire que nous en avons gardé. On dit aussi que le rêve est un phénomène intermittent. Cela non plus n'est pas sûr. Il est fort possible, au contraire, que le rêve accompagne toujours le sommeil et même l'état de veille, comme le prétend Léon Daudet, que notre cerveau engendre des images, d'une façon continue, de même que notre sang qui circule, nos poumons qui respirent, notre estomac qui digère. Déjà Delbœuf notait que l'absence de souvenirs n'impliquait pas l'absence des rêves. Vous voyez que si ma conception du rêve le réduit à un phénomène purement humain, sans intervention des dieux et des diables, à l'inverse de la conception antique et de ce que pensent encore tant de gens aujourd'hui, elle lui assigne un domaine presque illimité... Ah ! si je pouvais savoir tout ce que je sais sans le savoir, c'est-à-dire si je pouvais faire passer dans ma mémoire consciente, toute ma mémoire inconsciente...

— Ne faites point pareil souhait, interrompit avec un accent mélancolique le président Louvrier. Il y a dans notre inconscient bien des choses peu honorables qu'il vaut mieux y laisser dormir. Et la faculté d'oubli est pour moi un bienfait de Dieu. Si l'on gardait le souvenir net et intense, toujours présent, de tout ce qu'on a vu, entendu et souffert, croyez-vous qu'on aurait encore le courage de vivre ?...

IX.

— Y a-t-il une clé des songes ?

C'était chez Jacquart que la question était posée. Après la conversation de l'autre jour, la curiosité s'était éveillée au sujet de ce problème des rêves, et les opinions les plus fantaisistes avaient pris l'essor, chacun apportant son histoire. On s'étonnait de savoir si peu de choses certaines sur cette activité quotidienne de notre esprit qui, dès qu'on y réfléchissait, apparaissait mystérieuse et merveilleuse.

— Non, Madame, fit l'interpellé, il n'y a pas de clé des songes. Si vous voulez bien vous souvenir de ce que je vous ai dit quant à la source des rêves, vous admettrez qu'ils ne peuvent avoir de signification. J'entends que faits du passé du rêveur, ils ne peuvent pas lui révéler son futur, et encore moins des événements auxquels il est étranger.

— Pourtant, toute l'antiquité a cru le contraire. N'y avait-il pas chez les Egyptiens et les Grecs des spécialistes faisant profession d'interpréter les songes ? Et de nos jours encore n'y a-t-il pas des gens qui se laissent impressionner par leurs rêves ? Les brochures intitulées *Clé des songes* ne sont-elles pas de vente courante ?

— Il est exact que l'antiquité a cru à la signification des songes. Elle a cru à bien d'autres choses encore, aujourd'hui dépassées. Nous avons gardé de la science antique le traité d'Artémidore d'Ephèse, mais

je ne pense pas qu'il y ait quelque enseignement utile à tirer de ce fatras.

— Si ce n'est que sottises ou fantaisies, comment admettre qu'elles aient été si universellement acceptées ?

— Elles étaient de leur temps, voilà tout. A une époque où l'on ignorait l'existence de la mémoire inconsciente et où l'on croyait, d'autre part, à des dieux divers intervenant dans les affaires humaines, il était inévitable qu'on vit dans les rêves qu'on ne pouvait pas expliquer simplement une manifestation plus ou moins confuse de la volonté des dieux.

— Soit, mais comment concevoir le crédit persistant des interprètes ?

— Notez que ces devins avaient un caractère sacré. Notez encore qu'on ne les croyait pas infallibles : il y avait de bonnes interprétations ; il y en avait de mauvaises. J'imagine que dans les collèges de prêtres où se faisait l'initiation, on enseignait aux adeptes l'art des réponses solennelles et captieuses, pouvant se traduire de façon différente, selon l'événement ultérieur, et quand une prédiction se trouvait ainsi vérifiée, on retenait celle-là tandis qu'on oubliait la centaine d'autres qui s'étaient trouvées en défaut. Il en fut de même pour les oracles et les présages, aussi très écoutés pendant des siècles. Nous n'y voyons plus aujourd'hui que superstitions assez puériles.

— Alors, vous n'admettez pas le rêve prophétique ?

— Evidemment non, pas plus que je n'admets la prophétie. Mais entendons-nous bien. Il y a tout de même des choses qu'on peut prévoir. Un médecin peut annoncer, avec certaines chances de ne pas être démenti, l'évolution d'une maladie ; un avocat, le développement d'un procès, comme toute personne

ingénieuse, connaissant les prémisses d'un raisonnement, peut en déduire la conclusion, avant qu'elle se soit réalisée. Ayant assisté, par exemple, à Anvers, au départ d'un ami pour le Congo, je puis rêver que je le vois à Boma, avant qu'il y soit arrivé. Des cas de ce genre peuvent être taxés de prophétie; à l'examen, on s'aperçoit qu'ils n'ont rien de merveilleux.

— Pas de prémonitions, de télépathie ?

— Voilà un terrain où l'on peut hésiter. Si l'on admet la télépathie à l'état de veille — et la réalité de ce phénomène insolite est encore discutée, bien qu'il semble que des témoignages sincères et compétents aient affirmé cette impressionnabilité à distance — il faudrait l'admettre à plus forte raison pour l'état de rêve dans lequel la richesse de la mémoire inconsciente et le fait de n'être pas distrait par l'extérieur lui offrent des conditions particulièrement favorables. Mais y en a-t-il des exemples certains ? Maurice Maeterlinck, qui avait admis d'abord la possibilité du rêve prémonitoire, constate après la guerre, que les événements formidables qui devaient bouleverser si profondément tant d'existences, n'ont été, à sa connaissance, annoncés par aucun rêve. En tout cas, pareils rêves, s'il en est, sont très exceptionnels et actuellement inexplicables.

— Faut-il conclure que nos rêves n'ont aucune signification et que c'est frivolité que de s'en occuper ?

— Je ne dis pas cela. Ce n'est pas du tout mon sentiment. Je ne crois pas que le rêve puisse nous renseigner sur l'avenir et sur les événements extérieurs, mais il peut nous renseigner sur le rêveur, d'une part, sur la psychologie humaine, d'autre part. Et ce n'est pas peu.

— C'est beaucoup moins intéressant.

— Au point de vue romanesque, j'en conviens. Au point de vue philosophique, je le conteste. Certes, la manière dont je conçois le phénomène est dépourvue de tout ce merveilleux qui en faisait l'attrait. Mais pour un médecin, les rêves des fous et des névrosés peuvent indiquer l'origine et la cause du détraquement mental et par conséquent les voies de la guérison. Et les médecins d'Orient vont encore beaucoup plus loin.

Pour chacun de nous, nos rêves sont un excellent procédé d'introspection, un examen de conscience et d'inconscience. Γνωσι Σεαυτον conseillait la sagesse antique. Sur ce point, je l'admire et m'en prévaut.

— Mais c'est épouvantable, ce que vous dites-là. Si nous devons être jugés d'après nos rêves, quels monstres sommes-nous ! L'homme le plus honnête rêve de filouterie et de rapines; l'homme le plus débonnaire, de violences et de meurtres; la jeune fille la plus chaste, d'indécences telles qu'elle n'oserait les raconter. Le joli monde que vous nous présentez-là!

— Eh ! oui, riposta Jacquart. Il y a là de quoi être modeste. Mais comme c'est naturel. Si vraiment dort tout notre passé dans notre mémoire inconsciente, est-il surprenant que les vieux instincts de carnage et de lubricité réapparaissent lorsque le moi conscient n'est plus là pour leur imposer silence ?

— Je trouve, moi, cette vision plutôt réconfortante, déclara le président Louvrier. Quand on se rend compte ainsi de quel abîme de sang et de boue nous sommes sortis pour être les individus à peu près moraux et propres que nous sommes à présent, l'état humain paraît radieux en comparaison de l'état bestial. Mais nous voici devant un mystère plus grand que le mystère des rêves : car, si dans la nature, tout

est, nécessairement, lutte, faim, carnage et sexualité, et si, certaines nuits, les velléités animales réapparaissent indomptées, dites-moi par qui, dites-moi quand, dites-moi comment les idées de bonté, de pitié, de justice, de pureté, sont sorties de l'animalité primitive et ont pu nous constituer une seconde nature ?

X.

La conversation chez Jacquart était revenue sur les rêves. Malgré les explications qu'avaient données le juge Jacquart, et qui avaient paru raisonnables et complètes, les assistants n'étaient pas convaincus et persistaient à trouver au phénomène des aspects merveilleux.

— Il m'a semblé, Monsieur Jacquart, dit quelqu'un, retrouver dans votre manière de voir, un reflet des idées de Freud, et cependant vous n'avez pas invoqué son autorité, la plus grande du temps présent?

— Oui! répondit Jacquart, la plus grande du temps présent, c'est peut-être exagéré. Je vous accorde que Freud est très à la mode. J'ajouterai même que le freudisme est particulièrement bien porté chez les jeunes littérateurs. Et il est même assez bizarre que ce savant, très discuté par les savants, soit écouté par les poètes et les romanciers.

— Cela ne m'étonne pas outre mesure, fit le président Louvrier. Freud est surtout un vulgarisateur. Il a ainsi appris aux jeunes gens une série de choses depuis longtemps connues dans le monde des aliénistes ou des philosophes, mais qui, habilement et agréablement présentées, ont paru des révélations. Une des habiletés de Freud est de mettre des étiquettes nouvelles sur de vieilles bouteilles, et ses adeptes parlent un jargon où le subconscient, l'inconscient, la psychanalyse, le refoulement, le complexe, l'oedipe, la libido, ont des allures de puissances mystérieuses.

— La libido ?

— Oui, libido, d'où libidineux. Nous avons dans la langue française un bon vieux mot pour dire cela : le désir, le désir sensuel. Mais « libido » est beaucoup plus impressionnant.

— Oh ! votre Freud, fit une dame. N'en parlons pas ! C'est un vieux sale, un maniaque de la lubricité !

— Vous êtes sévère, Madame, mais je comprends votre répulsion. La sexualité est véritablement obsédante chez Freud ; elle lui sert à tout expliquer : et vraiment, ainsi érigée en système, elle devient inacceptable. Pourtant, n'exagérons pas à notre tour. Autant il est scabreux de tout ramener à des impressions sexuelles, autant il serait déraisonnable de croire que ces impressions ne sont rien dans les causes de notre activité psychique, consciente ou inconsciente

Mon opinion est entre les deux extrêmes, et plutôt du côté de Freud. Je crois qu'il n'a pas eu tort d'appeler notre attention sur des aspects qu'une pruderie un peu conventionnelle se plaisait à cacher. Qu'il l'ait fait avec une impudeur brutale, j'en conviens. Elle n'est pas pour effrayer ceux qui liront ses ouvrages comme des livres de science, mais elle choquera évidemment ceux qui n'y voient que littérature. Peut-être une part de son succès vient-il de l'outrance qu'il a apportée dans ces domaines peu explorés. Le volume indécent a toujours de la vogue ; tout le monde le réproouve publiquement, mais tout le monde le lit en secret.

— C'est à votre tour d'être sévère, Monsieur Jacquart. Mais je vous concède qu'en cette matière l'hypocrisie est courante.

— Il n'y en a point chez Freud. Il appelle un chat.

un chat, sans périphrase. Il nous révèle le fond trouble où sommeillent les mauvais instincts primitifs. Et s'il est vrai que notre mémoire inconsciente est superposée à ceux-ci, il est tout à fait logique d'admettre que parmi ces instincts, le sexuel joue un rôle prépondérant. Toutefois, le point de vue me paraît incomplet, car il me semble que les besoins de nourriture, la faim, la soif, devraient avoir laissé aussi des impressions profondes, la conservation de l'individu étant au moins aussi impérieuse que la conservation de l'espèce.

— Nouvelle étiquette, vous dis-je, répéta le président Louvrier. Les mauvais instincts primitifs, c'est ce que l'Eglise appelle le péché originel; et ce que Freud appelle la libido, c'est ce que l'Eglise appelle le démon de la chair.

— Mais Freud le découvre jusque chez les enfants! Ceci est vraiment odieux !

— Bien fragilement démontré, enquêtes bien contestables, oui; mais odieux, non. Cela n'est choquant que pour les esprits qui se font de l'enfant une conception qui n'a rien de scientifique. Petits mignons, chérubins purs, êtres exquis, laissons cette illusion aux parents en extase devant leur progéniture. En réalité, l'enfant est tout près du primitif : il est égoïste, gourmand, cruel, n'a pas la notion du bien d'autrui, de la souffrance et de la mort. L'éducation seule, aidée de tout l'acquis des ancêtres, parviendra à refouler les impulsions sauvages et à lui donner quelque moralité. Il n'y a pas d'idée plus fautive et plus antisociale que celle, propagée par J.-J. Rousseau, de l'homme naturellement bon. Elle a eu, elle a encore des conséquences lamentables. Diderot avait vu plus juste lorsque, dans le *Neveu de Rameau*, il écrivait : « Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il con-

servât toute son imbécilité et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau la violence des passions de l'homme de trente ans, il tordrait le cou à son père et coucherait avec sa mère ».

— Complexe d'Œdipe !

— Absolument, Freud n'a inventé qu'un nom nouveau pour une idée ancienne.

— Je laisse aux médecins le soin de vérifier si la sexualité contariée se retrouve à l'origine de certaines névroses. Mais la thèse de Freud sur la Censure et la Symbolique des Rêves me paraît tout à fait absurde. Imaginer que la moralité acquise exerce un contrôle sur les songes et qu'une sorte de transaction entre cette moralité et l'instinct amène le dormeur à recourir à des moyens d'expression détournés est, à mon avis, tout à fait contraire à ce que nous pouvons observer. Il m'arrive d'avoir des rêves érotiques; ils sont d'une crudité et d'une indécence sans scrupules, et mon inconscient débridé n'a que faire des symboles. Ceux que Freud dénombre complaisamment sont aussi fantaisistes et puérils que les explications fournies par les *Clés des Songes* à deux sous. Dans les deux rêves dont nous avons parlé, celui de Séoul et celui des lézards, il ne me semble pas que l'interprétation la plus dévergondée puisse découvrir la moindre allégorie sexuelle. Et il en est des milliers d'autres dans les mêmes conditions...

XI.

— Nous avons parlé jusqu'ici, dit Jacquart, des manifestations de notre sauvagerie primitive, lubriques ou sanguinaires, que notre mémoire inconsciente fait surgir dans nos rêves. Ne serait-il pas juste de parler aussi de la beauté de ceux-ci ? Le torrent roule de la fange, c'est vrai, mais il découvre aussi des trésors. Et peut-être, s'il faut trouver dans le langage courant l'expression de l'opinion générale, le second cas est plus fréquent que le premier. Ne dit-on pas avec une nuance de regret : ce n'était qu'un rêve ! Rarement les mots : rêves ou songes sont employés dans un sens péjoratif ; les rêves pénibles s'appellent des cauchemars.

— D'accord, fit quelqu'un. Mais ne vous semble-t-il pas qu'il faudrait d'abord savoir si, dans le rêve, nous gardons un sens critique ? La plupart des auteurs enseignent que la perte de ce sens est la caractéristique du rêve.

— C'est tout à fait erroné, dit un écrivain. Et je puis vous apporter mon expérience personnelle. J'ai rêvé récemment une aventure qui m'a paru fort belle. Je me souviens parfaitement d'avoir, au cours de mon rêve, fait cette réflexion : Cette histoire est vraiment étonnante et ferait un bon sujet de nouvelle. Je rêve, mais il sera utile de la noter au réveil. Malheureusement, au réveil, je ne retrouvai plus dans ma mémoire consciente qu'une impression sans contours ni couleurs, tandis que je me rappelais parfaitement la

réflexion critique. J'avais donc eu conscience de mon état de rêve, et d'autres amis que j'ai interrogés m'ont dit avoir également remarqué qu'ils rêvaient.

— Je crois, avec vous, qu'il est faux de considérer la conscience comme abolie, dit un avocat-député. Il m'est arrivé de rêver que j'étais inculpé et que j'allais être arrêté. Reflet d'impressions professionnelles, assurément, compliqué d'un transfert par lequel, en vertu de l'association des souvenirs, le rêve attribue à une personne ce qui se rapporte à une autre. J'étais naturellement fort tourmenté, quand, dans mon rêve, je me rappelai, à point pour me tranquilliser, l'immunité parlementaire et l'impossibilité de l'arrestation sans autorisation de la Chambre.

— Donc, conclut Jacquart, la lampe reste allumée. Si quelque merveille se dévoile, il y a des yeux pour l'apercevoir et s'en laisser éblouir. Les rêves sont souvent d'admirables voyages où tout paraît facile, où toutes les difficultés et les misères de la vie réelle s'évanouissent. Ils sont pour les poètes une source d'inspiration magnifique. Le rêve grandit, amplifie les facultés ordinaires. Voltaire aimait à raconter qu'il avait ainsi composé un chant de la *Henriade*. Tartini disait que sa *Sonate du Diable* avait été écrite par lui à la suite d'un rêve dans lequel un diable la lui avait jouée.

— Je puis vous apporter un témoignage plus probant que ces histoires contestables, fit l'écrivain. J'ai eu l'honneur d'approcher assez fréquemment, dans les dernières années de sa vie, ce prestigieux conteur que fut Villiers de l'Isle Adam. Nul n'eut l'imagination plus abondante, plus riche et plus somptueuse. Mais sa triste et pauvre vie — n'avait-il pas été réduit à être mannequin dans une salle de boxe ? — comprimait pendant le jour ses admirables facultés. Elles ne

s'épanouissaient que dans le sommeil. Sa vraie vie était ses rêves; l'existence réelle n'était qu'un sinistre cauchemar. Il m'a confié que la plupart des *Contes cruels*, et notamment *Akédisseryl*, cette splendeur, étaient les récits de ses songes. Il avait besoin de ses rêves; il les appelait; sa volonté, avant de s'endormir, leur donnait une impulsion, par suite d'une sorte d'auto-suggestion. Il les notait dès le réveil, avant de se lever, ayant remarqué que les souvenirs en sont alors plus précis, peut-être parce que les tristes réalités ne sont point encore venues distraire la pensée, peut-être aussi parce que, dans la position couchée, le sang nourrit avec plus d'abondance que dans la station debout certaines parties du cerveau. Il avait, attachés à son lit, un crayon et du papier.

— Supposez qu'un styliste de cette envergure ait fait le même rêve que mon petit Henri, remarqua Jacquart. Quel surprenant poème n'eût-il pas composé, avec ce ruissellement de perles, cette profusion de blancheurs nacrées, où, par voie d'association, la douceur d'un sourire, les nuances les plus délicates des fleurs, des plumes, des oiseaux ou des aurores, auraient rythmé un chant passionné à la lumière ! En vérité, le rêve doit être cher aux poètes. Combien d'artistes, illuminés par lui, ont cherché désespérément à reproduire ses clartés ! Combien d'autres, pour y avoir à peu près réussi, ont connu l'ivresse des créations. Bénissons le rêve qui exalte et qui console...

— C'est cet aspect que Freud, toujours prodigue d'étiquettes nouvelles, appelle sublimation.

— Oui, mais pour lui, c'est l'instinct érotique qui se sublimerait dans la religion, la mystique ou l'art; et, sur ce point, je ne puis accepter sa théorie. Les forces obscures qui suscitent les prodiges de la foi ou les œuvres d'art sont encore fort peu connues; comme

pour les songes jadis, on les explique banalement par des interventions surnaturelles; moi, je crois qu'elles dérivent de la mémoire inconsciente et de l'association des souvenirs. Et c'est encore par suite de l'association des souvenirs dans la mémoire inconsciente des spectateurs que je m'explique l'admiration et le prosélytisme. Une conviction profonde, une œuvre d'art puissante résultent d'une accumulation considérable d'impressions dans la mémoire inconsciente; elles peuvent apparaître brusquement, quand une cause insignifiante, presque toujours, et par conséquent vite oubliée, aura agi en un point quelconque de la trame multiple des impressions associées, c'est l'inspiration, la révélation, la vocation. Alors, elles rayonnent et stimulent chez autrui, par un mécanisme identique, la reviviscence complexe d'impressions oubliées; on pourrait penser qu'il est en elles une sorte de vertu magnétique.

— Mon cher Jacquart, dit le président Louvrier, je n'ai point à contredire vos hypothèses. Mais, encore une fois, comment votre déterminisme peut-il combler l'abîme qui existe entre le point de départ et le point d'arrivée? D'où est venue la notion de la Beauté qui peuple les rêves des poètes, si ce n'est de Dieu?

— D'une expérience multimillénaire, Monsieur le Président. Entre le gland et le chêne, la différence est énorme aussi. Mais elle n'est que de temps.

XII.

— Le succès, Madame..., et celui qui parlait hésita, comme s'il cherchait une définition.

— Oh ! oui, Monsieur Jacquart, dites-nous ce que c'est. Vous avez toujours de si curieuses façons de voir les choses !

— On peut expliquer un mot, Madame, et je veux le faire volontiers. Quant à expliquer le phénomène, c'est beaucoup plus difficile. Cela paraît d'ailleurs inutile à la plupart de nos contemporains pour qui il semble superflu, dès qu'ils connaissent la signification d'un mot, de s'enquérir du pourquoi et du comment... Presque toute la science est ainsi constituée de mots; le reste est philosophie...

— Nous connaissons votre scepticisme à l'endroit des savants, nous en discuterons un autre jour; mais vous parliez du succès ?

— Soit. Le mot, lui-même, n'est pas dépourvu d'intérêt. Il est de la famille du verbe succéder et signifie simplement, à l'origine, ce qui arrive après : le résultat. Au siècle de Louis XIV, sa signification s'arrêtait là. Molière dit :

Daignez, je vous conjure,
Attendre le succès qu'aura cette aventure.

et Boileau :

Du succès fortuné, du spectacle tragique,
Dans Athènes naquit la tragédie antique.

Aujourd'hui « succès fortuné » serait un pléonasme, car le mot ne s'emploie plus que dans le sens favorable de résultat heureux : le succès d'une mode, le succès d'un livre, d'une pièce de théâtre... On dit de même que vous avez, Madame, des succès dans le monde, c'est-à-dire que vous y laissez des impressions flatteuses multipliées...

— Bien. Nous voilà fixés. Mais le pourquoi du succès ?

— Madame, j'avoue mon ignorance. Nous touchons encore ici au mystère, au mystère quotidien. Le succès, dans une entreprise quelconque, c'est un phénomène de tous les jours; nous le constatons sans cesse, avec joie ou avec dépit, selon la nature de notre caractère; nous le désirons tous, il est le souci, le but permanent; et, ce que c'est, nous n'en savons rien. Chose plus étrange, personne ne se préoccupe de le savoir. Le secret est de première grandeur : il intéresse tout le monde et personne ne s'y intéresse.

— Ceci me paraît du paradoxe. Le succès s'explique et se justifie par des qualités. Le succès est une récompense.

— C'est là la conception courante, en effet. On s'en contente généralement. Il suffit pourtant d'y réfléchir quelques secondes pour se convaincre de sa superficialité et de sa fausseté. Parfois, le succès est la couronne du mérite, mais c'est très exceptionnel. Prenez deux chansons de café-concert, exactement égales, et comme paroles et comme musique, dans la plus absolue stupidité. Ce ne sera pas très difficile à trouver, l'une disparaîtra dès son apparition, l'autre fera le tour du monde. Pourquoi ?

— Oh ! sans doute, il y a dans tout cela beaucoup de veine, de hasard...

— Veine, hasard, mots magnifiques d'usage infini, mots dont nous couvrons nos ignorances et nos insouciances, mots commodes qui dispensent de la réflexion et de la recherche... Non, Madame, il n'y a pas de hasard : il n'y a que des choses incomprises et inexpliquées.

— Avez-vous mieux ?

— Peut-être. Je ne prétends pas expliquer le problème qui nous occupe ce soir, mais je crois pouvoir en indiquer la position. Le succès est pour moi un phénomène de contagion psychique.

— Comprends pas.

— Vous comprendrez si vous voulez descendre d'abord dans le plan physique. Vous savez qu'il est des maladies contagieuses, et les plus effroyables sont de celles-là; la peste et le choléra, par exemple, restent dans la mémoire épouvantée des hommes comme d'affreux fléaux. Les primitifs, qui croyaient aux dieux comme vous croyez au hasard, c'est-à-dire qui affublaient d'un mot leur ignorance, ont attribué à la colère des dieux les épidémies, et les ont acceptées comme des châtiments justifiés ou incompréhensibles. Incompréhensibles, le plus souvent, car les prêtres avaient soin d'enseigner que les desseins divins sont impénétrables. Mais, un jour, des esprits curieux, moins dociles à la foi commune, ont refusé d'accepter le mystère comme tel et ont orgueilleusement prétendu savoir le pourquoi et le comment. Au bout de leurs investigations, ils ont découvert le microbe. Pour un grand nombre de maladies contagieuses, la cause est aujourd'hui connue, le mécanisme de la contagion expliqué, et ce n'est plus avec des sacrifices sur les autels qu'on combat le fléau, mais avec des désinfectants. Sommes-nous d'accord ?

— Certes, mais le succès dans tout cela ?

— J'en tiens déjà un : celui de vous voir attentive. Passons maintenant, si vous le voulez bien, dans le plan psychique. Et demandons-nous si, dans un ordre inverse, mais analogue (épidémie douloureuse et redoutée, succès agréable et désiré, les contraires se ressemblent par leurs contrastes), nous n'avons pas affaire à un phénomène de même sorte. Nous constatons le succès sans pouvoir, en général, nous l'expliquer. Quand nous nous apercevons que les raisons que nous en donnons sont superficielles, nous faisons intervenir le hasard, et cela nous suffit. Comme suffisait aux primitifs l'explication par la colère divine, sans plus. Y a-t-il une cause, un pourquoi et un comment ? Nul ne songe à poser la question. Il faut la poser, tout est là.

— Evidemment, pour trouver, il faut d'abord chercher.

— Cherchons. Je dois d'abord établir, rigoureusement, que le succès est un phénomène de contagion, indépendant du mérite ou du démerite. Le succès a pour objet le nombre ; il est fait de l'adhésion d'un nombre croissant d'individus. Examinons-le dans ses aspects divers.

Consultons un directeur de théâtre. Il risque sa fortune et celle de ses actionnaires sur le succès d'une pièce. Le plus malin, le spécialiste le plus chargé d'expérience, vous dira qu'il est souvent trompé. Il a pu avoir des opinions, plus précieuses à coup sûr que celle d'un incompetent ; il n'a jamais eu de certitude quant au succès.

Un éditeur nous fera, pour les livres, la même confession. Un grand couturier nous dira que lorsqu'il lance une mode nouvelle, il n'est jamais sûr du succès.

Pourquoi les millions d'inepties qui s'entendent tous les jours ont-elles sombré dans l'oubli, et pourquoi les peuples de langue française ont-ils répété à satiété : « En voulez-vous des z'homards ! », et ceux de langue anglaise : « We have no bananas, to day ! ».

Dans tous les domaines, qu'il s'agisse de la forme d'un chapeau ou d'une religion, le succès est imprévisible, énigmatique et mystérieux.

— La religion s'affirme par son excellence, dit gravement le président Louvrier, à qui la phrase du juge Jacquart avait paru irrévérencieuse.

— Je ne voudrais rien dire qui put vous désobliger, Monsieur le Président; mais accordez-moi que des historiens éminents ont estimé qu'aux temps où s'effondrait le paganisme, plusieurs doctrines furent prêchées d'un idéalisme aussi élevé que celle de Jésus. Accordez-moi encore que ces deux religions, le christianisme et le mahométanisme, nées toutes deux dans des régions de l'Asie, se sont répandues avec une rapidité foudroyante, l'une en Europe, au Nord de la Méditerranée; l'autre, au Sud, en Afrique, pour venir se heurter, à travers l'Espagne, dans les champs de Poitiers ? Je ne conclus pas au mérite de l'une ou de l'autre; je conclus à la contagion, et je reprends mon observation : qu'il s'agisse des préoccupations les plus hautes ou les plus futiles, tous les succès ont un caractère commun, un seul qui caractérise le phénomène : la contagion.

La contagion mentale est encore peu étudiée, elle n'est pas inconnue, cependant. Un aliéniste éminent me citait dernièrement un cas curieux qu'il avait observé : celui d'un village dont tous les habitants avaient été atteints du délire de persécution.

S'il y a contagion, ébranlement et influence d'âme à âme, cette contagion doit avoir son mécanisme. Mais

nul ne s'en est enquis, sauf ceux qui s'occupèrent de magie, et le succès garde son secret.

— Si vous le connaissez, interrompit — ironiquement — le président Louvrier, ne le dites à personne. Qui saura le secret du succès, sera le maître du monde...

XIII.

— J'ai beaucoup réfléchi, déclara la dame, à ce que vous aviez dit l'autre jour à propos du succès, Monsieur Jacquart. Je crois que vous avez raison. Presque toujours le succès, quel que soit l'objet auquel il s'applique, ne peut pas s'expliquer par des motifs que notre intelligence admette comme satisfaisants...

— N'exagérez pas ma pensée, fit le juge. Je n'ai pas nié qu'il y ait des circonstances qui puissent ralentir ou accélérer le succès, circonstances que nous pouvons constater et apprécier; j'ai dit seulement que pareille explication était incomplète et insuffisante, qu'il y avait autre chose...

— C'est bien ainsi que je vous ai compris. L'explication profonde et unique, à rechercher dans tous les cas, sans les explications superficielles et diverses, serait une sorte de contagion mentale ?...

— D'accord.

— Savez-vous qu'à première vue, pareille idée est difficile à concevoir ?

— J'en conviens, à cause de sa nouveauté. Toute idée qui dérange nos habitudes de penser, toute proposition nouvelle qui se présente à notre esprit sans avoir pour elle des parrains connus et autorisés a, d'abord, une première barrière à franchir. Mais voulez-vous la scruter avec moi, la nouvelle venue ? Peut-être quand vous l'aurez examinée sous toutes ses faces, lui ferez-vous un meilleur accueil ?

— Oh ! je ne suis pas absolument rétive. Ce que vous avez dit, l'autre jour, de l'analogie du plan spirituel et du plan physique, me paraît assez plausible. Je ne conteste pas l'existence des épidémies, il me paraît donc assez raisonnable d'admettre qu'il y ait quelque chose de pareil dans l'ordre mental.

— Alors, je n'ai plus à vous fournir que quelques arguments, qu'à attirer votre attention sur quelques faits. Interrogez des médecins aliénistes, ils vous diront qu'ils ont constaté des cas de folie généralisée, sans qu'ils aient pu expliquer le pourquoi et le comment, le commencement et la fin de cette généralisation. Ils n'ont toutefois jamais supposé l'existence d'un agent physique comme moyen de communication. Donc, contagion, et contagion mentale.

— Soit, mais ce n'est pas très décisif. Car il ne s'agit là que de cas exceptionnels, et c'est une situation générale que vous m'avez annoncée.

— Je vous réponds alors par le phénomène de la mode, et particulièrement de la mode féminine. Comment m'expliquerez-vous, sinon par la contagion mentale, le succès de modes disgracieuses, inconfortables, dispendieuses, bref de modes qui ont mille raisons raisonnables de ne pas réussir ?

— Il y a là quelque chose de curieux, en effet, mais la coquetterie des femmes, leur désir de plaire et d'être remarquées sont sans limites. Il y a dans la mode une étrange combinaison d'une volonté d'être conforme et d'être originale.

— Vous expliquez joliment la psychologie de la mode, mais non sa propagation. Contagion mentale, justifiée, vous semble-t-il, par la recherche de certaines satisfactions, mais que direz-vous de cas analogues où non seulement aucune satisfaction n'est à espérer, mais où les pires supplices sont à redouter ?

— Comprends pas.

— En voici un exemple saisissant : les procès de sorcellerie, qui pendant plus de deux siècles, ont semé leur folie sur l'Europe. En 1459, selon une chronique de Monstrelet : « ...furent emprisonnés notable de la ville d'Arras et d'autres moindres gens, femmes folieuses et autres et furent tellement géhinés et tourmentés que les uns confessèrent le cas ». L'accusation était d'avoir assisté au sabbat, et d'y avoir eu commerce avec des esprits immondes. A la fin du XV^e siècle, on brûle, en Rhénanie, quarante-cinq femmes accusées d'avoir égorgé des enfants dans les assemblées de sorcières. En moins de cinq ans, on brûle, à Constance et à Ravensburg, quarante-huit autres femmes ayant toutes confessé leurs relations intimes avec des démons. En 1507, à Calahorra, en Espagne, trente femmes sont brûlées vives pour les mêmes motifs. Quelques années après, cent cinquante femmes sont fouettées et condamnées à la prison perpétuelle, à Estella, en Navarre. Toutes ont avoué s'être unies avec un démon qu'elles adoraient sous la forme d'un grand bouc noir... Et ainsi de suite, je pourrais vous citer des centaines de désordres identiques, dont presque toujours les lamentables victimes sont des femmes. Pourquoi les accusait-on, pourquoi s'accusaient-elles de crimes aussi absurdes, punis d'aussi effroyables châtements, si ce n'est par une aberration que nous avons peine à comprendre, et pourquoi dans tous ces procès monstrueux, s'agit-il de groupes et presque jamais d'individus isolés, si ce n'est par contagion mentale ?

Il y eut un moment de silence. Les auditeurs étaient impressionnés par l'évocation de ces horreurs, en général oubliées. On réfléchissait à l'argumentation du magistrat.

— Si les juges d'alors, au lieu de chercher le diable, dit la dame pensive, avaient cherché, comme vous, l'explication rationnelle du phénomène, il n'y aurait pas dans l'histoire cette lueur sinistre de bûchers...

— Autre exemple, reprit Jacquart. Vous avez entendu parler des prophètes protestants des Cévennes?

— J'avoue mon ignorance, répondit la dame, et personne ne déclara en savoir plus.

— Mais vous connaissez tout au moins l'édit de Nantes, sa révocation et l'espèce de guerre civile qui désola une partie de la France à la fin du XVII^me siècle. Les protestants, nombreux dans les Cévennes et le Dauphiné, s'insurgèrent. Or, pendant toute la durée du conflit, on vit apparaître chez les paysans cévenols, des prophètes qui, tombant en extase, tenaient des discours sur des thèmes philosophiques et moraux. C'étaient surtout des femmes, des enfants, de vieux bergers; on évalue leur nombre à huit mille. Ce qui parut tout à fait merveilleux, c'est qu'ils prophétisaient en français, langue qu'ils ignoraient à l'état normal (ils ne parlaient que le patois local), et qu'au sortir de leurs extases, non seulement ils avaient oublié, mais étaient parfaitement incapables de comprendre quoi que ce soit aux sujets élevés qu'ils avaient exposés. Pour nous, qui connaissons maintenant les ressources immenses de la mémoire inconsciente, le phénomène n'a rien d'inexplicable, mais alors on y vit une manifestation divine. Je note surtout leur nombre extraordinaire : huit mille. Dans un pareil milieu, chez ces pauvres paysans, on ne peut découvrir ni motifs de gloriole, d'ambition ou d'argent; c'étaient au contraire des révoltes passibles de punitions sévères, et je dis, encore une fois, contagion mentale.

Contagion mentale, les convulsionnaires du cimetière Saint-Médard; contagion mentale autour du

baquet de Mesmer; contagion mentale, lors des grands pèlerinages; contagion mentale encore, quand toute la France se mit à voter pour le général Boulanger; contagion mentale quand, au cours de la guerre, 93 intellectuels allemands, jusque-là considérés, affirmèrent solennellement d'évidentes contre-vérités, etc..., etc...

L'histoire, la vie contemporaine, sont pleines d'exemples manifestes de contagion mentale, mais on ne les remarque pas; on en conteste les caractères communs et l'on dédaigne d'en étudier le mécanisme...

XIV.

— L'autre jour, dit la dame, vous vous êtes plaint, Monsieur Jacquart, du peu d'attention accordée aux phénomènes de contagion mentale. Vous ne saviez sans doute pas que le docteur Vigouroux avait consacré tout un livre à cette question ?

— Eh ! non, Madame, je ne le sais pas. Et je l'avoue sans honte, car j'ai le sentiment de la vastitude de mon ignorance. Mon esprit est inquiet et curieux, dit-on, mais ma science est courte, et il arrive souvent que je me pose des questions auxquelles il a été répondu. Mais je suis toujours reconnaissant à ceux qui me signalent mon défaut de savoir. Vous disiez donc...

— Je disais que dans la bibliothèque internationale de psychologie expérimentale, normale et pathologique (ouf !) publiée sous la direction du docteur Toulouse, MM. les docteurs Vigouroux et Juquelier ont publié, en 1905, un livre sur la contagion mentale...

— Merci du renseignement...

Huit jours après.

— Eh bien, Monsieur Jacquart, avez-vous lu le bouquin que je vous avais signalé ?

— Evidemment, Madame, évidemment. Il m'a, à la fois, intéressé et déçu. C'est le type du livre scientifique moderne; de nombreux faits, parfois discu-

tables, rattachés tant bien que mal par des considérations générales encombrées de mots pompeux, de compréhension, difficile pour les non-initiés, et, comme explication, rien.

— Pourtant, vous avez dû être satisfait de voir l'abondance de preuves que ces auteurs apportent à votre thèse ?

— Certes, à cet égard, j'ai été comblé. Il y en a, il y en a presque trop.

— Trop ?

— Oui, car il ne faudrait pas étendre à l'excès le domaine de la contagion mentale et y faire rentrer par exemple des phénomènes de mimétisme ou d'imitation. La manière dont se propage le baïllement dans une voiture de tramway, le rire dans une salle de spectacle, la panique dans une armée, une affirmation dans un temple ou dans un meeting, peut être intéressante à étudier, mais ce n'est pas cela que j'appelle la contagion mentale. Ces faits relèvent plutôt de l'imitation ou de la suggestion. Toutefois, remarquez que lorsque nous avons fait cette distinction, nous ne sommes pas plus avancés. Qu'un tic se répète d'un individu à l'autre, nous l'expliquons en disant que l'homme a une tendance à l'imitation. Mais nous n'avons encore réussi qu'à habiller un fait de mots, car la tendance à l'imitation, si elle était une loi de notre nature, agirait toujours et l'expérience nous démontre que dans la plupart des cas, elle ne se réalise pas.

De même, qu'une volonté, ou simplement un état affectif, réagisse sur un tiers, nous dirons suggestion et nous nous en contenterons. Mais pourquoi y a-t-il tant d'individus non suggestionnables ? Nous nommons des phénomènes, nous ne les expliquons pas.

— Mais la contagion mentale ?

— Rappelez-vous notre point de départ. J'avais indiqué que le succès, presque toujours, était l'effet d'une contagion mentale, c'est-à-dire d'une sympathie involontaire et irraisonnée du plus grand nombre. Il va de soi que je ne range pas, dans la contagion mentale, la généralisation d'inventions d'une utilité évidente, telles que le téléphone, et l'automobile. Ici, l'agrément suffit à expliquer le succès. Et celui-ci est durable, par cela même. Mais combien d'autres propagations souvent éphémères, sont pareilles à des épidémies. Or, cela reconnu, il me paraît prodigieusement intéressant de connaître le mécanisme de ce déséquilibre des esprits. D'où vient-il ? Comment se développe-t-il ? Pourquoi et sous quelle influence cesse-t-il ? Je vois bien, dans le livre que vous m'avez signalé que les sujets prédisposés sont ceux dont la personnalité est peu caractérisée, dont le sens critique est affaibli, dont les nerfs sont ébranlés ou sensibles. Mais nous savions déjà cela. Ce que je cherche, moi, c'est la cause, ce qui correspond dans le plan psychique à ce qu'est le microbe dans le plan physique...

— Mais il me semble que les docteurs concluent :

« C'est par l'étude des phénomènes inconscients et de l'automatisme psychologique qu'il est possible d'expliquer la transmission d'un individu à un autre, ou la contagion des mouvements, des réflexes, des états affectifs ou des idées. »

— D'accord. Et je suis assez disposé à le croire avec eux. Et c'est cette étude que j'espérais trouver dans leur livre. Or, cette phrase est la dernière. Elle rappelle, dès lors « Voilà pourquoi votre fille est muette ».

— Vous êtes injuste, Monsieur le juge.

— Je ne crois pas. Je me refuse seulement à me payer de mots. De même quand Tarde, qui a beaucoup

scruté le sujet, me dit : « On a comparé cette influence à une action magnétique, à une sorte d'électrisation psychologique par influence », je trouve qu'il ne m'a rien appris du tout. La contagion mentale est pour moi un phénomène naturel, dans lequel je n'aperçois rien de merveilleux; comme tout phénomène naturel, il doit avoir ses conditions et ses lois, ce sont ces lois que les savants doivent me découvrir : je n'ai que faire de mots creux.

— A quoi bon ?

— A quoi bon ? Vous me demandez à quoi bon. Mais ne voyez-vous pas que la connaissance de ces lois, compliquée si possible de l'art de s'en servir, donnerait à celui qui les posséderait une incroyable puissance. Toute une partie de notre existence est consacrée à la propagande, les uns d'une foi, d'une doctrine politique, d'un système quelconque, les autres d'une mode ou d'une affaire, et nous la fondons, empiriquement, sur d'illusoires démonstrations; il faudrait pouvoir la baser scientifiquement, sur des lois de la contagion mentale

— Bravo ! Ce serait, en effet, le triomphe certain, quelque chose comme l'Anneau du Niebelung. Mais qu'entendez-vous par les méthodes empiriques actuelles ?

— J'entends l'action qu'on cherche à exercer sur les foules d'abord. Je distingue, avec Tarde, la foule, du public. La foule est une réunion dans un même lieu. Gustave Le Bon a prouvé l'existence d'une psychologie particulière aux foules, différente de celle des individus qui la composent. La foule est crédule et facilement suggestionnable. Le fait de penser, ou plus exactement d'être émus ensemble, crée un lien, favorise la contagion mentale.

— L'Église le savait bien en instituant la communion, remarqua le président Louvrier. Encore une fois, elle a devancé les savants psychologues d'aujourd'hui.

— Puis, continua Jacquart, il y a l'action sur le public, c'est-à-dire sur des individus séparés physiquement les uns des autres, mais réunis mentalement, par l'imprimé, par exemple. Ici, l'action est moins directe, partant moins efficace. Mais les procédés d'action sont les mêmes dans les deux cas : l'affirmation et la répétition. Ni la foule, ni le public, ne sont impressionnés par des démonstrations. Ce qu'ils demandent, ce sont des affirmations réitérées. Les agents de publicité savent bien que l'annonce unique rapporte peu mais que la répétition inlassable rapporte toujours. Fut-elle inexacte ou absurde, une affirmation cent mille fois répétée finira par être acceptée, et créera la contagion mentale nécessaire au succès. C'est par suite d'une perception confuse de cette loi que, à la veille d'une élection, les candidats multiplient les affichettes : « Votez pour tel numéro ! », sans plus indiquer l'ombre d'une raison. La répétition détermine un certain entraînement que l'électeur subit sans en avoir conscience. Je parle, bien entendu, de ceux qui n'ont pas une idée bien arrêtée, un esprit critique en éveil, des contagionnables. Bref, un grand agent de publicité...

— En sait plus, à ce sujet que les psychologues professionnels, conclut en souriant le président Louvrier. J'y ajouterais certains religieux...

XV.

Des gens passaient près d'eux. Les magistrats entendirent des bribes de conversation...

— Je ne le retrouve plus. Je vais dire une prière à Saint-Antoine...

Le Président Louvrier haussa légèrement les épaules et regarda Jacquart d'un air apitoyé.

— Ne souriez pas, Monsieur le Président, fit Jacquart. Je crois aussi que la dévotion à Saint-Antoine fait retrouver les objets perdus.

— Ah ! ça, répondit le Président, Jacquart ! vous m'étonnez ! Vous, l'irréductible sceptique, vous croyez à ces superstitions de concierges ?

— Parfaitement, Monsieur le Président, et je n'y vois rien de mystérieux. Remarquez que je ne vous ai pas dit que saint Antoine s'occupait des objets égarés, mais que je vous ai dit, exactement, que cette dévotion était efficace.

— Sans doute, mais je ne saisis pas bien la nuance.

— Nous allons être d'accord, je l'espère, si vous voulez bien m'écouter un instant.

— Soit ! Encore un de vos paradoxes, sans doute. Mais j'écoute...

— Lorsque nous égarons un objet, il est certain tout d'abord que le fait ne dépend pas de l'objet...

— C'est évident.

— ...mais d'une défaillance de notre mémoire. Le livre que nous voulons consulter, le document dont nous avons besoin, nous en avons disposé, nous l'avons rangé quelque part, nous l'avons prêté à un ami; puis, nous ne nous en souvenons plus. C'est alors que nous exprimons l'événement en disant que l'objet est perdu.

— D'accord.

— En pareil moment, notre esprit court après le souvenir effacé. On cherche, on invente des hypothèses, on s'irrite à chaque déception; plus on s'inquiète, moins on trouve. Toute cette agitation de l'intelligence consciente empêche la mémoire inconsciente qui, elle, sait, de se faire entendre. Supposez alors qu'une cause quelconque — par exemple l'invocation sincère à saint Antoine — apaise cette agitation et le souvenir que l'on cherchait se dégagera peu à peu de la mémoire inconsciente. Tel qu'un galet au fond d'une eau dont la surface est remuée, est invisible, mais réapparaît aussitôt que le repos permet la transparence. Vous voyez combien le mécanisme de l'opération psychique est simple.

L'objet perdu est ainsi retrouvé. Saint Antoine n'y est pour rien, mais la foi qui a produit l'apaisement est décisive, et d'autant plus qu'elle est plus forte et plus sincère. Un incrédule qui invoquera le saint n'obtiendra pas les résultats qui sont accordés au croyant.

— Si je vous comprends bien, c'est la foi qui opère et non le prétexte de celle-ci ?

— C'est cela, et c'est pourquoi toutes les religions ont leurs miracles.

— Je n'admets que ceux reconnus par l'Eglise, dit gravement le Président.

— Je les admets aussi, et tous les autres par sur-

croît, mais comme des choses inexplicées, seulement, conclut Jacquart. Il est bien possible que si l'on connaissait mieux l'âme humaine, bien des faits qualifiés miracles paraîtraient tout naturels et bien des croyances qualifiées superstition, parfaitement raisonnables.

XVI.

— Je vous en prie, Mademoiselle...

— Je suis vraiment navrée de vous dire non, Monsieur. Mais, à mon tour, je vous en prie : n'insistez pas. Ce n'est pas possible...

Dans un salon d'un grand hôtel de Milan, vers le début de l'année 1917. Quelqu'un qui eût remarqué la vivacité du dialogue, l'attitude des deux interlocuteurs, et admiré le charme de jeunesse qui les faisait tous deux si exceptionnels, eût pensé à une intrigue amoureuse, en ces instants exquis de l'éveil.

C'était tout simplement, le lieutenant Tito Rufino, secrétaire de l'association « Pro Mutilati », qui suppliait la célèbre danseuse Luce di Luna de prêter son concours à une fête de bienfaisance. L'artiste, à qui la vie avait déjà appris l'abus que les organisateurs de pareilles festivités font si naïvement des concours gracieux, qui savait aussi que l'on ne demeure fameuse qu'à la condition de rester rare et désirée, et qui, enfin, avait récemment encore donné d'évidentes preuves de sa générosité, avait décidé de refuser. Mais le lieutenant, sur toute sa jeune figure, laissait apparaître ingénument une telle déception, qu'elle voulut compenser l'apparente dureté de sa réponse en lui donnant une marque d'intérêt.

— C'est à la guerre que vous avez été blessé, Monsieur ?

Et son regard désignait la manche, vide et flottante comme une chose morte.

— Oui, Mademoiselle, tout au début, sur le Carso.

Et il se tut, la réponse lui paraissant suffisante (a-t-on remarqué l'espèce de réserve pudique qui empêche les braves de raconter leurs exploits?); mais la danseuse insista, insista si gentiment, qu'il se décida à parler :

— Le Carso, la Montagne-Rouge. La terre, le peu de terre qu'il y avait sur ces roches, était rouge, et le temps pluvieux. On pateageait dans une boue rouge; et les soldats qui revenaient des hauteurs en étaient tout éclaboussés. On les eût dit échappés d'une bagarre sanglante, issus d'un cauchemar... Mais on s'habitue, comme on s'habitue aux sifflements des balles, au vrombissement des shrapnels, à tout le fracas de l'action. Nos tranchées, là-haut, avaient été creusées dans le roc, souvent sous le feu de l'ennemi. Leurs tranchées, à eux, étaient protégées par des barbelés, et de l'artillerie. Pourtant, nous avançons. Nous franchissons lentement l'infranchissable. Chaque fois, c'étaient des morts, et beaucoup. Un jour, je reçus l'ordre de prendre la tranchée d'en face. Je partis, en avant, naturellement — l'officier ne doit-il pas l'exemple à ses hommes ? — et je n'avais pas fait cinquante pas que je tombai.

— Blessé ?

— Oui, blessé; mais je ne sais pas très bien par quoi, ni comment. Mélange de balles et d'éclats d'obus. Il paraît que j'avais du fer par tout le corps.

— Mal ?

— Non; j'ai à peine souffert. Je fus tout de suite sans connaissance. Quand je sortis de cette prostration comme j'étais tombé face vers la terre, ce que je vis tout d'abord, c'était trois brins d'herbe que j'hésitai à reconnaître, tellement ils me parurent

énormes. J'essayai de me relever, impossible : j'étais en plomb. Après de longs efforts, chaque mouvement provoquant de lancinantes douleurs, je parvins à m'étendre sur le dos. Mon bras droit était inerte; je dus le soulever de la main gauche, et je constatai qu'il était tout humide et gluant. Alors, épuisé, je regardai le ciel. Je ne voyais plus que le ciel, immense, illimité, d'un bleu profond criblé d'étoiles. Le silence était solennel. Au loin, parfois, un gémissement, un appel. Puis, plus rien, rien que le ciel. Je sentais que je mourais. Tout devenait confus. Mais c'était délicieux. Je devenais plus léger, plus fluide; il me semblait que j'étais aspiré par l'infini bleu.

— Et ?...

— Je me suis réveillé dans une ambulance, puis dans un hôpital. Linge blanc, infirmières attentives, amputation, repos, guérison, désir de retourner au feu, chagrin de ne pouvoir le faire, tout cela, Mademoiselle, c'est notre histoire banale à nous tous, les mutilés...

— Oh ! Monsieur ! Je vous admire et je vous plains !

— Les mutilés ! Si vous saviez ce qu'il en est d'autrement malheureux que moi ! Ceux qui, brûlés par les gaz, ne pourront plus respirer sans souffrance; ceux qui, les yeux perdus, ne verront plus la lumière et les êtres chéris; ceux qui eurent les pieds gelés sur les glaciers des Alpes... Nous sommes frères dans notre déchéance comme nous l'étions dans la tranchée. Et nous ne sommes pas des héros : nous avons fait simplement notre devoir. Nous sommes à une de ces heures tragiques de l'histoire où, pour notre patrie, pour notre civilisation, chacun doit donner tout ce qu'il a, tout, sans réserve personnelle...

Ces dernières paroles furent prononcées avec un

élan si ardent, si grave, si passionné, que Luce di Luna se leva et dit d'une voix que l'émotion étranglait :

— J'irai à votre soirée, Monsieur !

Elle y alla, et le succès fut étourdissant. Luce di Luna n'avait point paru encore sur une scène de Milan; mais Rome, Venise, Florence, Turin, Naples, ces diverses capitales de l'Italie, lui avaient décerné des triomphes. Toute une presse enthousiaste célébrait ses louanges. D'Annunzio lui avait dédié un poème. Les peintres, les musiciens, les sculpteurs, les poètes avaient reconnu en elle une sœur, une servante de la Beauté. Un peu de mystère enveloppait sa vie. Malgré son nom italien — un pseudonyme sans doute — on la croyait issue des écoles de l'Opéra russe. Tout en elle, dans le public comme dans le privé, était d'une distinction rare, d'un art subtil et raffiné.

Milan fut charmé et conquis. Après des danses classiques, en tutu blanc, sur des thèmes de Schumann et de Chopin, qui la révélèrent experte et souple, gardienne de la haute tradition, elle apparut, dans des décors changeants, faits de simples tentures éclairées de façon différente, en sainte de vitrail, en paysanne ukrainienne, en princesse de légende, chaque fois avec des attitudes si évocatrices et si variées que l'on hésitait à reconnaître la même femme dans ces créations dissemblables.

Rappelée avec frénésie, elle revint en Espagnole : l'œillet rouge piqué dans les cheveux noirs, l'accroche-cœur arrondi au-dessus de l'oreille, le haut peigne laissant choir la dentelle, un grand châle noir à franges brodé de fleurs pourpres, à la main l'éventail. On eût dit qu'un grand artiste avait composé son costume. Et quand elle dansa, sur une mélodie populaire d'une poignante mélancolie, elle eut de si belles expressions d'amour et de douleur que ces quelques

minutes parurent un drame bref et pathétique. Elle fut la synthèse aristocratisée de toutes les Carmens et de tous les flamencos.

Parmi les bouquets qui lui avaient été jetés, ou cérémonieusement présentés, le plus beau était celui du banquier Jacopo Pistoja, qui avait retenu quelques amis à souper, après la représentation. L'invitation avait été faite de si bonne grâce que Luce di Luna n'avait pas cru pouvoir là décliner. Toutefois dans la demi-obscurité de l'automobile qui les emportait, les yeux du banquier, trop luisants, lui causèrent une sorte de malaise; elle eut vaguement l'appréhension d'un malheur; mais elle était trop dans la griserie de son succès pour y réfléchir.

Le souper fut d'ailleurs correct et du meilleur ton. A plusieurs reprises pourtant Luce sentit peser sur elle, avec trop d'insistance, le regard du maître de la maison, de ces regards qui gênent et qui déshabillent, qui rendent presque offensant un compliment courtois. Luce eut peur et manifesta le désir de regagner son hôtel.

— Vous serez obéie, Mademoiselle, bien que nous eussions été ravis de vous garder encore, déclara le banquier. Je vais dire au chauffeur de se préparer.

En la reconduisant, Jacopo Pistoja lui dit à voix basse, à mots précipités : « Le chauffeur vous ramènera... ». Cette fois, il n'y avait plus à se méprendre; la figure du banquier avait soudain pris une expression bestiale; Luce le regarda et le trouva hideux, oreilles écartées, poil crépu et rare, lippes charnues, face congestionnée, et surtout ces yeux luisants... Elle se redressa de toute sa hauteur et répliqua sèchement : Vous vous méprenez...

— Mais non, non, mignonne; il y a chez (et il dit le nom du grand bijoutier de Milan) un collier de perles magnifique, il est à vous si...

— Laissez-moi, je ne suis pas à vendre.

La figure du banquier s'éteignit; il parut se résigner et comme pour changer de conversation, il demanda : « Combien votre fête a-t-elle rapporté à vos mutilés? ».

Luce, croyant le danger passé et fière de sa bonne œuvre, s'empressa de répondre. — Mais, quinze mille lires, je crois, c'est merveilleux.

— Oui, mais trente mille lires, ce serait beaucoup plus merveilleux encore, n'est-ce pas? Et soixante mille? Et cent mille? Restez, et je vous signe un chèque de cent mille lires pour l'œuvre des Mutilati.

Luce eut un cri de révolte. — Jamais! Puis, brusquement, elle pensa : « Lui » a donné son bras; « eux », leurs yeux, leurs poumons, leurs pieds, et textuellement elle réentendit les paroles du jeune lieutenant : *Nous sommes à une de ces heures tragiques où chacun doit donner tout ce qu'il a, tout, sans réserve personnelle...* et, livide, elle fit signe qu'elle consentait...

* * *

— C'est-il vrai, cette histoire-là, demanda la dame.

— Je le crois, fit le juge Jacquart. Au reste, la vérité absolue, sur cela comme sur bien d'autres choses, *chi lo sa?* N'y a-t-il pas toujours un peu de littérature dans toutes les histoires et même dans l'Histoire, avec un grand H? Et qu'importe, si celle qu'on vient de nous raconter nous pose un problème moral, curieux sujet à controverse. Faut-il louer ou blâmer la danseuse?

— La louer, fit la dame suffoquée d'indignation. Mais qui donc l'oserait ?

— Moi, Madame, fit le président Louvrier. La femme dont on nous a parlé est une sainte; j'imagine que les anges eux-mêmes l'assistèrent.

XVII.

On continuait à discuter chez Jacquart, l'aventure de la danseuse italienne. Malgré l'autorité considérable dont le président Louvrier jouissait dans ce milieu, son approbation avait fait scandale et paru excessive.

— Est-il vrai, demanda Jacquart, que, dans certaines circonstances, le Devoir apparaisse comme différent des devoirs d'habitude ? Si oui, que devient notre morale ?

— Je voudrais ne pas passer pour un être sans principes, fit quelqu'un, mais il me semble pourtant que tout est question d'espèce, comme on dit au Palais, et que, s'il y a des règles, elles impliquent toujours des exceptions.

— Voilà une théorie dangereuse, à première vue, et je demande avec Jacquart : que devient notre morale ?

— Je pourrais vous répondre : Erreur au delà, vérité en deçà, mais mon triomphe serait trop aisé. La morale varie dans le temps et dans l'espace. Je préfère prendre un exemple plus probant ; est-il un impératif plus catégorique que celui qui nous défend de donner la mort ?

— Sans doute, mais...

— Rappelez-vous ce procès récent que l'on jugea

à Paris. Une jeune actrice, belle et passionnée, avait quitté le théâtre et ses succès pour suivre à Paris un fiancé qu'elle aimait éperdument, et qu'une maladie incurable menaçait. Après des preuves romanesques d'affection, suppliée par l'agonisant, qui hurlait au milieu d'intolérables souffrances sans espoir, elle le tua d'un coup de revolver rédempteur. Toute l'opinion fut pour elle, et, traduite en cour d'assises, après un réquisitoire, dont la tiédeur était presque des félicitations, elle fut acquittée dans une allégresse générale. Voilà, sur le vif, la règle et l'exception. Qui donc l'eût condamnée, la belle Polonaise ?

— Moi, dit le président Louvrier.

Stupéfaction générale. Tant de sévérité, après tant d'indulgence l'autre jour, parut fort illogique. On le pria de s'expliquer.

— Oui, je l'aurais condamnée, fit-il gravement. Je ne puis admettre le droit de tuer. Et le seul fait que l'on ait discuté pareil droit, à cette occasion, me paraît un signe de la décomposition morale de l'heure actuelle. L'affaire fut habilement présentée, j'en conviens, et le crime paré de tant de fleurs qu'il ne s'aperçut plus sous leur amoncellement. Mais, si l'héroïne n'avait pas été jeune et belle, si elle n'avait pas eu des amis dans la presse et, à l'audience, un avocat élégant et en vue, si la cause n'avait pas été, comme on dit, bien « parisienne », tenant, par conséquent, plus du théâtre que de la justice, l'acquittement n'eût pas été si facile...

— Pourtant, le cas était très spécial, et n'avez-vous pas laissé mettre en votre chambre du Conseil, Monsieur le Président, cette belle estampe de Mellery, où il nous est rappelé que « sans bonté, la Justice forfait à sa mission » ?

— Ne confondons pas, je vous en prie. J'aurais donné satisfaction à mon désir de bonté, en la grâçant sur le champ.

— Résultat identique, alors.

— Pour l'intéressée, oui. Pour la Société, non. Il y a un intérêt social à ne pas laisser obscurcir certains devoirs primordiaux. La défense de tuer est de ceux-là. Il n'y a point de commandement plus précis que : « Tu ne tueras point ». Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de droit de tuer. La nécessité peut excuser un meurtre, par exemple la légitime défense de soi-même ou d'autrui, et la guerre limitée à la défense.

Réfléchissez : s'il suffit d'un motif puissant, d'un motif généreux pour justifier la déclaration de la loi, vous légitimez l'assassinat politique. Or, je n'approuve pas une statue à Harmodios et Aristogiton, et je trouve malsain l'acquittement de l'assassin de Jaurès.

— En ceci, nous sommes tous d'accord, Monsieur le Président. Mais il me semble que vous oubliez une différence qui a son importance : dans le cas de l'actrice polonaise, celui qu'elle tua ne l'avait-il pas implorée de la délivrer ?

— Le consentement de la victime est évidemment chose à considérer. Mais peut-on s'associer à un suicide ?

On hésita à répondre, la question était imprévue.

— Connaissez-vous l'admirable nouvelle : *Le double suicide de Shimabara*, de Kikuchi Kan, un des meilleurs écrivains japonais contemporains ? Non, sans doute, car cette littérature est peu connue en Europe, et c'est un hasard qui me l'a fait découvrir. Sachez donc que le double suicide que le Japonais

appellent Shinjû, est, là-bas, le sujet de nombreuses œuvres littéraires ou dramatiques. Le thème romanesque d'amants désespérés, empêchés de s'unir dans cette vie, se tuant ensemble avec la croyance qu'ils s'unissent pour plusieurs vies, est populaire dans la littérature japonaise, et, à l'époque Genroku, ces meurtres réciproques se multiplièrent à tel point, dans la réalité — encore un cas curieux de contagion mentale — que les autorités durent prendre des mesures draconiennes pour les empêcher : interdiction de sépulture et d'honneurs religieux aux gens morts ainsi et, en cas de survie, poursuites rigoureuses.

Dans le *Double suicide de Shimabara*, l'auteur met en scène un juge d'instruction chargé de faire une enquête sur une affaire de ce genre. La femme est morte, l'homme a survécu. Ce sont de pauvres, très pauvres gens. Le juge interroge le blessé, qui raconte très simplement les raisons de l'acte de désespoir. Avec une habileté et presque une cruauté professionnelles, le juge le presse de questions, afin d'obtenir l'aveu d'un concours au suicide de la femme. Après avoir ainsi obtenu des déclarations, pas très formelles, mais qui lui paraissent suffisantes pour une condamnation, le juge examine le cadavre de la femme et les lieux du crime. Il se dégage de toutes les circonstances que l'auteur indique avec une minutie réaliste, une si poignante misère que, peu à peu, le juge en vient à penser que son « coupable » n'a vraiment fait de tort à personne, ni à la morte, ni à la société, et, par un de ces étranges retournements d'âme, dont le roman russe nous a montré de saisissants exemples, il conclut à un non-lieu. Evolution sentimentale profondément humaine, certes; mais qui laisse debout,

devant la froide raison, le problème moral tout entier : il n'est pas permis de s'associer à un suicide.

— Mais ces amants sans espoir, n'ont-ils pas, individuellement, le droit de renoncer à une vie malheureuse, demanda quelqu'un ?

— Je ne crois pas, dit le président ; la vie est un devoir....

XVIII.

— Vous avez dit, l'autre jour, Monsieur le Président, que la vie était un devoir. Cette parole m'a frappé. Je n'avais, je vous l'avoue, jamais pensé à cet aspect moral du problème.

— Vous êtes comme la plupart des hommes, mon cher Jacquart. Vous acceptez la vie comme un fait, et vous ne cherchez pas plus loin.

— Mais, depuis votre déclaration, j'ai cherché et, bien que je sois confusément de votre avis, je n'ai pas trouvé la raison de votre opinion.

— Cela ne m'étonne point; vous êtes sans religion. Pour moi, la vie est un présent de Dieu, et si je le refuse, je tombe dans l'erreur et le mal.

— Soit, Monsieur le Président, vous savez que je respecte votre foi. Mais, à mon tour, je vous demande de chercher plus loin. Pouvez-vous m'indiquer, au delà des impératifs de votre religion, les motifs de cette prescription, motifs que je puisse apprécier du point de vue de ma raison? Plus j'y pense, moins j'aperçois la règle morale en vertu de laquelle on condamnerait à vivre un individu qui aurait le désir de mourir.

— Vous ne la voyez pas? Soit. Tenez-vous pour rien le sentiment millénaire de l'humanité? Toujours le suicide a été réprouvé. La religion de l'Islam s'accorde avec celle de Rome pour le condamner. Dans la Grèce antique, il était considéré comme un crime, à moins

qu'il n'eut été accompli avec la permission de l'autorité.

Au moyen âge, Dante exprima l'opinion générale en plaçant les « meurtriers d'eux-mêmes », dans son Enfer, changés en végétaux et tourmentés par les Harpies. Jusqu'à des époques récentes (1749 en France, 1823 en Angleterre), le suicide a été puni comme un crime.

— Je connais ces procédures, Monsieur le Président. Elles me paraissent bien sauvages et bien absurdes. Traîner le cadavre par les pieds, lui refuser la sépulture, à quoi bon ? Le mort ne souffre plus et n'est plus amendable.

— D'accord. Je ne songe pas à rétablir ces châtiements bizarres. Je veux simplement vous rappeler qu'une très ancienne expérience considère le suicide, sinon comme un crime, du moins comme une faute morale. A cette appréciation séculaire, il doit y avoir des raisons.

— C'est ce que je me dis, Monsieur le Président, mais je ne les découvre point.

— Parce que vous scrutez le problème trop exclusivement au point de vue de l'individu.

— Mais y a-t-il rien de plus individuel que le désir d'en finir ? De toutes les propriétés imaginables, y en a-t-il une qui soit plus exclusivement à moi que celle de mon corps ? Et si j'ai envie de me tuer — rassurez-vous, c'est une pure hypothèse — n'est-ce pas l'exercice suprême de ma liberté, à moi ?

— Non, Jacquart, non. Vous oubliez que vous n'êtes pas seul au monde. Si vous n'admettez pas que les lois morales ont été imposées et révélées par Dieu, admettez tout au moins qu'elles ont été peu à peu découvertes et imposées par la vie en commun. Il est

possible que les religieux, tout préoccupés d'assurer la vie sociale, n'aient fait que consacrer et organiser cette nécessité primordiale de la conservation du groupe humain qu'est le respect de la vie. L'origine profonde du sentiment moral, est sociale, et non individuelle. Et j'ajouterai que la statistique démontre, elle aussi, que le suicide qui vous paraît si individuel, est un fait social, puisque, d'une année à l'autre, les circonstances sociales restant les mêmes, le nombre des suicides est sensiblement constant.

— Je ne vous comprends pas très bien, Monsieur le Président. Je...

— Il n'y a pas de « je » éthique. Vous pensez tout le temps à votre « moi » ; il vous faut reconnaître que vous n'existez qu'en fonction de l'humanité. C'est celle-ci qui dicte aux individus les règles de leur conduite. La morale, c'est la volonté de l'espèce et non la fantaisie de chacun.

— Votre conception me séduit par son ampleur. Je vous concède donc que quiconque a des devoirs envers autrui, quiconque peut encore être utile, commet une faute s'il déserte la lutte et renie la solidarité humaine. Mais j'hésite encore à blâmer le désespéré, atteint d'une maladie incurable, à charge aux siens, qui ne peut plus vivre que pour souffrir inutilement, sans profit pour personne. Je me refuse à le juger sévèrement s'il abrège son calvaire. Et vous ?

— Ici, mon cher Jacquart, je n'ai plus que des motifs de foi, inaccessibles aux incroyants. Même à ce désespéré, je dirai qu'il doit supporter son angoisse, parce qu'elle peut lui valoir des mérites spirituels qui ne seront pas inutiles. La communion des Saints...

— Oui, je sais. L'idée est ingénieuse et parfaitement acceptable pour ceux qui croient.

— Mais, ne trouvez-vous pas que même ceux qui ne croient pas peuvent admirer l'Église d'avoir enseigné aux plus dénués d'espérance cette notion magnifique de la solidarité des âmes, de leur avoir ainsi apporté, dans les pires moments, une force et une consolation qui ne sont point imaginaires, celles-là ?

— Oui, on a interrompu la chanson qui berçait la misère humaine... Mais ce n'est pas la faute de personne; il ne suffit pas qu'une construction idéologique soit belle ou consolante pour qu'on y croie; avoir la foi, ce n'est pas un acte de volonté...

— Cette discussion pourrait nous mener loin. Admettez-vous tout au moins la vraisemblance d'une existence spirituelle prolongée au delà de la mort ?

— Oui, mais encore une fois, je n'en ai point la certitude.

— Alors, vous devez admettre que celui qui a mis fin à ses jours dans une horrible angoisse retrouve cette angoisse au seuil de sa nouvelle vie ?

— D'accord, c'est possible. Mais cela prouverait simplement que l'opération est sans bénéfice, et non pas qu'elle est une faute. Il faudrait d'ailleurs considérer non seulement le suicide brusque, le suicide proprement dit, mais aussi le suicide lent, par l'absorption des drogues qui procurent l'ivresse. Condamnez-vous le malheureux, libre d'obligations, qui volontairement accepte une fin plus rapide pour avoir la vie plus intense, et qui demande au haschisch, à l'opium, l'illusion radieuse ?

— Certes, oui, je le condamne. Et c'est avec raison que les lois et l'opinion publique flétrissent ceux qui, ainsi, s'annihilent à échéance plus ou moins brève. Leur acte est anti-social au premier chef. Une nation qui tolérerait la toxicomanie serait en péril.

— Je comprends comme vous la légitimité de la réaction de la société menacée. Mais, encore une fois, du point de vue de l'individu, où est le mal ?

— Le mal ? Mais c'est précisément d'apprécier les lois morales du point de vue de l'individu. C'est comme si chacune des cellules dont se compose notre organisme physique prétendait vivre sa vie; leur raison d'être, c'est le tout, et leur destinée a pour règle la destinée de notre corps. Tout ce qui diminue la vie est une faute, parce que c'est une révolte contre l'humanité, un manquement à la loi d'amour...

XIX.

Tout autour de la pièce d'eau, il y a, dans le Parc, quelques bancs. Les magistrats étaient venus s'asseoir sur l'un de ceux-ci, et sans parler — leurs longues conversations les avaient tellement rapprochés qu'elles pouvaient se continuer dans le silence — jouissaient de la tiédeur de l'atmosphère, de la paix que versaient les grands arbres, du calme de cet oasis au milieu des fièvres de la ville.

Des moineaux familiers sautillaient sur le sable des allées, sans s'effrayer des passants. Par instants, ils s'élançaient au-dessus de l'étang, venaient poser leur poids léger sur les feuilles de nénuphars, ou se blottissaient dans la chute du jet d'eau pour en recevoir une petite douche, après laquelle ils secouaient leurs ailes avec allégresse. Ils paraissaient intelligents et gais, espiègles et furtifs.

— Qu'ils sont heureux ! fit le président Louvrier.

— Oui, dit Jacquart pensif, ils en ont l'air.

— Que signifie votre restriction, cher ami ?... Car, c'est bien une restriction, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur le Président. J'avais fait, avant que vous ne l'exprimiez, la même réflexion que vous. L'agitation de ces petits oiseaux, dans le soleil et sur l'eau, est vraiment plaisante et signe d'une existence heureuse. Mais...

— Mais quoi ?

— Je me demandais si ce n'était pas là simple apparence. J'admets que la vie des animaux ressemble fort à la nôtre; ne convient-il pas pourtant de se garder d'analogies trop faciles? Lorsque j'éprouve d'agréables sensations, je puis, après la perception, y penser, m'en rendre compte, les apprécier et conclure: je suis satisfait; pensez-vous qu'il en soit de même pour ces bestioles?

— Eh! mon ami, c'est tout le problème de la conscience que vous soulevez à l'occasion de ces moineaux! Vous m'avez rapporté, l'autre jour, avec indignation, un propos de Malebranche, donnant un coup de pied à sa chienne et disant: « Ignorez-vous que cela ne se sent point? ». Cette idée aurait-elle trottiné par les circuits obscurs de votre mémoire inconsciente au point de vous amener à penser comme lui?

— Faire souffrir les bêtes me fait toujours horreur, Monsieur le Président. Cela me blesse dans mes sentiments de charité envers tout ce qui vit; je reste persuadé que l'animal ressent la douleur, mais en a-t-il conscience? Voilà où je doute.

— Hésiteriez-vous si je vous parlais du bonheur de cette fleur de nénuphar qui ouvre son cœur blanc vers le soleil?

— Non, sans doute.

— Hésiteriez-vous si, au lieu de moineaux, c'étaient des enfants insoucians qui s'amusaient aux jeux de la lumière et de l'eau?

— Peut-être ne seraient-ils pas plus conscients que nos moineaux, mais, pour eux, je sais que la conscience s'éveillera un jour.

— Alors, qu'est-ce que c'est que la conscience?

— Ah! Monsieur le Président, que voilà une question embarrassante! C'est encore un de ces aspects

du mystère quotidien. Le phénomène est de toutes les heures, universel ou quasi universel, et nous ne connaissons de lui rien de précis. La plupart des hommes comprennent plus ou moins le sens du mot, mais n'en savent rien. Ceux qui s'essayent à le définir vous apportent des synonymes ou des commentaires que Monsieur de la Palisse n'eût pas désavoués, les philosophes font des phrases au gré de leurs théories, et nous ne sommes pas plus éclairés!

— Soit, mais essayez toujours de m'expliquer ce que vous entendez par là ?

— Je le veux bien, mais vous serez indulgent. La conscience, c'est, pour moi, la faculté que l'être pensant a de réfléchir sur lui-même, de s'affirmer différent du milieu où il s'agite, différent même de son corps physique, de ses sentiments et de ses pensées. C'est un juge intérieur, installé au centre de nos actions, auquel nous ne pouvons rien cacher. C'est une sorte de dédoublement, une lumière supérieure dans les ténèbres de nos incertitudes...

— Je dis, moi, plus simplement, le reflet du Divin dans l'âme humaine.

— Votre affirmation est logique chez vous, Monsieur le Président, qui avez la foi. Mais pour moi qui ne l'ai pas, permettez-moi de vous dire que vous m'expliquez un phénomène que je comprends peu par une déclaration que je comprends moins encore. Le Divin ? L'âme humaine ? Tout homme aurait donc sa conscience, et les bêtes point ? Cela me paraît bien douteux. Il y a des chiens chez lesquels on peut découvrir, en les observant avec sympathie, une confuse distinction du bien et mal, tandis qu'il y a des enfants, des sauvages et des fous chez lesquels il n'y en a nulle trace. Alors ?

— Niez-vous la lumière du soleil parce qu'elle ne pénètre point également partout ?

— Mais il me semble que c'est vous, Monsieur le Président, qui la niez, puisque votre reflet du Divin ne s'étend pas à tout ce qui vit. Je ne comprends pas cette limitation.

— Je garde mon opinion. Mais, pour me rapprocher de la vôtre, admettons provisoirement que la conscience, latente et en puissance chez tout être vivant, ne s'éveille et ne se développe qu'à mesure de l'ascension de l'être dans la spiritualité.

— Ceci me plaît assez.

— Elle nous apporte, peu à peu, au fur et à mesure de son perfectionnement les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du vrai et du faux.

— D'accord.

— Mais alors, dites-moi — je vous le demandais déjà l'autre jour — d'où viennent ces notions dont nous ne trouvons aucune trace dans une réaction chimique, dans le monde matériel et même dans le monde végétal ou animal ?

— J'avoue n'en rien savoir. L'humanité existe depuis plus de cinquante mille ans. L'observation de cette durée formidable nous échappe évidemment, nous ne pouvons l'étudier que dans d'insignifiants fragments, et toutes les hypothèses restent possibles dans cet inconnaissable.

A ce moment, balancé sur une feuille de nénuphar, un moineau poussa un petit cri bref et plaintif. D'autres accoururent. Des pépiements annoncèrent une conversation, et tout le monde s'en fut à tire-d'ailes.

Le président Louvrier les montra à Jacquart :

— Voyez ! ne dirait-on pas qu'ils parlent, comme nous ?

— C'est bien possible, répliqua Jacquart. Mais, encore une fois, sur ce que disent les oiseaux, comme sur tant d'autres choses quotidiennes, que savons-nous ?....

XX.

— J'ai bien peur, mon cher Jacquart, déclara le président Louvrier au sortir de l'audience, que la Cour ne réforme notre jugement d'acquittement dans cette affaire Durand. Mais vous avez tant insisté...

— Et je ne le regrette pas, Monsieur le Président. La lettre tue et l'esprit vivifie. Ce prévenu avait incontestablement pris un faux nom, voilà le fait; mais en déclinant le nom sous lequel il était connu, il ne dissimulait pas son identité, au contraire, et c'est la dissimulation qu'il faut punir.

— L'histoire est tout de même assez extraordinaire. Voilà un individu mal noté, avant guerre, condamné plusieurs fois, s'évadant de prison pendant l'occupation, gagnant quelque argent et devenant, sous un autre nom, un parfait honnête homme entouré de la considération générale. Après dix ans de cette nouvelle vie, il avait presque perdu le souvenir de sa personnalité ancienne, et le parquet a été bien mal avisé en détruisant, à propos d'une insignifiante contravention de roulage, tout cet édifice de respectabilité. A quoi bon remettre au jour, un passé oublié de tous, et anéantir un étonnant effort d'amendement?

— Je le pense avec vous, Monsieur le Président. Cet homme nouveau était plus précieux pour la société que l'homme ancien. Il avait fait sur lui-même, par sa propre initiative, l'opération morale que nous essayons de pratiquer sur les délinquants par l'amende et la prison. Les circonstances l'avaient aidé.

— La chance !

— Oh ! oui, la chance, Monsieur le Président, c'est-à-dire dans l'enchevêtrement des causes, tout ce qui échappe à la volonté humaine. Lorsque j'étais avocat et que j'essayais de pénétrer dans l'âme de mes clients correctionnels, souvent, en écoutant le récit de leur vie, j'ai fait un retour sur moi-même, et je me suis demandé avec inquiétude, si, placé dans les mêmes circonstances, j'aurais mieux qu'eux résisté aux tentations mauvaises. Est-ce à moi que je dois ma dignité morale, où à l'aisance relative dans laquelle je suis né, aux bienfaites leçons de mes parents, à l'éducation dont j'ai bénéficié ? Je n'ose l'affirmer. Que serais-je devenu si j'avais connu la misère, l'abandon, l'ignorance, les fréquentations dangereuses, les occasions tentatrices ? Et je me demande alors si, abstraction faite des circonstances, chance ou déveine mises à part, nous pouvons nous croire meilleurs que ceux que nous condamnons ?

— J'aime chez vous, mon cher Jacquart, cette humilité et ces scrupules. Ce n'est pas autre chose que la charité chrétienne. Celle-ci nous commande la fraternité et l'amour, même vis-à-vis de l'homme faible ou déchu, et nous n'avons le droit de le punir que pour le corriger. Aussi, je me trouve désorienté devant celui qui s'est corrigé lui-même. Avez-vous remarqué avec quel accent de sincérité ce Durand a déclaré s'appeler Dupont, avec quelle déférence les témoins ont parlé de Monsieur Dupont ? Durand, le bandit ; Dupont, l'honnête homme, où est l'homme vrai ? Cette double personnalité est troublante.

— Certes, le phénomène est insolite, mais il n'a rien de mystérieux. Les deux personnalités sont successives, et leur différence est due à la différence des conditions de vie. Si Durand est devenu Dupont, il

se souvient d'avoir été Durand. Mais que diriez-vous de deux personnalités simultanées, dont l'une n'aurait pas conscience de l'autre ?

— ? ?...

— Concevez-vous, pour employer un langage courant, que deux ou plusieurs âmes habitent le même corps, y manifestent des mentalités distinctes, sans qu'elles aient le soupçon de l'existence des autres ?

— Non, évidemment. Une conscience est une unité.

— Voilà qui est bien douteux, après les expériences des grands psychiatres. Le cas de Félicité X..., étudié par le docteur Azam, est célèbre. C'est une hystérique à personnalité multiple. Le docteur Janet a observé chez une de ses malades, appelée Léonie, une seconde personnalité appelée Léontine. Les caractères de ces diverses personnalités, leurs souvenirs, leur écriture, étaient nettement différents et chacune ignorait les autres. Le docteur Flournoy a constaté chez une demoiselle Hélène Smith, quatre personnalités distinctes. Plus extraordinaire est encore le cas de mademoiselle Beauchamps, étudié par le docteur Morton Prince. Chez celle-ci une des personnalités s'appelant Saily, connaît les autres, et s'amuse à leur jouer de mauvais tours.

— J'ai vaguement entendu parler de ces singuliers phénomènes. Mais ils concernent des malades, des hystériques, des neurasthéniques, des aliénés.

— Sans doute; néanmoins, de pareils états, révélés par la maladie, sont de nature à nous faire supposer qu'ils existent virtuellement chez des hommes normaux. Dès que notre personnalité s'affaiblit, est ébranlée ou se désagrège, elle nous découvre d'autres personnalités. Une conscience est une unité, disiez-vous; il est possible que ce ne soit qu'une unité de cohésion,

et que si un détraquement physiologique diminue cette cohésion, la multiplicité inconsciente de notre nature mentale apparaisse.

— Puisque vous êtes instruit de ces choses, mon cher Jacquart, comment les expliquez-vous ?

— Je n'ai trouvé dans mes auteurs aucune explication satisfaisante, Monsieur le Président. Je ne crois pas qu'on puisse contester le phénomène de la double personnalité, mais il reste étrangement mystérieux. La psychologie, malgré ses prétentions scientifiques, est un faisceau d'énigmes.

— Mais alors, mon cher Jacquart, que devient notre droit pénal, basé sur l'idée de culpabilité et de responsabilité ?

— Culpabilité, responsabilité, notions désuètes, à remiser avec les vieilles lunes, Monsieur le Président. Juger, vous me l'avez souvent dit, n'appartient qu'à Dieu; les hommes doivent se borner à parler de défense sociale. Voilà la base du droit pénal de demain...

XXI.

Un jour d'abandon, le président Louvrier, pour distraire ses hôtes, raconta un souvenir d'enfance :

J'ai fait mes études moyennes à l'Athénée de Charleroi, qui n'était alors qu'un modeste collège communal installé dans un grand bâtiment assez triste, un ancien couvent, je crois. Sa façade morne, chaulée de jaune, regardait par de multiples fenêtres une grande cour de cendres noires, sans arbres, qu'un mur assez élevé séparait de la rue. Aux heures de récréation, c'étaient des courses folles, des jeux et des espiègleries mêlés de cris et d'appels.

Actuellement, sur l'emplacement de cette cour, s'élève la salle de la Bourse, lieu des grandes réunions politiques. Lorsque je m'agitais ainsi dans la cour, avec mes petits camarades, je ne m'imaginai naturellement pas que les hasards de la vie nous ramèneraient en ce même endroit transformé. Je ne songeais jamais à l'avenir; j'étais tout entier au présent. J'étais assez petit pour mon âge, et de nature indisciplinée; néanmoins, je profitais dans l'établissement de certains égards spéciaux, car mon père y était professeur de sciences naturelles.

Un jour, par suite de l'absence de deux professeurs, on réunit deux classes pour une heure d'« étude ». L'heure d'étude avait ceci de particulier qu'on n'y étudiait rien; nous étions abandonnés à notre inspiration, sous l'œil attentif d'un surveillant. Ce sur-

veillant était, ce jour-là, un Monsieur R..., auquel sa petite taille et sa situation subalterne de professeur de dessin et de flamand ne donnaient point un prestige particulier. Pour y suppléer, il roulait de gros yeux sévères, accentuait les r et proférait des aphorismes de justice sommaire comme : « Quand je connais pas l'auteur, je punis tout le groupe ! » Nous l'avions surnommé irrévérencieusement Pépé ; je n'ai jamais su pourquoi !

Pauvre homme ! L'avions-nous assez tourmenté par nos turbulences et nos gamineries. Je le plains sincèrement aujourd'hui, et s'il était encore en vie, je lui demanderais pardon de tant de vexations. Mais alors, pas plus que mes petits condisciples, je n'avais la notion et même le soupçon de notre cruauté inconsciente ; il nous paraissait tout à fait honorable, au contraire, d'affirmer notre jeune vie indépendante en face de l'autorité.

Il eût été simple, en cas d'absence d'un professeur, de nous envoyer nous ébattre dans la cour ; mais le règlement interdisait cette récréation imprévue et imposait l'heure d'étude, c'est-à-dire la réclusion dans une grande salle austère où il était défendu de se remuer ou de parler. Si les corps devaient demeurer immobiles, l'esprit restait libre : on pouvait lire, apprendre une leçon, préparer un devoir, ne rien faire du tout. Mais cette liberté même rendait malaisée la tranquillité obligatoire. Est-il rien de plus contraire à la nature de l'enfant que la combinaison de la désoccupation et du silence ?

Aussi l'infortuné pion avait fort à faire. De temps en temps, il distribuait à tort et à travers des pensums et des heures de retenue à ceux qu'il soupçonnait de troubler l'ordre.

— Louvrier ? une heure de retenue.

— Mais, m'sieu, je n'ai rien fait.

— Il n'y a pas de *mais*; vous causiez avec votre voisin.

— Je vous assure, m'sieu, que vous vous trompez.

— Je ne me trompe jamais; si vous répliquez encore, ce sera deux heures de retenue.

A la vérité, je n'avais pas ouvert la bouche. Outré de l'injustice de cette punition, que je n'avais pas méritée et de l'impossibilité de présenter ma défense, je me rassis, en disant dans un accès de résignation protestataire :

— M... !

Comment cela se fit-il ? Je ne sais. Le mot n'était pas dans mon vocabulaire. Quel démon, ce jour-là, s'exprima par ma bouche ? Qui, pour moi, dans moi, cria le mot inusité ? Je croyais d'ailleurs ne l'avoir prononcé que tout bas, pour moi-même. Malheureusement, il avait claqué dans le demi-silence, et toute la classe l'avait entendu. Le silence devint plus profond et l'on attendit avec anxiété ce qui allait suivre. M. R... crut d'abord avoir mal compris. Il douta devant une aussi énorme insolence. Il se pencha vers le premier banc et demanda :

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Un « rapporteur » lui répéta le mot.

Alors d'une voix tonnante, le surveillant s'écria, comme n'en pouvant croire ses oreilles et devant le répéter pour s'en convaincre :

— Ah ! Il a dit : m... Il a dit : m... !

C'était incontestable, cette fois, et j'attendis le châtiement. Furieux, avec des yeux terribles, une face exaspérée que je ne lui connaissais point, il descendit de sa chaire, se précipita sur moi et m'empoigna par le

collet. Les élèves, les uns terrifiés, les autres goguenards, suivaient avec curiosité le développement de la tragédie.

Le professeur, dont la colère décuplait les forces, m'arracha presque de mon banc et, toujours me tenant au bout de son poing et me poussant devant lui, se précipita vers la sortie. Celle-ci fut si impétueuse que nous bousculâmes, dans le corridor, Célestin, le concierge, qui ouvrit de grands yeux stupéfaits et interrogatifs. Pour toute explication, M. R... lui cria : « Il a dit m... ! ». Célestin s'effaça, suffoqué. Nous pénétrâmes en bombe dans le cabinet du préfet.

— Voici un élève qui m'a dit m...

— Ah ! fit le préfet d'un air soucieux. Il vous a dit... il hésita devant le mot, mais M. R... le répéta avec une insistance rageuse. Pour calmer l'irritation du plaignant, le préfet se fit raconter la chose par le menu. C'était un homme doux et bon que notre préfet; il était l'ami de mon père et je l'aimais bien. Aussi je fus prêt à fondre en larmes quand il me dit tristement :

— Comment, c'est toi qui as fait cela ?

Notre préfet avait une belle moustache blanche, une longue redingote martiale qui lui donnait l'allure d'un ancien officier de cavalerie. Sans doute comprenait-il le comique intense de la situation. Mais il n'en laissa rien voir. Il prit un air grave et se plongea dans de profondes réflexions. Il imposa silence, d'un geste impatienté, à M. R..., qui répétait avec obstination : Voilà un élève qui m'a dit m... Il me semble que le bon préfet pensait : « Ah ! il vous a dit m... et bien ? Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? ». Il le pensa peut-être, mais ne le dit point. Puis, gravement, et comme paraissant prendre une décision redoutable, il appela Célestin et me désignant : « Conduisez-le chez son père ! ».

J'aurais préféré une admonestation, une gifle, une semaine de retenue, une expulsion même... Nous retraversâmes les corridors. Nous passâmes devant l'étude où les gamins sans surveillance menaient un vacarme extravagant. Nous descendîmes le petit escalier conduisant à la cour, car la classe paternelle était vers la gauche, dans des salles séparées du bâtiment principal. Célestin appela mon père qui interrompit sa leçon. Et là, devant la porte refermée, M. R... renouvela ses explications et ses plaintes. L'attitude de mon père fut pareille à celle du préfet. Il prit un air sévère que plus tard, je soupçonnai d'avoir été un peu forcé et me dit :

— C'est très mal ce que tu as fait là. Je suppose que tu n'as pas voulu offenser M. R... ?

Je m'empressai d'affirmer ma déférence et mon respect, d'ailleurs sincères, de présenter mes excuses, de solliciter mon pardon. Mon père lui-même pria son collègue d'agréer ses regrets et conclut :

— Maintenant, rentre à la maison. Nous en reparlerons.

On n'en parla plus. J'appris plus tard, l'histoire de Waterloo et comment le général Cambronne s'assura une gloire immortelle en protestant, comme je l'avais fait, contre les injustices du sort, mais ce précédent héroïque ne me parut pas pouvoir excuser ma puérile aventure.

XXII.

A son tour, le juge Jacquart voulut évoquer des souvenirs :

De Marcinelle, où nous habitons, à Couillet, où j'allais à l'école, le chemin courait à travers les prairies.

On trouvera peut-être singulier que j'aie fréquenté l'école d'un village voisin.

Ce sera moins étonnant quand on saura que mes parents s'étaient adressés au sous-instituteur de Couillet (il y avait alors des sous-instituteurs !), pour me faire apprendre, en quelques leçons particulières, à discerner les lettres de l'alphabet.

Je le vois encore nettement : un petit homme trapu, bâti en force, avec une tête ronde, aux yeux noirs, dans un teint olivâtre. Il s'était pris d'affection pour le gosse éveillé que j'étais, et lorsque je fus capable d'épeler correctement quelques lignes d'écriture, il cessa de venir à la maison et me prit dans sa classe.

Je lui garde un souvenir reconnaissant, puisque c'est à son enseignement, parfois un peu colérique, que je dois la clé qui me permit, plus tard, d'ouvrir tant de portes.

La classe ne me déplaisait point. Sous la direction du bon instituteur, j'y faisais de rapides progrès. Mais j'étais distrait, peu appliqué et indiscipliné. Un rayon de soleil à travers les vitres crasseuses de l'école, deux moineaux se poursuivant dans la cour, les gamineries

de mes condisciples, me faisaient souvent oublier mes livres recouverts d'une forte toile bleue pour les préserver des aventures dans lesquelles mon espièglerie les entraînait.

Au fond, ce que j'aimais de mieux dans l'école, c'était d'y aller. Le trajet demandait à peine un quart d'heure, mais je lui réservais toujours une demi-heure et davantage. Il fallait jouir de tous les imprévus. Rien de plus excitant, l'hiver, que les courses dans la neige et la bataille des boules blanches; rien de plus caressant l'été, que la chaleur du soleil et le cheminement entre les blés mûrs, la cueillette des coquelicots et des bleuets.

Tout nous enchantait. Et les plus âgés de la bande donnaient aux tout petits des explications sur les découvertes passionnantes de la route. Le monde paraissait vaste, illimité, plein de merveilles mystérieuses ou terribles. Ceux-là mêmes qui sommeillaient à l'école étaient au dehors, curieux et avides de savoir.

Un jour, un ivrogne couché en travers du sentier, nous apparut comme une chose étrange, et, sans pitié, malgré une certaine crainte, nous nous moquâmes de sa face congestionnée et de sa respiration difficile. Un autre jour, nous poursuivîmes avec des pierres, une vieille, un peu toquée, qu'on disait sorcière, et qui collectionnait dans des bouteilles les limaçons pour en faire un sirop guérisseur.

Toutefois, les grandes personnes ne nous intéressaient que médiocrement. Elles nous paraissaient appartenir à un monde supérieur, fermé, étranger en somme. Elles nous traitaient dédaigneusement, en quantités négligeables. Tandis que vis-à-vis des bêtes, nous étions rois et nous pouvions exercer ce despotisme qui est dans la nature de l'homme. Ah ! ce qu'il était amusant de poursuivre une grenouille surprise,

qui, malgré ses bords lourds, ne pouvait échapper à notre fantaisie, souvent méchante; ce qu'il était amusant de surprendre le secret de ces allées et venues incompréhensibles des fourmis, de contrecarrer leurs voyages, de bouleverser leurs monuments de poussière, dont on les voyait, éperdues, emporter leurs œufs ouatés !

Un jour, un mulot qu'entreprenaient des bousiers nécrophores, nous arrêta longtemps. Mystère de la mort et de la vie ! Une âme d'enfant les pressent, sans les comprendre; elle n'est pas ouverte encore à la souffrance et à la pitié, mais elle sait s'émerveiller ! Avec quelle surprise ingénue, elle se confond avec l'inconnaissable !

Ces impressions premières, cette explosion de poésie devant la splendeur variée du monde et de la vie, l'azur du ciel, l'éclat du soleil, le frissonnement des ramures et l'espoir des herbes, l'enfant la ressent profondément, mais il ne songe point à la raconter, tellement elle paraît naturelle, tellement il est persuadé que tous la ressentent comme lui et qu'il serait importun s'il essayait de communiquer ses étonnements et ses extases.

L'intérêt culminant était le ruisseau que traversait le sentier. Nous l'appelions l'Eau. Tous les peuples ont commencé par là. En cherchant bien, on retrouverait dans la plupart des noms de fleuves et de rivières, un mot d'une langue oubliée, signifiant l'eau. J'ai su plus tard que ce ruisseau avait un nom sur les cartes officielles : le ruisseau de la Fontaine-qui-Bout, ce qui ne veut pas dire grand'chose, puisque la caractéristique de la plupart des sources est de sourdre du sol en bouillonnant.

Nous n'ignorions pas que l'Eau allait vers la Sambre et que la Sambre se jetait dans la Meuse. Mais

Namur, Liège et la mer n'étaient pour nous que des points et des couleurs sur les cartes de l'école. Nous pensions que quand la Sambre se « jetait » dans la Meuse, c'était avec un grand élan, un bruit de cataracte, une impulsion irrésistible et violente.

Au surplus l'Eau nous suffisait. Nous ne pensions ni à son passé, ni à son avenir. Nous pouvions longer les rives, à travers champs, pendant une cinquantaine de mètres, jusqu'au moment où le ruisseau s'engouffrait sous le remblai d'un chemin de fer industriel. C'était un domaine bien suffisant pour que nous eussions la sensation de le posséder. Nos petites jambes ne le parcouraient pas toujours jusqu'au bout.

L'Eau était mouvements, clartés, vie : c'était là son grand charme. Le courant en était rapide, et quelques grosses pierres l'entravaient assez pour provoquer des remous. Le lit était sinueux et serpentait dans la campagne. A ses détours, il se formait des tourbillons et des surfaces calmes, desquelles le flot repartait avec une impétuosité nouvelle.

Sur l'Eau vivante, il y avait la vie des insectes et des bêtes inconnues : les moustiques en colonnes les soirs d'été, de belles mouches au corset vert, et d'autres mouches noires aux longues pattes qui semblent patiner par bonds prestes, sur l'onde qu'elles ne rident point. Parfois, le reflet triangulaire d'une hirondelle. Un jour, une libellule, merveille de grâce fine, comme vêtue de gaze bleue, nous fascina par son élégance et son éclat.

La vie de l'Eau était ailleurs encore : dans les mille menues choses que son courant entraînait. C'étaient, selon l'heure et les saisons, ces petites feuilles brunes en cupules que les bourgeons naissants rejettent comme une protection inutile, les pétales arrondis

des aubépines des haies, les feuilles mortes de l'automne, les fétus de la paille blonde ou les brindilles du foin gris... Tout cela naviguait, flottait, s'empresait vers son destin.

Nous y lancions aussi des brins d'herbe, des fleurs des prés, des feuilles de nos cahiers d'école lacérées en morceaux infinis, ou des écailles de noix qui faisaient des embarcations idéales. « Scafïottes di gaille », disions-nous en wallon; plus tard, à l'Athénée, j'ai su que scaphion voulait déjà dire, il y a trois mille ans, bateau.

Entre toutes ces petites choses flottantes nous établissions des concours. Nous élisions des préférées et nous les suivions, en courant sur la rive avec des clameurs d'encouragement. Elles se répartissaient en groupes et en sous-groupes. Chacun de ceux-ci avait son chef, qui s'avancait en tête. Parfois, à l'approche des grosses pierres, le groupe se divisait. Dans les tournants, certains faisaient le plongeon et ne repaissaient plus; d'autres, après des périls, surnageaient, mais c'étaient surtout les zones calmes qui étaient plaisantes à observer. Là, des groupes se mêlaient à d'autres groupes; ils semblaient négocier, discuter, choisir d'autres conducteurs; puis, après un tournoiement circulaire, repris par le courant, ils s'en allaient vers d'autres combinaisons.

Notre imagination puérile admettait, sans trop y réfléchir, qu'il y avait dans toutes ces agitations quelque chose d'analogue à notre volonté: compétition, délibération, direction des chefs, mérite ou démerite, victoire ou défaite, et nos petites âmes s'associaient confusément aux minuscules âmes que nous prêtions aux brindilles et aux fétus de paille...

Depuis, j'ai observé les hommes pendant près d'un demi-siècle. Et je ne suis pas sûr que leurs agitations ne soient point pareilles aux agitations des brindilles du ruisseau. Nous avons l'illusion de diriger notre vie, mais peut-être subissons-nous simplement des forces sans les comprendre ni même les soupçonner...

Il se faisait tard, la plupart des invités du juge Jacquart avaient pris congé. Il ne restait plus dans le petit salon, au-dessous de la fumée des cigarettes, que le président Louvrier et le poète Vivegnis. On avait discuté pendant toute la soirée les questions favorites qu'aimaient à débattre, dans leurs conversations, les deux magistrats : la difficulté du γνωτ. εαυτον la relativité de la vérité, la désagrégation de la personnalité, le comment et le pourquoi de la vie, bref le mystère qui s'impose chaque jour, chaque heure, à un cerveau pensant.

— Tout cela est plein d'intérêt, fit le président Louvrier, mais pour qui n'a pas la foi, bien inquiétant. A trop réfléchir ainsi sur l'inconnaissable, il me semble qu'on doit être un peu égaré, comme au sortir d'une pièce de Pirandello.

— J'aimerais tenir une certitude, répondit Jacquart, et il m'amuse de courir après, même en vain. Mais ce n'est pas Monsieur Vivegnis que nos conversations déconcertent, n'est-ce pas ?

L'interpellé resta un instant silencieux. Le poète Vivegnis est célèbre comme prophète de l'action et de l'optimisme. Parmi les écrivains belges, il se classe auprès de Maeterlinck et de Verhaeren. Il a, comme ce dernier, évoqué en des vers magnifiques, « la multiple splendeur du monde et de la vie ». Mais il n'est pas seulement apprécié par une élite pour la nou-

veauté de ses images et la beauté de rythmes souverains, la foule le connaît aussi comme orateur révolutionnaire. Il a adopté les théories les plus extrêmes et aima à défendre l'anarchie dans les réunions populaires. Une anarchie qui recule devant le crime et la violence, mais qui, en stigmatisant les méfaits de la société moderne, évoque, avec un charme irrésistible, l'Eden des temps futurs où le monde serait débarrassé des gouvernements et des lois.

Beaucoup d'ouvriers savent par cœur son magnifique poème : *Rebelle*, et des fragments du recueil : *Les Moissons de l'avenir*. Sa voix chaude et prenante, formule des sophismes éclatants et des paradoxes ingénus, avec une abondance et une originalité dont la séduction est irrésistible. C'était un animateur, un professeur d'énergie.

En raison de sa célébrité, on le recherche dans les réunions mondaines, mais il y reste généralement obstinément muet. Il a alors d'étonnantes réserves de silence. Il se sent glacé par la banalité des conversations et impuissant à souscrire à ce minimum d'insincérité qu'exige l'amabilité des relations sociales.

Ce soir-là encore, tout en paraissant s'intéresser à la discussion, il n'avait pas ouvert la bouche. La question de Jacquart le surprit comme un choc.

— Je vais vous dire... Il faut que je vous le dise... Je ne suis pas celui que vous croyez. L'ai-je été ? Je ne sais pas. Si j'essaye de me voir dans le passé, il me semble bien que j'ai toujours été un triste, un mélancolique. J'ai pu me faire illusion, mais un jour, dans une nouvelle de Tolstoï sur la mort d'un vieux cheval, j'ai lu : « Il était débarrassé du fardeau de la vie ». et cela fut pour moi comme une révélation. Le fardeau de la vie, c'était bien cela, la conception de ma nature

vraie. Presque chaque soir, depuis des années, au moment de m'assoupir, quand les choses deviennent lointaines et étrangères, je m'endors avec ce vœu : Si je pouvais ne pas me réveiller ?

Des chagrins ? Penserez-vous. Non pas. Quand je songe à ma vie écoulée, je ne crois pas vraiment pouvoir me plaindre de la destinée. J'ai connu des heures dures, mais pas de grands malheurs; et j'ai eu des heures intenses, variées et belles... Non, je ne puis pas me plaindre et si la chance correspond aux mérites, ce qui est fort douteux, j'ai eu plus que ma part. Mais comme l'ont consigné les Goncourt dans leur *Journal*, je pense qu'aucun homme ne voudrait revivre sa vie, et que cela jugé la vie. Mon optimisme est donc de façade. Vêtir ceux qui sont nus. Je me suis vêtu d'enthousiasme, mais c'est un mensonge. Si j'avais écouté mes voix intérieures, il y aurait dans mon œuvre des correspondances aux *Flambeaux noirs* de Verhaeren, aux *Serres Chaudes* de Maeterlinck. Mais, quand je voyais des vols de corbeaux, je montrais un vol de colombes. Quand je me sentais défaillir ou d'angoisse ou d'ennui, j'entonnais une ode à la joie et célébrais l'harmonie des futurs. Dans ces moments-là, j'étais sincère sans doute, mais ce n'était pas mon vrai moi qui s'était manifesté, et dans la solitude, il réapparaissait aussitôt pour me montrer la vanité de ce que j'avais dit ou écrit. J'avais, dans ma jeunesse, quelques idées absolues, d'application facile pour l'appréciation du monde : les porteurs d'uniformes me paraissaient les méprisables soutiens des iniquités présentes, mais il m'arriva de rencontrer des officiers intelligents et de bons prêtres. Et j'appris à ne pas juger trop vite. J'éprouvais et j'éprouve encore une compassion dédaigneuse pour les quémandeurs de décorations, et cependant j'ai été amené à en accepter une et je porte la

marque rouge des servitudes officielles. Misère ! où est la vérité ?

Dans les choses, dans les gens, dans les événements, elle n'est qu'apparences variées, complexes et trompeuses, perçues par des yeux différents, comprises par des cerveaux différents... Soit ! Ne rien savoir des autres, on peut encore s'y résigner, mais ne rien savoir de soi-même ?

Ignorer d'où nous venons ? où nous allons ? pourquoi nous vivons ? Sentir s'agiter en soi deux personnalités contradictoires et n'avoir, dans le mystère, rien pour les éclairer ? Avec Musset, je crois que

les chants désespérés sont aussi les plus beaux.

Je n'ai jamais voulu en écrire, pourtant. Oh ! je sais bien pourquoi j'ai menti. Je n'ai pas voulu aggraver chez ceux qui pouvaient la ressentir, l'angoisse qui était en moi. J'ai eu le scrupule de ne pas augmenter la peine humaine. Mais encore cet ordre de Bonté, d'où vient-il ? Et pourquoi ai-je dû y obéir...

Adieu, Messieurs, je reprends mon masque. Faites-moi la grâce de ne pas parler de cette confession. D'ailleurs, personne ne vous croira ! et mon masque est trop bien attaché. Je discours demain au Grand Théâtre sur un sujet que je considère comme parfaitement insignifiant, mais auquel je vais donner, malgré moi, une importance capitale et magnifique...

Après son départ, les deux magistrats se regardèrent, stupéfaits....

— Qu'en pensez-vous, Jacquart, demanda le président Louvrier ?

— Un moment de lassitude et de découragement, peut-être, mais je crois pourtant que c'est plus profond...

— Cette confession est étrange, dit le président Louvrier. Peut-être y a-t-il nombre de nos contemporains dans le même cas, dont nous ne voyons qu'un visage. Mais ce qui me frappe surtout, c'est que cet athée révolutionnaire est si essentiellement religieux et chrétien : il pratique la Loi d'amour et ignore Celui qui l'a révélée. C'est un disciple du Christ, sans le savoir...

XXIV.

— Si je n'avais pas été le modeste magistrat que je suis, déclara Jacquart, au président Louvrier, si j'avais été un homme considérable, j'aurais voulu...

— Quoi ? fit le président curieux.

— J'aurais voulu avoir du prestige. De toutes les qualités, celle-là me paraît la plus précieuse et la plus enviable.

— Du prestige ? Entendons-nous. La signification de ce mot n'est pas très fixée. Les auteurs du grand siècle et du XVIII^m l'emploient généralement au pluriel, dans le sens d'illusions, de fantasmagorie. De nos jours, le mot est pris plus souvent au singulier et a perdu son allure péjorative. Il indique une autorité, mal déterminée, qui commande le respect. Je suppose que c'est avec ce sens moderne que vous y résumez vos ambitions ?

— Parfaitement, Monsieur le Président.

— Distinguons encore, mon cher ami. Il y a un prestige qui tient plus à la fonction et au décor qu'à l'homme lui-même. Si vous êtes reçu dans un palais épiscopal ou dans un hôtel ministériel, les formalités de toute espèce qu'il vous faut subir, la solennité des huissiers, la majesté du lieu, l'importance du personnage que vous allez voir, l'anxiété de la réponse que vous allez obtenir, tout cela inquiète et déconcerte et prédispose à l'admiration et au respect. Un ministre de mes amis m'a raconté qu'à une audience qu'il avait

accordée à un fonctionnaire de province, celui-ci était arrivé en redingote, cravate blanche, chapeau haut de forme démodé, gants blancs, un vrai marié de village, tout tremblant et balbutiant. Celui-là était ébloui par les prestiges ministériels.

— Illusoires, presque toujours, j'en conviens avec vous. Pour être ministre ou évêque, on peut être, tout de même, un très pauvre homme. La fonction fait présumer la supériorité, mais ce n'est qu'une toute petite présomption. Elle met souvent la capacité à l'épreuve, elle ne la crée jamais. Mais comme les personnages officiels s'y laissent prendre eux-mêmes ! Que d'imbéciles, à force de s'entendre appeler « Excellence » s'imaginent qu'ils sont, en effet, excellents ! Ils me font penser à l'âne chargé de reliques qui se croyait l'objet de la vénération des fidèles sur son passage. Non, ce ne sont pas les vanités de la vanité qui m'ont jamais tenté, Monsieur le Président.

— Les acteurs, habitués à distinguer la réalité du théâtre, sont moins facilement impressionnables. On m'a raconté sur Mussolini une amusante anecdote. Un premier rôle silicien qui l'avait connu avant sa splendeur, eut un jour à lui demander quelque faveur. Le Duce le reçut, de grand matin, dans cette immense salle du palais Chigi, si sévère et pompeux, où l'on voit sur des tables, de vieilles mappemondes, et tout au fond, dans l'angle près de la fenêtre, une autre table chargée de papiers, derrière laquelle, le front soucieux, est assis le Maître. Arriver jusqu'à lui est assez intimidant pour la plupart des visiteurs. Notre Sicilien s'avança d'un air dégagé, comme en scène, et, parvenu devant le Président du Conseil qui avait son air le plus césarien, il prit sans façon un fauteuil et s'esclaffa, frappant des mains sur ses jambes en disant : Eh ! bien, mon vieux, tu es vraiment très fort !

— En quoi ? demanda froidement le Dictateur, un peu choqué par cette hilarité insolite.

— Moi, mon vieux, quand je dois jouer un Empereur le soir, je trouve ça très difficile et fatigant, et toi, tu le fais naturellement, sans effort, depuis neuf heures du matin, c'est admirable !

— *Se non è vero, è bene trovato*. Je ne conteste pas qu'il y ait quelque cabotinage dans le personnage du Duce, mais il doit y avoir aussi du prestige personnel. Beaucoup d'Italiens qui ne sont pas plus fascistes que vous et moi, m'en ont parlé avec une grande estime.

— Napoléon avait également un ascendant propre.

— Après ses succès et ses victoires...

— Non, avant, à Toulon déjà, en Italie, en Egypte, et après surtout, à son retour de l'île d'Elbe quand il suffisait aux troupes envoyées pour l'arrêter, de se trouver en face de lui pour tomber à ses genoux et crier « Vive l'Empereur » !

— Donc, vous croyez qu'abstraction faite de toute influence provenant de la fonction, du milieu, des souvenirs, de tout l'extérieur enfin, il existe chez certains hommes, une puissance intérieure de rayonnement ?

— Parfaitement. J'en ai connu un exemple caractéristique. Marcel Hébert avait quitté l'Eglise parce qu'on lui avait demandé un désaveu d'opinions modernistes qui s'étaient imposées à sa conscience. Il était venu à Bruxelles sans aucun prestige extérieur, pauvre, inconnu, entouré de cette sorte de méfiance qu'on a presque toujours, de prime abord, pour ceux qui ont rompu avec leur passé. J'eus l'occasion de le voir à diverses reprises. Et je fus frappé de me sentir chaque fois, indépendamment de toute conversation,

envahi par des pensées nobles et élevées. Je fis la même remarque à plusieurs reprises chez des amis présents. Il suffisait qu'il fut là pour exclure toute frivolité. Et je reste convaincu que de cet homme exceptionnel, à l'âme exquise, émanait une atmosphère morale supérieure.

— Soit, fit le Président, sceptique.

— Mais si vous récusez mon témoignage, Monsieur le Président, laissez-moi vous rappeler votre expérience quotidienne. Ne vous trouvez-vous pas chaque jour devant des gens dont vous ne connaissez rien, et qui vous donnent une impression nette de sympathie ou d'antipathie ?

— Certes, mais cette impression n'est pas toujours justifiée.

— Ceci est une autre question. Il me suffit que vous ayez constaté ces impressions pour vous faire admettre la possibilité d'une influence, sans contact matériel, d'âme à âme. D'ailleurs, elle est manifeste dans les séances de spiritisme ou d'hypnotisme.

— Sans doute, mon cher Jacquart. J'en admetts la possibilité. Mais je ne me l'explique guère. Et vous ?

— Moi non plus, Monsieur le Président, pourtant je puis vous proposer une hypothèse acceptable. De même que toute vie dégage une chaleur et une odeur, à peine appréciables dans les circonstances ordinaires, l'activité psychique rayonne. Appelez ce rayonnement fluide, onde, comme vous voudrez ; il n'a pas encore été baptisé. A peine perceptible en temps normal, il peut devenir plus intense chez certains sujets, soit qu'ils soient particulièrement doués par nature, soit que, à la suite de certaines maladies : hystérie, névrose, la cohésion de la personnalité consciente se soit affaiblie. Il se peut encore que les uns soient plus

radioactifs, les autres plus réceptifs, exactement comme il y a des variétés infinies dans les intelligences. Tous ces phénomènes se passent dans l'inconscient et c'est pourquoi leur étude est si malaisée et l'on doit se borner à des conjonctures. Mais les miennes me paraissent plausibles et me donnent une demi-explication de nombre d'événements demeurés mystérieux, ou parfois niés par suite de l'impuissance où l'on était de les expliquer, telles que la transe des médiums, la télépathie, la double vue, le prestige...

— Je ne puis vous suivre qu'avec prudence et redoute les pièges du Malin.

— Pourquoi ? Parce que l'on n'a pas encore posé, mesuré, précisé ce rayonnement ? Mais peut-être demain, par des expériences analogues à la T.S.F., on le constatera matériellement. Peut-être que l'on vérifiera l'allégation des théosophes qui prétendent voir, dans certaines circonstances, une sorte de vapeur colorée autour de la tête, qu'ils appellent « aura » ? Peut-être encore que les auréoles des personnages sacrés, les « mandorle » qui enveloppent de lumière la Vierge en Assomption, ne sont pas uniquement des imaginations d'artistes ?...

— Oui, peut-être... peut-être, résuma, en hochant son chef, le Président Louvrier...

— Vous me voyez assez embarrassé, mon cher Jacquart, dit le Président Louvrier. Figurez-vous que dans le petit village wallon où j'ai coutume de passer mes vacances, on va inaugurer un monument aux victimes de la guerre et étant donné que l'on veut bien me considérer comme l'un des notables de la commune, on m'a demandé de prononcer un discours...

— Il n'y a là rien qui doive vous préoccuper. On a déjà prononcé des centaines de discours de ce genre et il vous sera facile d'en faire un de plus.

— Voilà précisément ce qui me gêne. J'ai, en effet, lu et entendu de nombreux exercices oratoires sur ce thème, mais je les ai toujours trouvés d'une banalité creuse et presque outrageante. Quand l'orateur, s'adressant aux morts, leur crie : Vous vivrez éternellement dans nos cœurs, cela fait du bruit que la foule acclame et que le vent emporte, mais cela me paraît à la réflexion, tout à fait ridicule.

— Peut-être bien. Mais pourquoi réfléchir ? Vous êtes trop difficile et votre auditoire le sera, certes, beaucoup moins que vous. Glorieux héros, infâmes envahisseurs, patrie, sacrifice ne sera pas vain, et quelques phrases analogues feront l'affaire. Si vous disiez quelque chose d'inédit, ce serait plutôt mal vu. Est-il bien, au moins votre monument ?

— Mon Dieu, non. Il est banal et sans style. Un lion, une Belgique et des noms.

— Vous voyez : votre discours ne doit pas dépasser le monument. Il est d'ailleurs assez curieux que ces commémorations qui ne prennent leur entière valeur que par la mise en évidence d'un sentiment collectif national, ont toutes un caractère communal, et même paroissial... A Venise, les plaques sont sur les murs des églises. Dans d'autres villes d'Italie, on a poussé même plus loin cet individualisme et d'une façon émouvante, on a planté des arbres et chaque arbre porte le nom d'un disparu. Ainsi la mort est remplacée par une chose vivante. Mais toutes ces manifestations de piété sont, en somme, des rites familiaux dont l'essentiel est le nom gravé sur la pierre. C'est la gloire sans doute, mais une gloire bien relative et bien circonscrite puisqu'elle ne dépasse pas les limites du village.

— Jacquart, entendez-moi bien. Je ne cherche pas un succès. Je sais que mon discours n'aura qu'un retentissement très relatif. Mais je ne voudrais pas contrister ces braves gens, et d'autre part, je ne voudrais rien dire qui ne me satisfasse moi-même.

— Parlez leur religion.

— Pas possible, la plupart sont socialistes, vaguement libres-penseurs. Des paroles qui auraient l'air d'un sermon provoqueraient des commentaires hostiles à la Foi.

— Alors, cultivez leurs illusions. Qu'un nom gravé soit une récompense raisonnable pour qui a bravé l'horreur du combat, soit ! Cette culture est d'ailleurs profitable au Pouvoir qui arrive à faire considérer comme un devoir de mourir pour qu'il vive.

— Oh ! Jacquart, il y a tout de même autre chose que le Pouvoir dans les mobiles du sacrifice ?

— Soit, mais si vous parlez de cette autre chose-là, je crains que personne ne comprenne. Je suis sûr

d'ailleurs que vous vous en tirerez fort bien. Mais, dites-moi, pouvez-vous m'expliquer la séduction qu'exerce sur les âmes humaines, le nom gravé ? C'est la récompense qu'on réserve à ceux qui sont morts, mais les vivants se l'attribuent avec frénésie. L'homme aime à écrire son nom partout. Dans les monuments, dans les ruines, sur les arbres, dans les pissotières. J'en ai découvert sur des tableaux de musée. Ça paraît idiot, mais c'est général.

— Besoin de survie ? Espoir de durer ? Réaction contre l'anéantissement ?

— Peut-être, mais pourtant combien cette tentative de gloire rudimentaire paraît puérile ? Qu'est-ce qu'un nom écrit au crayon que la pluie effacera demain ? Et même du nom gravé dans la pierre, que restera-t-il dans vingt ans ? Mangé par les lichens et les intempéries. Et le nom, le nom seul, s'il n'est pas attaché à une œuvre, s'il n'y a pas de raisons de le vénérer, à quoi bon ?

— Vous avez raison. Autre manifestation de ce travers : On a pris l'habitude de remplacer les vieux noms de rues pittoresques et significatifs par des noms de notables. Au bout de quelques années, il n'y a pas, parmi les habitants de ces rues, un sur cent qui pourrait dire le pourquoi de cette célébrité illusoire !

— Laissez-moi vous raconter une petite histoire. Guglielmo Ferrero, le grand historien italien, de passage à Paris, entre dans une boutique, y achète des gants et donne son adresse pour qu'on les lui envoie. La demoiselle de magasin, à la lecture de ce nom, s'exclame : Quoi, vous êtes M. Ferrero... J'en suis toute émue... Je vous admire vivement, Monsieur... Permettez-moi de vous féliciter... C'est très bien ce que vous avez fait là : ce restaurant près de la gare Saint-

Lazarre pour les demoiselles de magasin... La voilà, la gloire...

— Oui, du tapage autour d'un nom. Certains noms, répétés par la presse, sont connus, mais on ne sait pas, la plupart du temps, si c'est à raison d'un crime, d'un chef-d'œuvre ou d'une invention industrielle. Connus dans l'espace, connus dans le temps, mais à considérer les choses de haut, c'est presque toujours dans un espace assez restreint, dans un temps assez court. Après un siècle, les noms les plus retentissants sont tombés dans l'oubli, et ces nécrophages d'historiens s'amuse à les ressusciter éphémèrement.

— On a dit que la gloire était le soleil des morts. Il les éclaire, mais ne les réchauffe pas. Sa lumière est inégalement distribuée selon les modes, les fantaisies et les injustices de l'histoire. Et si l'on pense que l'humanité existe depuis plus de cinquante mille ans, qu'est-ce que la plus grande gloire si ce n'est un feu follet dans un marécage ?

— Illusion, soit. Mais cette illusion est pourtant le sentiment moteur des plus nobles actions. C'est en courant après ce feu follet qu'on accomplit les exploits héroïques et qu'on réalise les chefs-d'œuvre.

— D'accord, Monsieur le Président. J'aime mieux un jeune homme qui a soif de gloire qu'un autre qui a soif d'argent, et si nous pouvons, nous obscurs, philosopher sur la vanité de la gloire, il ne faut pas que nous décourageons ceux qu'elle peut tenter.

Ils passaient devant la boutique d'un marchand de tableaux où était exposée une toile cubiste d'un incompréhensible aspect.

— Avouez que c'est laid, déclara le Président Louvrier. Je suis, quant à moi, désorienté devant de pareilles excentricités. Ce que vous voyez là, est-ce un portrait, une fête foraine ou une machine industrielle ? La possibilité d'une pareille peinture me paraît signe de la décomposition sociale dans laquelle nous vivons. Qu'il y ait des snobs, toujours à l'affût du dernier bateau, pour s'extasier devant ces horreurs, passe mon entendement, pourtant la bêtise des hommes et leur désir d'épater peuvent à la rigueur se concevoir. Mais ceux qui peignent de pareils tableaux, comment croire à leur sincérité ?

— J'y crois, moi, pourtant, Monsieur le Président. Oh ! je ne défends pas cette misérable chose qui ne me plaît pas plus qu'à vous. Mais il m'est arrivé de causer avec des adeptes de cet art déconcertant et, si leur peinture est mauvaise, leurs arguments sont parfois intéressants.

— Qu'importent ces commentaires plus ou moins ingénieux. Quand je regarde un tableau, je n'ai que faire des variations littéraires ou philosophiques dont il peut être l'occasion.

— J'ai simplement voulu vous dire que la sincérité pouvait exister. Quant à la compréhension instantanée, il ne faudrait pas exagérer. Les œuvres qui se livrent toutes au premier coup d'œil sont souvent

superficielles et deviennent vite déplaisantes. D'autres, meilleures, exigent une attention que certaines explications sur les intentions de l'auteur peuvent aiguïser. Croyez-vous, par exemple, que la *Joconde* serait autant admirée s'il n'y avait pas toute la littérature qu'elle a provoquée ? Il ne faut pas dire trop rapidement : c'est incompréhensible.

— Alors, vous prétendez comprendre quelque chose à ces hachures triangulaires ?

— Non. Rien. Pas plus que vous. Mais quand j'avoue : je ne comprends pas, je dis exactement ce que je pensais. Je ne comprends pas, et je n'exclus pas la possibilité que d'autres comprennent et y trouvent de l'intérêt. Je tiens à cette modestie pour ne pas tomber dans le travers d'un jugement précipité qui a trop souvent barré la voie aux novateurs.

— Des novateurs, ces gens-là, avec leurs arêtes vives dans de la sauce brune ?

— Je parle en général. Voulez-vous me permettre une observation ? L'évolution de nos pensées — je ne dis pas le progrès — obéit à un double mouvement d'apparence contradictoire. D'une part, l'homme est conservateur, il possède un ensemble d'habitudes dont il est l'esclave, une série de conceptions qu'il a reçues de ses ancêtres, de son milieu, de son éducation et qu'il a acceptées sans jamais songer à les vérifier ; d'autre part, la monotonie l'excède, il a soif de neuf et aime le changement. Tout homme est alternativement sollicité par la tradition ou par la nouveauté. Il est bien rare qu'on soit entièrement conservateur ou toujours révolutionnaire. Les étiquettes politiques sont fallacieuses. Mais, dans le domaine artistique, on peut dire qu'en général, les créateurs cherchent l'originalité et sont novateurs, tandis que les spectateurs, ceux qui

regardent ou qui achètent, sont plutôt traditionalistes. Ceux-là précèdent normalement ceux-ci, d'où inévitablement quelques malentendus.

— Pour suivre le mouvement artistique, il faut donc aller au pas gymnastique ?

— C'est cela même, il faut devancer la masse. Il y en a qui courent, pour se donner des airs malins. Mais il en est aussi qui découvrent, avant la foule, les talents nouveaux.

— Talents nouveaux est vite dit.

— Evidemment, c'est le temps qui juge. Mais laissez-moi vous proposer une seconde observation, complémentaire de la première. Il est, en art, deux sortes de qualités : celles qu'on acquiert et celles qu'on n'acquiert pas. Il y a des peintres dont l'œuvre vous impressionne, malgré d'évidents défauts; il en est d'autres qui aboutissent, après quelques années de sage application, à connaître assez leur métier pour atteindre une perfection relative. La faveur des artistes ira toujours aux premiers, celles des bourgeois aux seconds; et aux bourgeois, j'ajoute des professeurs et fonctionnaires qui ont un intérêt manifeste à ce que leurs recettes soient vénérées comme le comble de l'art.

Les bons élèves seront félicités, honorés, décorés, enrichis, pendant leur vivant et, après leur mort, inexistants. Les autres mèneront une vie de chien, seront ridiculisés, bafoués, humiliés de leur vivant, et, après leur mort, célèbres. C'est qu'en somme, ceux-ci comptent seuls dans l'évolution artistique. Et leur existence pénible commande le respect.

— Du respect pour des choses que je trouve stupides ? Vous exagérez !

— Entendez-moi. Je ne vous demande pas de respect pour ce qui vous déplaît. Je vous prie seulement

d'admettre qu'il se peut que ces choses qui vous déplaisent soient l'expression d'une conscience. Pour moi qui n'ai jamais songé à réclamer d'un tableau qu'il fut la reproduction de la nature, et qui désire seulement qu'il soit une interprétation, une évocation, je considère que la plus haute qualité d'un artiste, c'est la sincérité. Il doit nous montrer ce qu'il voit, comme il voit, ce qu'il sent, comme il le sent. L'intelligence n'a rien à faire ici. C'est l'être essentiel, l'être inconscient et mystérieux qui doit s'exprimer, librement. Un peu de science peut assurer cette liberté. Mais toute la science du monde, si l'être est creux et vide, ne suffira pas à le rendre intéressant.

— Alors, plus c'est maladroit, plus c'est beau ? Singulière théorie...

— Mais je n'ai rien dit de pareil, Monsieur le Président. Il y a, au contraire, des maldresses voulues, des naïvetés préméditées qui sont très antipathiques précisément parce qu'elles ne sont pas sincères.

— Mais comment voulez-vous que j'apprécie la sincérité d'un peintre ? Je vois son œuvre et non son âme.

— L'œuvre avertit déjà. Si, par surcroît, vous apprenez que le peintre refuse de suivre la mode, dédaigne les profits et s'entête à faire de son mieux, vous aurez de nouvelles raisons de l'estimer.

— Estime, soit, mais admiration est autre chose.

— Je ne réclame, pour les apporteurs de neuf, que de la bienveillance et de l'estime. C'est que, voyez-vous, Monsieur le Président, parmi les artistes, il en est qui ont choisi cette carrière pour y trouver des moyens de vivre; ils vendent des tableaux comme ils auraient vendu de l'épicerie. C'est un négoce honorable, mais assez indifférent. Les autres font de la peinture, sans l'avoir voulu, poussés par une force intérieure à

laquelle ils n'ont pas pu résister, force inconnue et naturelle comme celle qui fait qu'un pommier porte des pommes. Ceux-là bravent tout pour subir leur destin; ils accouchent dans la douleur et leur souffrance est gage de leur sincérité. Estimez-les avec moi, l'admiration viendra peut-être, par surcroît...

— Avec le temps... On rasera gratis demain ?

— Mais, Monsieur le Président, je dois bien évoquer le temps. Si votre avis et le mien à propos d'un tableau, sont opposés et irréductibles, qui jugera, sinon le temps ! C'est ce temps qui a classé les œuvres qui sont dans les Musées et auxquelles vous accordez par cela seul, sympathie et admiration. C'est le temps qui permet une série d'appréciations nuancées à la suite desquelles un tableau cesse d'être discuté. Il n'y a pas de critère esthétique absolu, sauf cette sorte d'adhésion générale qui ne se forme qu'avec le temps. Presque toujours, elle ne couronne qu'un tombeau. Et le temps est un collaborateur, souvent imprévu, des artistes. Il ajoute à l'œuvre la séduction indéfinissable de ses patines harmonisantes.

— Vous en concluez que pour apprécier justement les œuvres d'aujourd'hui, il faudrait les voir dans un siècle ? demande ironiquement le Président Louvrier.

— Parfaitement, répondit avec flegme Jacquart, pour les apprécier... justement. Mais pour les apprécier témérairement, on peut ne pas attendre, et je sais bien que je ne déciderai personne à imiter ma réserve ; les sentences resteront d'autant plus affirmatives qu'elles sont plus sommaires ; en art surtout, il n'y a pas de vérité, il n'y a que des opinions et tout le monde est libre de dire des sottises...

XXVII.

Depuis cet affreux accident d'automobile qui lui avait enlevé et sa femme et son fils, Jacquart demeurait comme frappé de stupeur et perdait la volonté de vivre.

— Pourquoi ? se demandait-il avec angoisse, et il ne trouvait pas de réponse.

Lui, si plein de curiosité intellectuelle, ne supportait plus la lecture. Auteurs nouveaux comme auteurs qui l'avaient autrefois enthousiasmé ou charmé, le laissaient indifférent. Il cherchait vainement une réponse à la question qui tourmentait ce qui lui restait de vie. La musique elle-même n'arrivait plus à l'émeouvoir. Il ne se sentait plus d'amour au cœur et de pensée au cerveau. Il n'était plus qu'une poussière inerte emportée par le vent.

Il gardait au Président Louvrier une vive affection, mais leurs entretiens se faisaient rares. A quoi bon, dire et redire sa peine, et sa torture de l'incompréhensible ? Il s'acquittait machinalement de ses fonctions, mais ce n'était plus qu'un corps sans âme. Il aspirait au sommeil, au repos. Aussi quand il tomba malade, il vit s'aggraver son état sans appréhension. Il avait dû s'aliter. Son mal bizarre déconcertait les médecins. Il ne souffrait guère, mais avait des vertiges, des nausées, et ne pouvait supporter aucune nourriture. Après quinze jours, il était devenu extrêmement faible. Le cœur eut des défaillances, et le

docteur traitant, sur interpellation, confessa qu'il n'y avait plus d'espoir.

Alors Jacquart fit appeler son vieil ami, le président Louvrier. Celui-ci arriva, à pas feutrés, le visage empreint de tristesse et de compassion.

— Ne me plaignez point, lui dit Jacquart, je m'en vais, mais c'est avec sérénité. Si vous saviez ce que j'ai songé pendant ces quinze jours de lit; mes pensées sont plus vagues mais plus légères; elles se détachent de plus en plus de la terre, la vanité des choses qui m'ont ému ou passionné jadis me paraît évidente, l'heure vient, et je l'accepte... Je ne regrette rien, si ce n'est peut-être nos bonnes causeries et votre constante amitié. Je vous ai prié de venir pour vous demander un dernier service.

— Lequel ? mon cher ami. Vous pouvez disposer de moi.

— Je veux vous communiquer mes dispositions testamentaires...

— Oh ! fit le Président, vous n'en êtes pas encore là !

— Si. Et d'ailleurs, j'ai toujours pensé qu'il fallait songer à sa mort avec tranquillité. Mon testament est ancien déjà. Je trouve singulier l'effroi que la plupart des hommes ont à l'idée de tester. La mort les surprend alors et dispose de leurs biens contrairement aux idées et aux sentiments qui ont inspiré leur vie.

Qu'un père laisse agir les dispositions légales en faveur de ses enfants, quoi de plus naturel ? Mais ceux qui, comme moi, n'ont plus que de lointains parents à peu près inconnus, ont pour devoir de faire un testament dans la pleine lucidité de leur esprit, sans attendre les derniers moments. J'y ai donc réfléchi depuis longtemps. Je suis seul, sans famille. J'ai quelque bien, oh ! peu de chose, mais ces modestes

revenus m'ont été, surtout depuis la guerre, bien précieux.

J'entends disposer de ce petit patrimoine pour une œuvre de bienfaisance et de solidarité. Elles sont nombreuses, celles qui sont dignes de sympathies et végètent faute d'argent. Mon choix s'est porté sur le fonds des mieux doués de mon village et c'est vous qui serez, si vous le voulez bien, mon messenger.

— Comptez sur moi...

— J'évite l'hypothèse de la substitution prohibée en vous léguant l'usufruit à vous, et au fonds des mieux doués, la nue propriété, et comme je connais la prétention extraordinaire du fisc de réclamer les droits de succession sur un usufruit avant même que l'usufruitier en ait profité, je vous lègue spécialement une somme pour acquitter ces droits. Vous voyez que j'ai tout prévu.

— Mais, Jacquart, je suis confus. J'hésite...

— N'hésitez pas, Monsieur le Président. Rendez-moi ce service. Je mets ainsi à votre disposition une masse de manœuvre comme on dit aujourd'hui, pour des bienfaits futurs. Faites de ces revenus ce que vous voudrez; je suis sûr d'avance que je n'aurais pas pu faire mieux. C'est tout.

— C'est tout ?

— Non. Encore un détail. J'ai répudié tout bavardage honorifique sur ma tombe. La banalité et l'insincérité de ces éloges funèbres par lesquels les dignitaires se croient obligés de vous découvrir des vertus dont ils ne se sont jamais douté de votre vivant, m'a toujours agacé et je veux les épargner à ceux qui s'y croiraient contraints.

— Ah ! est-ce bien tout... Excusez-moi, Jacquart, dit

timidement le Président. J'avais cru, un instant, j'avais espéré...

— Quoi donc, Monsieur le Président ?

— Mais... comprenez-moi... Si vous saviez quelle joie j'aurais, mon cher ami, de vous voir réconcilié avec l'Eglise... Si je pouvais faire appeler un prêtre?...

— Ah ! oui, je comprends... Ne vous excusez point. C'est une dernière preuve d'amitié que vous me donnez là. Un prêtre ? Non, à quoi bon ? Me confesser serait de la comédie puisque je ne crois pas que ce prêtre puisse me remettre mes péchés.

— Le juste même pêche plusieurs fois par jour. Mais le repentir...

— Mon Dieu, Monsieur le Président, ce que je vais vous dire vous paraîtra bien présomptueux, mais je n'ai pas à me repentir, puisque je ne me sens pas coupable. J'ai fait de mon mieux toute ma vie, ce que j'ai cru mon devoir. J'ai eu, comme tout autre, des défaillances que j'ai regrettées et réparées autant que faire se pouvait. J'ai, je crois avoir la conscience nette et s'il y a une pesée des âmes, m'y voici prêt, sans peur...

— Mais ne craignez-vous pas de vous être écarté de Dieu ?

— Non, Monsieur le Président. S'il y a, comme vous le pensez, un Dieu d'infinie justice et de miséricorde, il ne pourrait pas me condamner. J'ai cherché sincèrement et passionnément, pendant toute mon existence, la vérité. Si malgré mon bon vouloir, je n'ai pas eu la grâce de la trouver, est-ce ma faute ? Je vous dis, après Diderot, punira-t-il les aveugles de ne pas avoir vu, les sourds de ne pas avoir entendu ? Non, n'est-ce pas ? Et s'il me voit quelques instants de faute, me punira-t-il pour l'éternité ? Non n'est-ce pas ? Sa jus-

tice ne peut pas être inférieure à la nôtre. Ma conscience se refuse à admettre pareille hypothèse. Je vous le répète : je meurs avec sérénité. Vais-je vers le néant total ? Je ne le pense pas. Vers un retour du corps à la nature et une ascension spirituelle ? Je n'en sais rien...

— J'insiste encore, Jacquart, au risque d'être importun. Je le dois. Ne nous quittez pas en révolte. Donnez cette simple preuve de confiance.

— Et moi, je résiste, Monsieur le Président. Je le dois. Je ne suis pas un révolté, je suis un ignorant, voilà tout. *Egor vir videns paupertatem meam*, comme dit le prophète. Au moment où je suis, on a l'âme nue, et on ne la garde haute et satisfaite qu'en se refusant au mensonge. Même pour écouter un ami aussi cher que vous, il y a là, pour moi, une impossibilité morale insurmontable.

Le président Louvrier sentit qu'il était inutile d'insister. Il y avait dans les paroles du mourant, une telle netteté, une si absolue confiance en la justice divine qu'il renonça à comprendre... Il serra gravement la main de Jacquart et s'en fut silencieusement, troublé profondément par cet entretien suprême, et perdu dans des réflexions contradictoires.

XXVIII.

Le juge Jacquart, contrairement à toute prévision, n'était pas mort. Il se rétablissait peu à peu, sans cesse inondé de cette joie confuse des convalescents qui se sentent renaître à l'existence et y découvrent des charmes insoupçonnés. Il se raccrochait à la vie, — à cette vie qu'il eût quittée sans regret, — comme s'il eût retrouvé dans la santé de nouvelles raisons de vivre.

Mais il avait gardé, de l'aventure, quelque ironie à l'endroit des médecins. Et pour la cultiver, il avait relu Molière et les *Morticoles*. *Knock*, de Jules Romains, l'avait infiniment diverti.

— Comme notre langue française est belle, dit-il un jour, au Président Louvrier. Avez-vous déjà songé à la signification excellente des mots : art de guérir ? Un art, disons-nous, et non pas une science. Un art, c'est-à-dire un domaine qui relève de l'intuition, de l'inspiration, du sentiment, de ce formidable inconscient sur lequel notre volonté et notre intelligence ne peuvent rien. Un ingénu pourra réussir où échouera le plus savant des savants. Et pour le malade, il sera toujours préférable d'être sauvé contrairement à l'enseignement des maîtres qu'envoyé en terre selon toutes les traditions, n'est-ce pas ?

— Je suis de votre avis ; pourtant, nous devons appliquer les rigueurs de la loi à ceux qui guérissent sans diplômes.

— Comme à ceux qui chassent sans permis, d'accord.

J'admets qu'à cet art, il faille un minimum de préparation scientifique, de même que l'écrivain doit connaître sa langue, et le peintre, le dessin. Il serait imprudent de laisser exercer la médecine par le premier venu. Aussi longtemps qu'il y aura des malades et des plaideurs, quelques indications seront nécessaires à ces gens affolés. Il est bon que soit guidée leur confiance. Mais, à y regarder de près, ces précautions du pouvoir sont de minces garanties. Qu'est-ce que sait un médecin au sortir de l'Université ? Peu, même s'il est un sujet brillant et s'il a présenté une thèse sur *les fibres pyramidales cortico-bulbaires et cortico-protubérentielles*. On lui a appris des vérités générales alors qu'il n'y a que des vérités particulières. C'est la vie seule qui l'instruira vraiment. Si vous aviez un procès délicat, le confieriez-vous à un stagiaire, Monsieur le Président ?

— Certes non. Expérience passe science. Mais la science reste la condition préalable de l'expérience. C'est le point de départ.

— Soit, bien que je n'en sois pas très convaincu et que je crois fort possible que des ignorants puissent être des guérisseurs.

— Encore un de vos paradoxes ? Allez, je vous écoute...

— Mon raisonnement, à l'appui de mon hypothèse, est très simple. Remarquons, pour commencer, qu'il y a deux sortes de malades, ceux qui le sont, et ceux qui croient l'être. Ne riez pas de ces derniers, ils sont aussi malheureux et aussi dignes de commisération que les autres. Ils sont très nombreux. Il suffit que leur attention soit vivement attirée sur une maladie, par sa description chez autrui ou dans un livre, pour qu'ils s'interrogent avec inquiétude, et la suggestion inconsciente provoque les symptômes. D'autres sont

malades par suite de chagrins, de préoccupations morales, de déceptions. Pour tous ces imaginaires, vous me concéderez qu'il faut agir sur l'âme plus que sur le corps ?

— C'est assez raisonnable, en effet, mais les autres ?

— Chez ceux-là, la maladie se révèle par la douleur. Or, la douleur est d'ordre physique, mais sa perception est d'ordre mental. Un exemple de grammaire latine me revient en mémoire : *Dolor tantulum malum est ut a virtute obruatur*. C'était la morale des stoïciens. Ils niaient la douleur. Pareille attitude n'est pas à la portée de toutes les volontés, j'en conviens. Mais à la volonté chancelante, le médecin peut apporter son secours. Pour que le secours soit efficace, il faut encore une fois agir sur l'âme plus que sur le corps.

— Ceci me paraît spécieux. La maxime stoïcienne est belle, mais théorique.

— Comment théorique ? Mais daignez regarder autour de vous. Les martyrs dans le cirque, les soldats blessés dans l'action, les derviches tourneurs, les aïssaouas sanglants, les fakirs transpercés, l'hystérique dans ses crises, tous ceux que soutient une exaltation ou une folie ne perçoivent pas leur souffrance. Voulez-vous un exemple plus prosaïque ? Un monsieur souffrant d'une rage de dents, reçoit un soufflet. Instantanément, il oublie son mal de dents. Une douleur nouvelle distrait d'une douleur ancienne. Celle-ci persiste pourtant dans la réalité, mais sa perception est abolie. L'essentiel n'est donc pas le fait, mais l'idée qu'on en a.

— La gifle serait une méthode curative ?

— Assurément non, et je ne le prétends pas. Mais je dis que la distraction peut être curative et que l'action psychique est la principale. Vous rappelez-

vous ce que je vous disais quand nous avons parlé du prestige, de cette influence d'âme à âme, d'un inconscient sur un autre inconscient ? Il ne s'agit plus ici de science, d'intelligence, d'érudition ou de raisonnement. Une communication mentale, toute la médecine est là, pour moi.

— Hum !

— Et si vous admettiez mon point de vue, vous verriez combien il éclaire des choses obscures. A l'origine des temps, le prêtre et le médecin se confondent en une seule personne. L'action mentale est ainsi doublée. On peut railler les miracles; mais, dans toutes les religions, il est question de guérisons miraculeuses. On peut crier à la superstition; mais les effets bienfaisants de l'attouchement de certains objets sacrés, des reliques, par exemple, ne sont pas imaginaires. Et je ne nie pas systématiquement, comme tant d'anticléricaux obtus, certaines guérisons extraordinaires de Lourdes! Enfin, j'ai dû constater à diverses reprises, au cours de ma carrière de juge, que des prévenus, charlatans, rebouteux, prophètes de religions nouvelles, avaient effectivement guéri, contrairement à toutes les données de la science officielle. Action mentale, vous dis-je, tout est là; suggestion et auto-suggestion.

— Alors, plus de médicaments, poudres, potions, pilules ?

— Je ne dis pas cela. Je dis seulement que ce qu'on mettra dans ces drogues est presque toujours indifférent, à quelques exceptions près.

— Par exemple !

— Mais si, vous allez me comprendre. Cette action mentale, remarquez qu'elle est presque toujours, chez celui qui l'exerce comme chez celui qui la subit, igno-

rée. Il y a là des forces subtiles dont nous ne connaissons ni les causes, ni les moyens, ni les effets. Et pour les mettre en œuvre, nous sommes forcés de recourir empiriquement, à des moyens assez grossiers. La drogue est de ceux-là. Elle inspire confiance au patient; elle lui verse de l'espoir. Mais la poudre de perlimpinpin fera toujours l'affaire...

— Quel scepticisme !

— A condition, bien entendu, qu'elle soit présentée sous un nom ronflant et incompréhensible, avec un décor impressionnant et des recommandations précises. Tout le secret de la pharmacie est là. Il faut donner une importance considérable à des choses qui n'en ont pas. Suggestion. Rappelez-vous la querelle des homéopathes et des allopathes. Ils ont tous raison; le procédé de persuasion est indifférent; c'est la persuasion qui compte : il faut que le malade se croie soigné. Du moment où il a foi en son médecin et en sa drogue, il est à moitié sauvé; et ce qui le guérit, ce n'est ni le médecin, ni la drogue, mais sa foi.

— Jacquart ! Jacquart ! Comme on voit que vous revenez à la santé, pour parler aussi irrévérencieusement des Esculapes ! Vous les convoquerez dès que vous serez malade !

— Je ne suis pas irrespectueux en en faisant des artistes. Je suis sûr d'ailleurs que beaucoup d'entre eux pensent comme moi. Et ceux qui prétendraient discuter, qu'ils y viennent ! Je leur rappellerai quelques-uns des invraisemblables remèdes qui ont guéri jadis.

Mais les vérités que je vous propose doivent demeurer cachées. Un autre moyen empirique de l'action mentale, d'assurer le prestige, c'est le mystère. Jadis, le médecin portait un bonnet carré ou pointu, une

longue robe, des lunettes. C'était impressionnant. Aujourd'hui ils ont renoncé à ce costume devenu ridicule, mais ils ne se sont pas encore résignés à parler, comme tout le monde. Si vous avez mal à la tête, ils diront céphalalgie; un saignement de nez, épistaxis, et ainsi de suite. Cette fausse science fait quelque effet, mais ça n'a pas changé beaucoup depuis Molière !

— Pour les gens de quelque culture, elle ne vaut pas plus que le bonnet pointu.

— Erreur. Vous-même en êtes ébloui et péremptoirement !

— Comment cela ?

— C'est quotidien. Quand un avocat, un témoin, un prévenu n'a pas envie de se rendre à notre audience, il va trouver un médecin et lui raconte qu'il a mal au ventre, le médecin enregistre (sans aucune constatation possible d'un symptôme subjectif), la déclaration de l'intéressé, nous affirme des douleurs dans l'abdomen, et nous voilà désarmés : il y a un certificat médical ! Nous aurions recueilli la même déclaration que ça n'aurait aucune valeur, mais eux disent abdomen, et alors ?...

XXIX.

Les deux magistrats sortirent du Palais et reprirent leur conversation coutumière sur les incidents de la journée, car ils aimaient à voir clair eux-mêmes et n'étaient point de ceux qui, la tâche accomplie, ne s'en soucient plus.

— Nous avons condamné dans cette affaire de faux témoignage, dit Jacquart. Elle était simple autant qu'affaire judiciaire peut l'être, et je n'ai point de regret. Mais comme ces sortes de poursuites sont troublantes !

— En effet, répartit le Président, il n'en est pas de plus délicates. Je sais qu'il est des esprits superficiels qu'elles n'embarrassent point, mais vous Jacquart, vous poussez loin le scrupule.

— Faux témoin est vite dit, Monsieur le Président. Dès que des gens ne sont pas d'accord sur les circonstances d'un événement, pour peu que celui-ci doive avoir un retentissement en justice, l'un accuse aisément l'autre d'être un faux témoin. Ce qui est curieux, c'est que cette aberration vulgaire soit si fréquemment partagée par nos collègues, qui devraient pourtant être édifiés sur la valeur des témoignages. Dès qu'un juge d'instruction n'obtient pas d'un témoin les réponses qu'il attendait, il le regarde de travers et le soupçonne de mentir.

— Vous exagérez, je crois, mais il y a quelque vérité dans votre opinion. Nous trouvons déjà dans l'Évangile, l'indice de cette propension de l'esprit humain. Le procès de Jésus doit être admiré même par un incroyant, comme le parfait symbole de tous les procès contre des Justes. Son récit contient tous les incidents caractéristiques de ce genre de poursuites, dans tous les temps, dans tous les lieux. Les sacrificateurs et les anciens cherchent de faux témoignages contre Jésus, afin de le faire mourir. Mais ils n'en trouvent point. A la fin, deux faux témoins se présentent qui dirent : « Celui-ci a dit : « Je puis détruire le peuple de Dieu et le rebâtir en trois jours ». Ces accusateurs étaient-ils de faux témoins ? Ce n'est pas bien sûr. Car il est fort possible que Jésus faisant allusion à sa mort, et à sa résurrection, ait réellement dit quelque chose d'approchant.

— Le témoignage sur des paroles prononcées, ajouta Jacquart, est évidemment le plus incertain de tous. Lequel d'entre nous, après avoir entendu des plaidoiries, pourrait se rappeler exactement telle phrase des avocats, si l'on nous interrogeait quelques jours après ? Le sens, peut-être ; les termes précis ? presque jamais. Et encore, le sens, nous pourrions avoir mal entendu, ou mal compris. Ce qui est vrai de nous, écouteurs par profession, est bien plus vrai encore pour des écouteurs occasionnels qui entendent ou répètent selon leur degré d'intelligence et de culture, influencés inconsciemment par leurs sympathies ou leurs antipathies. Combien de fois avons-nous constaté qu'une phrase, dégagée de son contexte, perd sa signification et peut même se présenter comme exprimant exactement le contraire de la pensée de son auteur ? Qui la rapporte ainsi ne ment point, mais, peut-être, sans le vouloir, altère la vérité et égare la justice.

— Nous devons, mon cher Jacquart, faire un effort constant pour ne point nous laisser égarer ! Je suis toujours surpris de voir, après tant d'expériences, l'extrême crédulité des juges. Il en est bien peu qui adoptent les mêmes règles de critique et de prudence à l'égard de l'accusation et de la défense. Pourtant, la fragilité humaine est pareille des deux côtés, et il faudrait être également méfiant et circonspect.

— J'aime à vous entendre parler ainsi, Monsieur le Président. J'ai été souvent révolté de l'importance attachée à des cancans rapportés par un policier. On dit que... est une formule commode pour esquiver toute responsabilité. En réalité, une histoire colportée se défigure de bouche en bouche. Chacun y ajoute un détail, en retranche un autre; il n'y a qu'une nuance d'une version à une autre, comme il n'y a que très peu d'espace, sur le cadran de votre montre, entre une minute et celle qui suit, et pourtant, de déformation en déformation, la vérité, comme le temps, est passée.

— Vous me faites penser, Jacquart, aux déclarations sur les heures. Elles sont presque toujours approximatives, mais il y a peu de témoins capables de distinguer, lorsqu'ils s'expriment, une impression, un souvenir plus ou moins vague d'une affirmation. Ils raisonnent en se reportant aux actes habituels qui règlent le rythme de leur vie, en concluent, souvent erronément, sans nous permettre de contrôler leurs points de repère. S'il s'agit d'une date éloignée, les précisions deviennent plus difficiles encore. Demandez-moi où j'étais le 12 novembre 1924, je vous répondrai que je n'en sais rien. On peut poser comme règle : la valeur d'un témoignage diminue à raison du temps écoulé entre le moment où il est formé et le moment où se sont passés les faits qu'il relate.

— Autre règle, Monsieur le Président : la valeur d'un témoignage diminue à mesure que se recule sa spontanéité. J'entends par là que la très grande majorité des témoins sont, à leur insu et à l'insu aussi des juges, éminemment suggestionnables. Tous ceux dont la personnalité mentale est débile, subissent l'influence de l'interrogateur. Jamais une réponse ne devrait être séparée de la question qui l'a provoquée. Les commissaires de police et les juges d'instruction vont droit à l'erreur dès qu'ils mettent de la passion à découvrir ce qu'ils croient la vérité.

— J'ai connu un juge d'instruction qui savait la difficulté des certitudes. C'était un original. Ayant à instruire un jour une affaire d'assassinat, dans laquelle deux témoins donnaient le signalement de l'assassin et affirmaient pouvoir le reconnaître en cas de confrontation, il pria son greffier de se prêter à une petite expérience. Vêtu d'une casquette, d'une écharpe, d'un costume d'ouvrier correspondant au signalement donné, le greffier fut introduit entre deux gendarmes. Sans hésitation, les deux témoins le reconnurent comme l'auteur du crime. Le juge fut ainsi fixé sur la valeur de ces sortes de reconnaissances ? Et notez que ces deux témoins étaient d'une absolue bonne foi ? Notre expérience quotidienne ne nous apprend-elle pas, d'ailleurs, avec quelle facilité nous croyons avoir rencontré au Palais, dans la rue, des gens qui n'y étaient point ?

— Certains souvenirs colorés interviennent parfois dans ces reconnaissances ; or, les travaux de Larguier des Bancelles sur la diversité des perceptions de couleur, démontrent que, pratiquement, des témoignages de ce genre ne méritent qu'une confiance restreinte. On pourrait dire la même chose des appréciations de

temps, de dimension, de vitesse; elles sont toujours relatives, et toute déduction en est périlleuse.

— Certes, il est singulier que le monde judiciaire tienne si peu compte de ces travaux de savants. De même les extraordinaires expériences de Genève ont passé presque inaperçues.

— A quoi faites-vous allusion, Monsieur le Président ?

— Jacquart, vous devez en avoir entendu parler. Un professeur de droit à l'Université, voulant démontrer à ses élèves la fragilité des témoignages, leur dit un jour d'être attentifs. Il fit alors entrer brusquement dans son auditoire, une troupe masquée et travestie qui, pendant dix minutes, se livra à toutes sortes d'excentricités. Puis, il demanda à ses élèves de raconter fidèlement ce qu'ils avaient vu. Nous avons donc là toutes les conditions d'un témoignage excellent — conditions si rarement réunies dans la réalité, — la déposition venait de gens préalablement avertis; elle était immédiate, spontanée, désintéressée. Eh bien ! l'expérience fut concluante; les récits furent tous différents; avec des variantes importantes sur le nombre des intrus, leurs déguisements et leurs actes. Après une aventure pareille, le scepticisme est de commande. Et comme tous ces étudiants étaient sincères, on est bien forcé de conclure qu'il y a dans les témoignages beaucoup plus d'erreur que de mensonge.

— Oui, les faux témoins sont rares, mais les témoignages faux sont légion. Peu trompent; beaucoup se trompent.

— Nous touchons encore ici au mystère de l'inconscient. Qui pourra mesurer l'influence des facteurs agissant sur les ressorts psychiques sans que le moi en ait conscience ?

— Et comme il faut admirer la sagesse du législateur du Code Civil qui, connaissant combien est incertaine la preuve testimoniale, a édicté l'article 1341 obligeant les citoyens à acter par écrit, les conventions d'une valeur supérieure à 150 francs....

XXX.

Sur un banc de l'avenue Louise, des enfants s'étaient assis. D'autres, autour d'eux, jouaient. Frimousses roses sous des chevelures blondes légères, yeux bleus pleins d'innocence et de pureté, quel frais et charmant tableau cela faisait dans le soleil de juin !

Le Président Louvrier en subit la séduction. Il s'arrêta quelques instants et signala à Jacquart le groupe délicieux.

Jacquart lui répondit :

— En effet, mon cher Président, les jeux de ces petits animaux féroces sont agréables à contempler.

— Animaux féroces ? Elle est bien bonne; encore un de vos paradoxes, sans doute ?

— Je vous dis, Monsieur le Président, que les jeux des lionceaux ou des petits de la panthère noire sont plus gracieux encore, mais que les fils des félins sont moins dangereux que les fils des hommes puisque, eux du moins, ne parlent pas.

— Expliquez-vous...

— La candeur des enfants, leur innocence, leur pureté et autres banalités courantes parmi les poètes, les parents et les journalistes, je ny crois pas. Je considère ces conceptions, généralement acceptées sans réflexion ni contrôle, comme de funestes erreurs. Les Anciens mettaient la Vérité au fond d'un puits, ce qui était une assez jolie façon d'exprimer qu'elle n'est pas

facile à découvrir. Les modernes la placent dans la bouche des enfants, ce qui est une absurdité. Loin d'être préférable à un témoignage d'adulte, un témoignage d'enfant est nécessairement très inférieur.

— Ah ! oui, la question des enfants en justice. Voyez Edmond Picard : *Pandectes Belges*. Introduction au tome 29. Mais vous enfoncez des portes ouvertes, mon cher ami !

— Pas si ouvertes que cela, Monsieur le Président. Il est vrai que Edmond Picard a donné quelques solides coups de boutoir dans la sottise générale; mais depuis 1888, il me semble que la porte s'est refermée. Tous les jours, on interroge des enfants dans les Palais de Justice; tous les jours, on condamne sur leurs témoignages; tous les jours des substituts rééditent avec sérénité les clichés sur l'innocence du jeune âge, et des juges ou des jurés se laissent convaincre par ces arguments périmés.

— Vous exagérez, mon cher Jacquart, il est bien rare que le Parquet poursuive quand il n'y a, à l'appui de l'accusation, qu'un témoignage d'enfant.

— Je ne suis pas de votre avis, Monsieur le Président. Mais n'y aurait-il qu'une poursuite de ce genre, je trouve encore qu'elle serait de trop. Rappelez-vous ce que nous disions l'autre jour des témoignages en général ?

— Nous avons été d'accord pour dire qu'il fallait s'en méfier. Bien observer, bien se souvenir de ce qu'on a vu, bien exprimer son souvenir, voilà les trois conditions d'un bon témoignage. Conditions que la plupart des juges sont incapables de remplir et qu'ils exigent naïvement, comme une chose toute naturelle, de gens beaucoup moins cultivés qu'eux.

— Eh bien ! contesterez-vous que les enfants sont

de médiocres observateurs, que leur mémoire beaucoup plus mobile et plus impressionnable que la nôtre, peut leur être infidèle; qu'enfin, n'ayant que peu de mots à leur disposition, il leur est malaisé d'exprimer correctement leurs impressions ? Contesterez-vous, en outre, que l'enfant est plus suggestionnable que l'adulte, et qu'une question peut déterminer une réponse ? Quand un gosse vient nous raconter quelque chose, il l'a déjà raconté aux gamins de son âge, à ses parents, au commissaire, au juge d'instruction, qui tous ont demandé des détails. Dans le récit qu'il nous apporte, qui pourrait déterminer la part des interrogateurs ? Et ce qui est effarant, c'est que ni l'enfant, ni ceux qui l'ont questionné, n'ont la moindre conscience de ce qu'ils font; tous sont de bonne foi pour forger le mensonge.

— Sur ce point, je ne puis que vous approuver, mon cher ami. Pourtant, comment accuser de mensonge celui qui parle en toute sincérité ?

— Vous avez dit le mot essentiel, Monsieur le Président. Il ne faut pas accuser les enfants de mensonge; ils ne disent presque jamais la vérité, mais ils ne le savent pas. Regardez-les jouer boutique : ils vendent de la brique pilée, des cailloux blancs, pour du café, pour du sucre; ils achètent avec de vieux billets de tram auxquels ils attribuent une valeur déterminée. Et ils le croient. Aucun d'eux ne songerait à dire à son partenaire que la brique pilée n'est pas du café, et le ticket de tram n'est pas un billet de vingt francs ! Ils ont une vérité à eux, passagère, parce qu'ils sont changeants et inconstants, mais certaine à leurs yeux au moment où leur imagination crée l'illusion. Dès lors, est-ce que ce n'est pas folie pour nous, magistrats, de baser nos décisions sur de pareils sables mouvants ?

— Voilà bien l'étrangeté de notre justice, fit le Pré-

sident, pensif. La loi n'admet pas la responsabilité pénale du mineur; mais le juge admet le témoignage du mineur irresponsable, qu'il ne pourra pas punir en cas de fausse déclaration. C'est assez illogique, je vous l'accorde.

— Le législateur a eu raison de reconnaître l'irresponsabilité des enfants parce que, dans la réalité, l'enfant peut faire mal sans soupçonner qu'il fait mal. Ses mobiles psychiques sont tout à fait différents de ceux des adultes et se rapprochent de ceux des sauvages. Lombroso va même plus loin : pour lui, la psychologie infantine est celle des gens que les aliénistes appellent des fous moraux et que, lui, Lombroso, appelle des criminels nés. Je crois cet aperçu très exact; l'enfant en naissant est un petit animal nanti des pires instincts et ce n'est que l'éducation qui peu à peu le civilise, éveille chez lui la conscience et la moralité. Je sais qu'il est peu de parents pour admettre cette vérité; ils sont en admiration devant leur progéniture et regardent ces chers petits anges avec des yeux attendris. Mais quelque'aventurées que soient les conclusions de Freud et contestables ses enquêtes sur la sexualité infantine, je crois qu'il a rendu un grand service en soulignant la perversité naturelle des enfants.

— Si vraiment, ces erreurs persistent dans notre prétoire, il faudrait y rappeler la protestation de Renan contre le mal fait par « cette fausse idée que » la vérité sort de la bouche des enfants. Ce qui sort » en réalité de ces bouches, a-t-il dit, c'est le mensonge. La plus grande erreur de la justice est de » croire aux témoignages des enfants. »

— Evidemment, avec cette réserve toutefois qu'il ne faut pas juger les enfants menteurs comme nous jugeons les hommes menteurs. Je crois, quant à moi,

que l'enfant qui ment sait rarement qu'il ment, qu'il agit mal et qu'il peut ainsi faire du mal; toutes ces notions, familières à l'adulte, lui sont étrangères, et je n'attacherais pas plus d'importance à un enfant avouant son mensonge qu'à un enfant y persistant. L'inconscient exerce ici, encore une fois, une influence que nous pouvons soupçonner, mais non mesurer. Encore une fois, le mystère des âmes, des âmes diverses infiniment, ayant chacune leur vérité particulière.

— Vous avez raison, mille fois raison, Jacquart. Vous avez pour vous, tous ceux qui se sont penchés sur ces abîmes. Mais vous avez contre vous la grande majorité de nos collègues. Où auraient-ils appris ce dont nous venons de parler ? Ils vivent dans l'erreur courante, et vous entendrez longtemps encore parler des enfants et de leur candeur. C'est imbécile, mais une idée fautive, incorporée dans la mentalité collective et grandie dans les ignorances individuelles, ne se déracine pas en un jour...

XXXI.

Ce jour-là, ils parlèrent du péché originel. On aura constaté déjà que malgré sa foi profonde, le Président Louvrier ne détestait pas ce genre de conversation. Il ne l'eût peut-être pas permise à tous, mais Jacquart était si attentif à ne pas le froisser ! D'autre part, le Président le connaissait d'une si droite conscience que ces sujets épineux pouvaient être abordés entre eux sans appréhension.

Jacquart avait été élevé dans la religion catholique. Il en avait rejeté successivement sous les leçons de la vie, les dogmes et les rites, mais restait attaché et soumis à son essence ; et surtout depuis qu'il lui avait pris la fantaisie de chercher à explorer le mystère de l'âme humaine, il constatait que les théologiens avaient, avant lui, scruté l'inconnaissable, et que souvent, les fables inventées pour les masses voilaient des vérités profondes.

Un avocat, à l'occasion d'un procès qu'il plaidait devant nos magistrats, avait essayé d'accrocher leur bienveillante attention par quelques plaisanteries plus ou moins spirituelles, sur notre mère Eve et sa faute.

— Franchement, dit Jacquart, cette conception du péché originel m'a toujours paru assez puérile. Si Dieu avait voulu que le premier homme demeurât à jamais chaste et pur, il ne fallait pas lui donner de compagne. En créant Eve, le Tout-Puissant créait la possibilité des rapports charnels. Dès lors, il est assez illogique de le voir se mettre si fort en colère lorsque se

réalise un contact qu'il a lui-même provoqué. Je me refuse à considérer comme une faute ce qui était dans l'ordre divin.

— Vous n'y êtes pas du tout, mon cher Jacquart. Je reconnais que votre interprétation du récit biblique est celle qu'on adopte généralement, mais elle est tout à fait erronée. Adam et Eve ont été chassés du Paradis, non pour le péché de chair qui, je vous le concède, n'en était pas un, mais pour le péché d'orgueil, ce qui est bien différent...

— Ce n'est pas très clair ?

— Voici. En croquant le fruit de l'arbre de la science, ils suivaient les conseils du Malin qui leur avait promis qu'ainsi ils deviendraient semblables à Dieu. Péché d'orgueil ! Le même qui avait déjà causé la chute du chef des anges : Lucifer.

— Ah ! voilà qui est ingénieux et qui donne raison à Michel-Ange contre Masaccio !

— A mon tour de ne pas comprendre...

— Quand Masaccio représente aux murs du Carmine à Florence, Adam et Eve chassés du Paradis, il prend soin de voiler les nudités coupables et les personnages en fuite ont des gestes de confusion et de pudeur. On pense au péché de chair. Mais plus tard, Michel-Ange peint le plafond de la Sixtine. Son Adam et son Eve sont nus, entièrement, et leurs gestes sont de terreur devant l'épée flamboyante de l'Archange. L'interprétation de Michel-Ange vous paraît donc plus orthodoxe que celle de Masaccio ?

— Incontestablement.

— Et bien ! quant à moi, cette seconde version ne me paraît pas plus acceptable que la première. Voilà donc nos premiers parents au début des temps. Tout est frais, neuf et enchanteur pour leurs yeux ingénus.

Mais ils ignorent tout du monde qu'ils découvrent. Ils veulent savoir, ils veulent comprendre, quoi de plus légitime ? La curiosité est la mère de toute connaissance. Pouvait-il être dans l'ordre divin de donner à l'homme une intelligence dont il lui serait défendu de se servir ? Peut-on reprocher à quelqu'un qui est dans l'ombre de faire un pas vers la lumière ?

— Mais cette prétention de s'égaliser à Dieu ?

— On peut y voir de l'orgueil, sans doute, mais on peut n'y voir aussi qu'une aspiration fort louable. On discute de nos jours si les hommes sont une création de Dieu, ou si les Dieux sont des créations des hommes, mais à quelque parti qu'on se range, on admet une parenté, une filiation, une ressemblance. *Eritis similes Deo* ! La créature ressemblait déjà au Créateur ; vouloir lui ressembler tout à fait est un mérite, non une faute. Comment ? S'élever, progresser vers l'absolue vérité, l'absolue justice, ce serait un crime ? Toute la vie de l'homme de bien est un effort pour se rapprocher de Dieu, pour lui ressembler. Un désir de puissance peut être coupable, un désir de perfection ne l'est pas. J'aurais croqué la pomme sans scrupule, Monsieur le Président !

— Gare à l'orgueil, mon cher Jacquart. Vous voulez voir clair dans le mystère, et l'humilité nous commande de l'accepter tel quel. Il est d'ailleurs normal que le fait de vouloir se rapprocher de Dieu sans accepter l'épreuve de la vie à la suite de laquelle peut s'obtenir cette récompense suprême, soit reprehensible. Là est la faute.

— Peut-être, Monsieur le Président. Il eût fallu accepter l'épreuve, il eût fallu mériter la récompense ; mais est-ce une faute que de chercher avidement la vérité ? J'ai soif de clarté. Il y a vraiment autour de nous trop de choses que je ne comprends pas. Je

cherche. Est-ce un mal ? Je le fais en toute modestie, croyez-le bien, avec la conscience de l'inanité probable de mes efforts infimes. Mais quand j'examine l'âme humaine, l'inquiétude me paraît ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé. Elle n'existe pas chez les animaux, chez les enfants, chez les êtres rudimentaires. Elle n'apparaît que dans les échelons supérieurs...

— Gare à l'orgueil et à la présomption, encore une fois. Le fini ne peut comprendre l'infini.

— Je le crains, Monsieur le Président. Pourtant, même si je le voulais, je ne pourrais pas imposer silence à mes interrogations intimes. Il est évidemment plus commode d'accepter un Credo et ne pas chercher au-delà. Mais croire ne dépend pas de la volonté.

D'ailleurs qu'importe, aujourd'hui, puisque j'admets votre péché originel. Je l'explique autrement. J'y vois, moi, la tare dont est gravé en naissant tout enfant des hommes, le souvenir, qui ne s'effacera que par degré, de toute l'animalité ancestrale. De même que le développement de l'embryon retrace en raccourci les phases successives de notre corps, je crois que parallèlement, la conscience repasse par les états primitifs et ne s'éveille que peu à peu. Il y a là tout un héritage bestial qu'on peut considérer comme un péché originel. De même, je verrais dans le baptême, le symbole de l'accession à une société morale supérieure, dont la fréquentation aurait pour effet d'effacer par degrés l'animalité antérieure.

— Soit, mon cher Jacquart, si cette explication satisfait votre manie raisonnante, je n'y vois pas d'inconvénient; mais souffrez que moi, je m'en tienne aux enseignements de l'Eglise.

XXXII.

— Ah ! Monsieur le Président, je vais vous raconter une histoire...

— Pardon, fit ironiquement le Président, votre histoire est-elle un récit d'événements imaginés par un joyeux plaisant, ou la relation d'événements arrivés ?

— Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— C'est parce que je voudrais savoir de vous, habituellement épris d'idées générales, si vous faites une distinction entre le roman et l'histoire ?

Le plus souvent, c'était Jacquart qui éberluait le Président par ses idées excentriques, cette fois il fut interloqué, resta un moment pensif, et répondit en souriant :

— Non, Monsieur le Président, je n'en fais pas d'essentielle. Ce sont deux genres littéraires à peine différents où le talent de l'écrivain exerce son imagination sur des faits. Peut-être y a-t-il dans le roman un peu plus d'imagination, et dans l'histoire un peu plus de faits, mais des deux côtés, je ne vois qu'une interprétation de la vie.

— Malheureux, vous allez vous faire lapider par les historiens !

— Je leur dirai : Frappe, mais écoute ! Et puis je démontrerai tranquillement que l'histoire n'est pas, ne peut pas être une science. Pour ma part, je vois

bien des chimistes, des astronomes, des botanistes, mais je ne vois pas d'historiens parmi les savants.

— Horreur ! Mais Kurth, mais Pirenne ?

— Excellent argument à l'appui de ma démonstration. Après dix pages de Kurth, vous savez qu'il est catholique; après vingt pages de Pirenne, vous savez qu'il ne l'est pas. Tandis que vous ignorerez, après avoir lu toutes ses publications, l'opinion d'un chimiste ou d'un astronome. La science exige l'objectivité, l'histoire ne peut y atteindre...

— Mais les faits sont les faits !

— Pardon, il n'y a pas de faits, mais seulement les preuves qu'on en a.

— C'est la même chose.

— Pardon, c'est tout autre chose, au contraire, car toute preuve est discutable.

— C'est précisément la tâche de l'historien, de les discuter, et de les apprécier.

— C'est cela, de les apprécier. Chacun, inévitablement, les appréciera à son point de vue, selon son éducation, sa philosophie, sa déformation professionnelle... Et les mêmes faits pourront être vus de façon très différente. Tandis que de l'hydrogène et de l'oxygène, en certaines proportions, ça fera toujours de l'eau. On a découvert les lois des combinaisons de la matière, on n'a aucune idée de celles — s'il en est — des combinaisons des hommes.

— Oui, mais il y a les documents, les inscriptions...

— Nous avons aussi des textes législatifs, ce qui n'empêche pas que tous les jours, au Palais, on discute leur sens et leur application. On discutera aussi les documents, ils peuvent être falsifiés, fabriqués, interpolés, mal compris, mal situés.

— Il y a des témoignages...

— C'est ici que je suis à l'aise. Rappelez-vous ce que nous disions l'autre jour de la fragilité des témoignages en justice et comme il nous est difficile de savoir exactement, complètement, ce qui a déterminé telle poursuite. Et nous avons le débat contradictoire, ce qui est encore la meilleure manière d'éclairer un point obscur. Et nous avons la garantie — relative — de la menace de peines pour le faux serment. En histoire, rien de tout cela. Pas de contradiction nécessaire. L'impunité pour le menteur. Quand nous avons tant de peine à nous renseigner sur un événement récent, nous prétendrions avoir un avis scientifique sur un événement passé ?

— Les chances d'erreur existent, je ne le nie point. Mais on peut pourtant repérer quelques points fixes.

— Bien peu. Raisonnons. Les documents ou les témoignages contemporains ? Ils sont trop rares ou trop nombreux. Quand il n'y a qu'un document sur une époque, il faut bien s'en contenter, mais qui nous garantit que l'auteur de ce document a dit vrai, ou vu juste ? Quand il y a des milliers de documents sur une autre époque, c'est le choix qui rend la tâche impossible. Peut-on établir avec rigueur l'histoire de la guerre que nous avons connue ? Les communiqués officiels des états-majors, contradictoires et suspects ; les articles d'une presse censurée, plus suspects encore et les discours des hommes politiques, n'insistons pas...

Comment s'y retrouver ? Regardez d'ailleurs autour de vous, lisez quatre journaux d'opinion différente, pas un ne raconte les faits de la même manière, pas un ne les apprécie du même point de vue. Et quand vous aurez ainsi constaté l'impossibilité d'une certitude sur le présent, ne trouverez-vous pas présomp-

tueux le Monsieur qui viendra vous proposer la vérité sur la guerre de Trente ans !

— Mais il y a les arrêts de justice que j'oubliais !

— Vous me faites la partie trop belle, décidément, Monsieur le Président. Les arrêts de justice, parlons-en. L'histoire nous montre ce qu'ils valent. Jésus ? Un condamné. Socrate. Un autre. On a brûlé Jeanne d'Arc à Rouen et la voilà Sainte, avec sa statue dans toutes les églises ! On a supplicié les comtes d'Egmont et de Hornes, ainsi que Agneessens, et nous nous sommes empressés de les camper en bronze sur nos places publiques ! Plus près de nous, l'affaire Dreyfus. Ne parlons pas des arrêts de justice ; la postérité trop souvent les réforme.

— Soit, mais il y a tout de même un certain nombre de faits hors de discussion.

— D'accord ; ils le sont aujourd'hui, ils ne le seront peut-être plus demain. Mais que m'importent les faits ? Ce qui est intéressant, c'est leurs causes et leurs effets, les pensées et les espoirs des hommes qui les ont provoqués. Voilà ce qui pourrait être passionnant, mais c'est un domaine que peut seul explorer l'imagination. Je ne déteste pas les romans historiques d'Alexandre Dumas père ; au moins, ils se présentent comme de la fantaisie. A un degré plus élevé, j'aime la *Révolution française* de Michelet, elle est parfois inexacte, mais elle est lyrique et généreuse comme un beau poème.

— Mais alors, les leçons de l'histoire ?

— Les leçons de l'histoire ? C'est bien simple : il n'y en a pas. Il faut laisser cette pédante façon de discourir aux journalistes et aux hommes politiques. Comme dans la succession chaotique des événements, toutes les interprétations sont permises, un parleur à

court d'arguments, pourra toujours présenter quelques faits à l'appui de son opinion. La facilité avec laquelle on lui démontrera exactement le contraire, suffit à faire apprécier la valeur de la leçon de l'histoire.

— Succession chaotique, avez-vous dit. Ne pensez-vous pas que cette succession soit ordonnée ?

— Je le crois, au contraire. Il doit y avoir une loi dans ce désordre apparent, mais tellement complexe que nous ne la soupçonnons même pas. Encore une fois, je rencontre le mystère. Et je suis étonné qu'il ait tenté si peu d'écrivains. Savoir mille et mille petits faits est sans doute assez agréable, mais comme il serait plus utile de connaître le lien qui les relie.

— Bossuet...

— Oui, je sais. Bossuet a commencé une *Histoire Universelle*. La forme en est imposante; le fond en est d'une indigence lamentable. Comme Bossuet, et les quelques autres qui l'ont suivi, n'avaient aucune idée de la préhistoire, il fait débiter l'histoire de l'humanité par celle du peuple juif, excluant ainsi tous autres qui existaient à cette époque et tous ceux qui l'avaient précédée. Cette conception étriquée se poursuit à la gloire de la religion catholique et du despotisme. Vraiment, c'est une réputation bien surfaite....

XXXIII.

— J'ai fait un rêve singulier, dit le juge Jacquart au Président Louvrier, et je veux vous le raconter parce que vous en étiez.

— Voyons cela, répondit le Président, attentif.

— Nous étions en l'an 4352. Une coïncidence nous avait amenés, tous les deux, dans les ruines du Palais de Justice de Bruxelles. Nous venions de pays différents, comme membres d'un Comité archéologique. Vous n'étiez naturellement plus le Président Louvrier, pas plus que je n'étais le juge Jacquart. De notre passé actuel, nous avions tout oublié. Mais pourtant, je vous reconnus tout de suite. J'allai vers vous, nous nous serrâmes la main, et nous nous mîmes à causer des ruines où nous nous trouvions.

— Des ruines ? Quelle étrange idée ?

— Ces ruines étonnaient par leur majestueuse grandeur. Au milieu d'une végétation abondante, des fûts renversés apparaissaient, des pans de murs s'éri-geaient, quelques colonnes droites encore, si belles dans leur élan, triomphaient des verdures. Tout autour, on apercevait la vallée; des renflements de terrain permettaient de supposer d'autres édifices disparus, des tracés réguliers étaient peut-être le souvenir de rues, bref, dans l'étendue des arbres et des champs, où quelques paysans faisaient paître des troupeaux, on croyait qu'une grande ville avait jadis existé. Mais les avis étaient partagés. Une fouille menée au centre des

décombres, jusqu'à l'ancien pavement, avait fait découvrir une grecque de marbres blancs et noirs; et sur de vieilles pierres, on avait cru pouvoir déchiffrer les noms de ΔΗΜΟΣΘΕΝΣ et de ΛΥΚΟΥΡΓΟΣ. Il n'en fallut pas davantage pour certains savants qui démontrèrent en de copieux volumes l'existence d'une colonie grecque dans l'Europe septentrionale.

Ils expliquaient l'ancien nom de l'endroit par βρυσ abîme marin, étymologie que confirmait la nature sablonneuse du sol, ou par le nom d'un des habitants d'une petite ville au S. O. de Sparte, βρυσσαι, d'où seraient venus les premiers colons.

— Mais c'est fou, mon cher ami !

— Oui, ce que je vous raconte a l'air assez loufoque, j'en conviens, mais ce ne l'était pas dans mon rêve. Les souvenirs que nous pouvons raconter, au sujet d'un rêve, sont toujours incohérents, parce qu'il faut passer d'un état psychique à un autre, comme si on faisait une traduction d'une langue très différente, mais dans mon rêve, tout cela était parfaitement clair et naturel. Je me souviens encore de la surprenante beauté de ces ruines.

— Au moins, leur avez-vous dit, à ces archéologues en délire, ce que vous saviez de notre Palais de Justice ?

— Ce que j'en savais ? Mais rien, je n'en savais rien, et vous non plus. Nous nous étions reconnus en esprit, mais sans nous rappeler notre passé. Les ruines gigantesques restaient pour nous, comme pour les autres, énigmatiques.

— Et alors ?

— Après, je n'ai plus que des souvenirs confus. Tout s'est évanoui au réveil; il ne m'est resté que la vision

de ces ruines magnifiques et la joie de votre rencontre.

— Mais il est absurde, votre rêve, mon cher Jacquart.

— Absurde ? Et pourquoi donc ? Bruxelles a commencé, Bruxelles finira. Dans mille ans, dans deux mille ans, il y aura de grands arbres comme ceux que j'ai vus cette nuit, dans les pierres écroulées du Palais de Justice. Ce qui serait déraisonnable, ce serait de le croire éternel.

— Soit, mais il est bien difficile d'admettre que la vallée de la Senne retourne à l'état de forêt vierge, vous en conviendrez. Il faudrait que toute la civilisation européenne disparût dans un cataclysme...

— Je conviens avec vous que la perspective est assez déroutante. C'est là une idée à laquelle nos contemporains ne pensent pas, préfèrent ne pas penser. Mais pour peu qu'on y réfléchisse, elle n'a rien d'in vraisemblable. La croyez-vous donc si solide notre civilisation européenne ? Quelques guerres, comme celles de 1914 à 1918 suffiraient à la compromettre terriblement. Les sénateurs romains qui se promenaient solennellement dans le Forum devaient penser comme vous, et pourtant, après quelques siècles, l'auguste centre du Monde n'était plus que le Campo Vaccino !

— C'est là une crise bien exceptionnelle ; l'invasion des barbares...

— Oh ! Monsieur le Président, oseriez-vous dire qu'il n'y a plus de barbares possibles ? Je vous accorde que pareils évanouissements de cités ne sont pas quotidiens, mais il en est beaucoup. Faut-il rappeler Mycènes, la cité des rois vêtus d'or, la Crête, Jérusalem et les « campos ubi Troja fuit » ?

— Petites agglomérations comparées à nos villes modernes !

— Mais que direz-vous alors de Ninive et de Babylone, de Suse et de Thèbes ? où vécurent des milliers d'hommes ; il n'est plus que sables du désert !

Notre-Dame de Paris tiendrait dans la seule salle hypostyle de Karnak ! Et les temples de Kisch et d'Ur, immenses, remontent au quarantième siècle avant notre ère !

Que direz-vous d'Angkor, mangée par la verdure ? Et de ces cités du Mexique dont on ne sait plus même le nom ?

— Assez ! Assez !

— Un dernier exemple, que peut-être vous ne connaissez point : L'empereur Che-Houang-Ti, le plus grand des ducs de T'sin, l'ordonnateur de la plus formidable entreprise qu'aient réalisée des mains humaines : la Grande Muraille de Chine, ce mégalomane qui prétendit inaugurer une ère nouvelle et fit détruire dans l'Empire toute la littérature historique afin que rien ne lui fut antérieur, avait des palais comme des villes, avec des étangs de vin et des rivières de mercure, et pour tombeau, il aménagea une montagne où plus de sept cent mille ouvriers travaillèrent. Qu'en reste-t-il ? A peine un souvenir chez quelques lettrés. Le Li-Chan est aujourd'hui une montagne pareille à toutes les autres, et rien n'y parle plus de l'immense orgueil de jadis...

— Soit ! Soit ! Je suis écrasé. Les œuvres des hommes sont périssables. Tout passe, excepté Dieu. Excusez-moi si je l'ai un instant oublié. Mais, où voulez-vous en venir ?

— D'abord, à la vraisemblance de l'hypothèse de mon rêve. Ensuite, à la preuve de la relativité du décor de notre vie. Nos contemporains sont trop habitués à mesurer toutes choses à leur échelle et l'univers est

autrement vaste. L'importance de nos querelles serait bien diminuée si on les jugeait de haut. Je voudrais qu'on donnât dans les écoles des notions d'astronomie. La lumière qui nous arrive encore d'un astre après qu'il s'éteint, y a-t-il une plus extraordinaire image de l'illimité ? Il faut élargir notre esprit dans le temps et l'espace.

— Je vous le concède, encore qu'il convienne de garder quelque mesure. Car, qui s'accoutumerait à voir tout du point de vue de Sirius, se condamnerait à l'inaction totale.

— Evidemment, il y a là un équilibre à rechercher. Un proverbe hindou commenté par Maeterlinck, indique une conciliation : « Accomplir toujours sa tâche » comme si le sort du monde en dépendait, mais ne » jamais perdre de vue l'infiniment petit qu'on est » dans l'univers. » Il y a là un enseignement de modestie et d'humilité qui me paraît par trop méconnu aujourd'hui. C'est sans doute parce que je pense parfois à ces problèmes que mon inconscient, libéré dans le sommeil, me les a figurés sous les images de mon rêve...

XXXIV.

— Et cette histoire, Jacquart, que vous vous proposiez de me raconter, quand vous avez prononcé votre réquisitoire contre les historiens ?

— La voici, Monsieur le Président.

Oui, mes amis, je suis dans la nuit...

Celui qui parlait ainsi était un journaliste étranger que nous avons rencontré à Paris et que nous avons prié à dîner. Nous l'avons mené dans ce curieux restaurant de « La Biche », si heureusement décoré par le peintre russe Jacobleff. L'atmosphère y était paisible et si des festivités gastronomiques se déroulaient sur les murs, elles étaient d'autant plus agréables qu'elles étaient silencieuses. On pouvait causer. Nous connaissions vaguement l'infortune de notre ami, mais nous n'aurions point osé l'interroger. Ce fut lui qui devinant notre compassion, en parla le premier.

— Oui, dit-il, je ne vois plus, plus du tout. A peine mes yeux sont-ils encore sensibles à la lumière; lorsque je passe ma main entre eux et l'ampoule électrique, je discerne l'ombre d'une ombre, mais c'est tout. Je suis dans la nuit perpétuelle...

Il y avait de la mélancolie dans la confidence et nous en fûmes émus. Mais, par réaction, une volonté d'énergie amena un sourire sur ses lèvres :

— Pourtant, ne me croyez pas malheureux. Il y a des joies, quand même, dans ma nuit...

Alors, enhardies par tant de crânerie souriante, les questions fusèrent, affectueuses, où l'on s'efforçait de voiler l'apitoiement dans la sollicitude.

— Comment cela est arrivé ? Oh ! mon Dieu, sans drame, sans aventure, sans anecdote. Je n'ai rien à raconter. Je ne suis pas même de ces héros qui ont donné leurs yeux à la patrie au cours de la grande guerre et vers qui s'incline la reconnaissance respectueuse des passants. J'ai fait la guerre, comme tant d'autres, et les batailles me laissèrent indemne. Mais l'an dernier, je m'aperçus un jour que je lisais plus difficilement les petits textes des journaux ; j'eus des vertiges, des éblouissements ; ces troubles s'aggravant peu à peu, je consultai des spécialistes qui me prescrivirent des traitements auxquels je fus docile ; je portai des lunettes. Rien n'y fit. Lentement, mais inexorablement, je descendis dans l'obscurité. Tant que j'ai gardé de l'espoir, cette déchéance progressive fut affreusement pénible, je vous l'avoue sans détours, et plus d'une fois j'ai souhaité la mort, mais à présent que je n'ai plus d'espoir et que je me suis installé dans ma nuit, j'y trouve des joies et je me reprends à la vie...

De nouveau, le bon sourire vaillant reparut sur ses lèvres. Comme il nous devina incrédules, il reprit :

— N'est-ce pas un de vos écrivains, Maeterlinck, qui nous a enseigné que la sagesse était dans l'acceptation souriante ? La lutte est un devoir contre les obstacles qu'on peut surmonter, mais elle est décevante et folle contre la fatalité. La résignation est souvent l'attitude des lâches, mais dans certains cas, elle est celle des courageux. Il ne faut pas hurler ou s'agiter devant le malheur ; il faut y trouver de nouvelles raisons de volonté et de conscience. Cette sagesse est difficile, je ne vous l'ai point caché et j'ai

connu des heures atroces. Mais je suis maintenant au bout de l'épreuve, je crois...

Il y eut un silence. Et comme s'il eut senti que ses nobles paroles étaient trop profondes pour une table de restaurant, il reprit presque jovial :

— C'est que quand un de nos sens s'éteint, les autres s'allument davantage. Ainsi, j'ai plus de plaisir que vous à déguster ce fameux coq au vin, que vous m'avez dit être la spécialité de l'endroit. Et ce vin d'Anjou, quel parfum ! quelle saveur ! Et vous autres, mes amis, autour de moi. Je n'aurais jamais apprécié tout cela, autrefois, comme je le fais maintenant !

— Mais vos articles ?

— Mes articles ? Je les dicte. Mes informations ? Ma femme, qui fut depuis toujours associée à mon travail, me les lit. J'ai ses yeux...

Et sa main cherche la main de sa compagne, pour une pression reconnaissante. Celle-ci, vive, éveillée, aux beaux yeux noirs pleins de lumière, protesta timidement.

— Ma femme ! Je ne l'ai jamais aimée comme à présent et je ne la verrai pas vieillir.

Il y eut dans sa voix assourdie, comme s'il n'avait plus parlé pour nous, mais seulement pour lui-même, tant d'infinie tendresse, et dans le regard de sa femme, tant de pudeur et d'absolu dévouement que des larmes d'admiration surgirent sous nos paupières.

— Il y a des compensations imprévues à mon infortune, reprit-il. J'ai publié il y a trois ans un volume de vers. On en a vendu trente exemplaires. J'avais été contristé de cet insuccès, car j'avais l'illusion de croire à mes poèmes certaines qualités. Il a suffi d'une bande imaginée par mon éditeur : « le Poète aveugle », pour exciter la curiosité. On en est au troisième mille.

Le journal dont je suis le correspondant a augmenté mes appointements. Deux autres réclament ma collaboration. Depuis que je suis obscur, je deviens célèbre!

Mais il y a mieux. J'aperçois de nouveaux devoirs, de nouvelles occasions d'être utile. Je ne m'étais jamais soucié des aveugles, autrefois. Or, ce que leur condition comporte de problèmes intéressants, ce qu'on a déjà fait pour eux — connaissez-vous la méthode Braille ? — ce qu'il reste à faire. J'ai commencé une campagne de presse qui me donne de grandes satisfactions.

Oui, je pense qu'on peut, dans une certaine mesure, remplacer la vue par le toucher, je me découvre une sensibilité spéciale dont je n'avais pas idée quand je voyais. Je me fais des personnes et des choses, après quelques contacts, non pas une image, mais une représentation. Elle est sans doute différente de votre réalité, mais c'est une réalité pour moi. Le son de la voix, le parfum de la personne devant qui je me trouve deviennent des signes caractéristiques qui s'impriment dans mon souvenir. Je pressens le plein ou le vide d'une manière que je ne m'explique guère, mais certaine. Avec les indications de mon bâton tâtonnant, cela suffit le plus souvent pour me guider. Je devine aussi beaucoup mieux qu'autrefois les intentions, tout au moins la qualité du sentiment, d'un interlocuteur. Vraiment je « vois » des choses que vous ne voyez pas.

Je viens de dire qualité du sentiment. Comprenez-moi bien, car ceci est essentiel. Si ma vie est diminuée et barrée dans certaines directions, elle s'est extraordinairement élargie et développée au point de vue sentimental. J'ai, dans ce domaine, des intuitions et des joies que je n'aurais jamais soupçonnées. Vous n'avez pas besoin de me dire votre amitié; je la vois.

Quelqu'un qui voudrait du mal à un aveugle l'avertirait dès son premier mouvement. Mais ces gens sont rares; les méchants et les indifférents sont disparus de ma vie. Ils n'existent pas pour moi. Une universelle sympathie entoure l'aveugle. Autour de lui, les conventions sociales s'évanouissent. On lui parle, on l'aide, on le protège, on est rempli d'attentions. Tant de bienveillance l'entoure d'une atmosphère aimable qui l'incite à être bienveillant à son tour. Echange d'électricités cordiales. Courtoisie sans cesse renouvelée. Ah ! comme le monde serait beau, et doux à vivre, si chacun de nous se conduisait envers autrui comme il se conduit envers un aveugle...

Quand Jacquart eut terminé, le Président demanda :

— Qu'est-ce qu'elle prouve, votre histoire ?

— Rien, Monsieur le Président. Je la trouve belle et ça suffit. Mais s'il faut en déduire une morale, je dirai du malheur ce que j'ai dit de la maladie. La vraie réalité, ce n'est pas l'événement extérieur, c'est l'idée qu'on s'en fait, la façon dont on l'accueille, son retentissement sur l'être intérieur....

Elles étaient du même âge, à peu près, mais tellement dissemblables qu'on ne les aurait pas cru apparentées en la même espèce humaine. L'une blonde, rose, robuste, grande, trop grande; l'autre, noire, frêle, petite, trop petite. Elles ne se connaissaient point, mais ayant été toutes deux exclues des parties de tennis organisées par les jeunes filles qu'avait invitées, par cette magnifique journée d'arrière-saison, le châtelain de Lansrode, elles se trouvèrent en face l'une de l'autre, en proie au même dépit humilié de rester isolées. Personne, pourtant, n'avait voulu leur être désagréable; personne le leur avait dit un mot qui pût froisser; c'était inconsciemment que les groupes les avaient écartées parce que sortant de la moyenne.

— C'est toujours ainsi, murmura la grande.

Et s'adressant à sa compagne d'infortune, elle demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Marie, mais plus souvent, quand on veut se moquer de moi, l'Enfant-Morte, répondit la petite avec une timidité triste.

L'Enfant-Morte, surnom sans pitié, mais étonnamment adapté à cette créature chétive, sans grâce, au teint mat dans des cheveux très noirs que les parents voulaient encadrant le visage de leurs boucles anglaises en tire-bouchon, de vieille mode. Elle paraissait blême

et sans vie, quand elle baissait les paupières; mais, quand elle les relevait, quelle flamme il y avait dans ses yeux !

— Et vous, Mademoiselle, interrogea-t-elle à son tour.

— Moi, je m'appelle Germaine. Mais j'ai aussi une étiquette ridicule. Mes frères m'appellent Germania; ils prétendent que je ressemble à une statue colossale qui se trouve à Bingen ou à Munich, je ne sais plus, en Allemagne en tous cas. J'ai répondu à votre confiance, Marie, parce qu'il faut que nous soyons amies; mais ne m'appellez pas Germania; ça m'est pénible. Si nous allions faire un tour dans le parc ?

Elles abandonnèrent sans que l'on s'en aperçut, le tennis — ready, out, quarante, deus, — traversèrent la roseraie où un faune de marbre essayait une syrinx silencieuse, contournèrent la villa et descendirent l'allée des fleurs. De chaque côté, les dahlias, les asters, les capucines, les soleils, les reines-marguerites, les géraniums, les soucis, les mufliers, les héliotropes, les gaillardes, toutes les fleurs de chez nous, dans un exubérant désordre, offraient leurs couleurs aux yeux, et leur pollen aux abeilles.

Les deux jeunes filles, rapprochées par l'opprobre de n'être point pareilles aux autres, s'étaient prises d'une mutuelle sympathie. Elles parlaient plus qu'elles n'avaient jamais parlé. Leurs paroles étaient abondantes et variées comme les fleurs. Et de quoi eussent-elles parlé, si ce n'est de l'amour ?

— Moi, je voudrais tant aimer, répliqua la petite.

— Etre reine ! Commander !

— Etre servante ! Obéir !

— L'amour, c'est se sentir entourée d'affection,

avoir auprès de soi quelqu'un qui s'occupe de vos désirs, de vos caprices même, qui vous approuve en tout, qui est heureux d'être à votre dévotion; l'amour, c'est prendre avec joie les beautés de la vie.

— Non, dit la petite. Aimer, c'est ne voir dans le monde qu'un seul être, partager ses travaux et ses chagrins; souffrir pour lui, s'il le faut; se dévouer, même à son insu, pour lui épargner une peine; l'amour c'est donner avec joie ce que l'on a de plus précieux et de meilleur.

— Quel vertige délicieux ce doit être que se trouver entourée par les bras de quelqu'un qui vous aime et que l'on sent tout à soi !

— Quel vertige plus doux encore que caresser, pour en chasser les pensées noires, le front soucieux de celui que l'on aime....

Elles devisèrent longtemps sur ces thèmes contradictoires et complémentaires. Elles s'étonnaient de ce que l'autre disait; elles s'étonnaient plus encore, peut-être, de ce qu'elles disaient elles-mêmes, tellement ces confidences faisaient apparaître le fond de leurs natures diverses et jaillir en formules des sentiments confus dont elles avaient à peine conscience.

Dans le petit pavillon, au bout du parc, où elles s'étaient réfugiées, elles se tenaient par la main, tout près l'une de l'autre, dans l'allégresse de leurs âmes confrontées et confiantes. Comme on était bien là, loin du monde railleur et méchant !

On les appela. Le soleil devenait rouge à l'horizon. L'heure d'abandon était finie. Germania et l'Enfant-Morte reprirent leurs visages habituels, et s'en allèrent.

Elles n'avaient pas fait attention à deux hommes qui, assis sur un banc hors du pavillon, contemplaient

sans rien dire le doux paysage de la campagne brabançonne au couchant, et qui, par la fenêtre ouverte, avaient entendu presque toute leur conversation.

— Il ne fallait point troubler ce babil charmant, dit le président Louvrier au juge Jacquart. Voyez ! Elles vont à l'amour avec d'autant plus d'ardeur qu'elles ont peu de chances à le rencontrer. Elles sont toutes comme cela. Leur beauté, même chez ces deux disgraciées, c'est d'être jeunes, gonflées despoir, d'avoir confiance, quand même, et de sourire à l'avenir. Mais, gare à la vie ! En est-il une sur mille qu'attend son rêve ? Ces deux fillettes, si impétueusement assoiffées de tendresse, essaieront sans doute des expériences ; car, dans l'existence féminine, la poursuite de l'amour tient une place bien plus grande que dans la nôtre ; mais que de déceptions cruelles ! Chaque jeune fille en fleur se croit certaine de gagner le gros lot de l'aventure d'Yseult ou de Mélisande. Elle ne réfléchit point que la vie est autrement plate que celle contée par les poètes, et que même au théâtre, l'événement n'est héroïque et enviable que parce qu'il est de courte durée et sanctionné par la Mort !

Pauvres petites ! Si nous pouvions les réentendre dans vingt ans, elles nous feraient songer à ce que sera l'allée des fleurs dans trois mois ! Illusions saccagées, espoirs écrasés. Elles auront des enfants qui recommenceront le même rêve vain ; de même, l'été prochain, les fleurs reflouriront, obstinément, pour se faner.

Cette confiance en la vie qui fait l'éclat des jeunes filles, les femmes d'un certain âge ne l'ont plus. Regardez-les, surtout quand elles ne se savent pas regardées — car la femme a de merveilleuses ressources de dissimulation dès qu'elle est en représentation, — regardez-les, dans la salle d'attente d'une gare, par

exemple, elles sont affaissées et mornes, leur sourire a quelque chose de douloureux et d'amer, des rides disent des chagrins,, leurs yeux sont des yeux qui ont pleuré, c'est que bien peu ont échappé à la banqueroute de leurs rêves de jeune fille...

— Vous êtes sombre, aujourd'hui, Monsieur le Président.

— Non, mon ami, je me suis senti seulement, en entendant ces petites, pris d'une immense pitié. Mais ce que je vous ai dit à vous, je me garderai bien de le leur dire à elles; car, c'est encore dans les chemins de l'Illusion que l'on a le plus de chances de rencontrer certains bonheurs....

XXXVI.

Comme le Président avait dit, un soir, « Il faut être bon », le poète Vivegnis répliqua : « Certes, mais c'est parfois difficile », et il conta :

— C'était une femme, une pauvre femme qui passait...

Il y a longtemps, longtemps de cela. Et pourtant, je m'en souviens comme si c'était hier.

Précisons. Nous revenions d'un séjour à Capri. C'était dans les derniers jours de septembre 1922. Cinq ans se sont donc écoulés. Cinq ans pendant lesquels j'ai vu d'autres paysages, d'autres idées, d'autres figures de misère et de pitié. Mais celle-là !

Nous revenions de Capri, l'île divine des sirènes où les rochers sont sauvages et les plantes exubérantes, les chemins pleins de légendes, la lumière admirable, les architectures imprévues et la mer, tout autour, d'un bleu crêté de blanc. Nous avons vécu là quelques semaines, en jouisseurs éperdus de tant de beautés dans l'ivresse d'une vie sans soucis, sans préoccupations, sans travail. Ce peu de repos, ce furtif loisir, il me semblait l'avoir bien gagné. J'étais sans remords et sans inquiétude : une halte de joie paraissait méritée après des mois d'efforts.

Et pourtant, cette figure, cette figure blême, que je ne réussis pas à oublier!...

Le bateau nous avait ramenés à Naples vers la tombée du jour. Après l'éclat clair de Capri, la baie de

Naples paraissait, avec ses fumées et ses cheminées d'usines, triste et maussade comme un centre d'industrie. Et, en attendant le moment du repas du soir, nous errions à l'aventure par les rues.

Car les rues napolitaines sont toujours un spectacle pittoresque. Non pas les grandes artères qui, avec leurs magasins, les automobiles, les cochers importuns, les crieurs de journaux, ressemblent, sauf peut-être un grouillement plus intense, aux rues de toutes les capitales. Mais ces voies étroites, qui montent et qui descendent, où ne pénètrent point les voitures, où la vie domestique déborde dans la rue, où des linges séchent aux fenêtres à des cordes tendues d'une façade à l'autre, en sorte d'arcs de triomphe dérisoires. La marmaille piaille et s'ébroue sur le pavé. Le ruisseau central charrie des ordures, des déchets de fruits et de légumes. Les petits étalages offrent la pastèque verte au cœur vineux, la tomate rouge, l'aubergine violette et le raisin doré, les fromages, le pain blond et les charcuteries variées. Symphonie de tons et d'odeurs au charme brutal. Dans les échoppes, les petites gens sont à leurs métiers. Un marteau sonne sur une enclume. Un savetier répare une bottine éculée. Dans la pénombre de la chambre unique : atelier, cuisine, chambre à coucher, basse-cour ? on voit un lit, une table, un fourneau, un âne résigné et des poules qui picorent. Des femmes au corsage dégrafé, chantent. D'autres s'injurient. De boutique à boutique, on cause, on crie. La symphonie n'est pas seulement de couleurs et de parfums, elle est de bruits aussi, turbulente, enfiévrée, misérable, mais joyeuse de vivre, quand même.

C'est dans une de ces ruelles étourdissantes que je la vis venir à notre rencontre. C'était une femme, une pauvre femme du peuple, que rien de spécial ne distinguait, sinon son étrange, son effrayante pâleur.

Jeune encore, elle descendait à pas chancelants. Encadré d'un voile noir, le visage était blanc, rigoureusement blanc, de ce blanc livide des morts. Les joues creuses rendaient saillantes les pommettes. Les lèvres minces, décolorées, dessinaient à peine la bouche. Seuls les yeux vivaient, de beaux grands yeux de fièvre, comme des lumières. En l'apercevant, je fus pris d'une immense pitié. Il me sembla être confronté brusquement avec la réalité sinistre cachée sous le pittoresque mouvant qui m'avait charmé : pauvreté, nourriture insuffisante et douteuse, promiscuité, logements insalubres, maladie, tous ces éléments de détresse et de mort formant la trame de ces apparences de vie et de joie.

J'eus un élan pour la soutenir; j'aurais voulu la retenir au bord de la tombe, tout au moins lui éviter la chute d'inanition et de faiblesse, la guérir, la consoler, la secourir. Misère ! Aurais-je trouvé dans mon italien approximatif, les paroles qu'il eût fallu pour éviter toute méprise ? Etais-je médecin pour la guérir ? Assez proche d'elle pour la consoler ? De l'argent ? Comment oser en offrir à la mourante, debout, dont les grands yeux fiévreux ne demandaient pas l'aumône ? J'aurais voulu, de toute mon âme, être bon; mais la bonté parfois est difficile...

Petit drame intérieur, conflit angoissant, flux et reflux d'élan généreux et de réserves égoïstes, qui dura dix secondes... La pauvre femme au visage blême était passée.

Morte, sans doute, à présent. Elle n'était point promise à la vie, avec sa face spectrale.

J'y pense souvent, avec amertume, avec remords. J'ai l'impression de ne pas avoir fait mon devoir, ce soir-là. Et s'il y avait un jugement suprême, je crois bien

que je commencerais par m'accuser de cette hésitation, de cette lâcheté, avant mille autres méfaits plus caractérisés que je puis avoir à me reprocher.

Et si je raconte aujourd'hui cette histoire, c'est d'abord parce que la confession publique d'une faute est un soulagement, et presque une expiation. C'est surtout parce que je suis persuadé qu'il est par le monde, des milliers de gens qui, comme moi, ont eu des velléités de bonté, et les ont refoulées, comme moi, par respect humain, crainte du ridicule ou difficulté d'expression. Je voudrais qu'ils eussent plus d'audace, plus d'empressement à obéir au commandement intérieur, plus de foi dans la nécessité et la possibilité de l'amour...

XXXVII.

— J'ai fait une découverte, Monsieur le Président, ou plus exactement, j'ai fait une observation à laquelle je n'avais jamais pensé.

— Voyons cela, mon cher Jacquart.

— Ces jours derniers, j'eus l'occasion d'aller avec quelques amis, dans le Grand-Duché de Luxembourg, pays idéal pour les excursions en auto, bonnes routes, beaux paysages, savoureuses auberges. Nous étions arrivés le soir dans un de ces petits hôtels de village où la patronne prend plaisir à vous fêter. Elle nous fit apprécier les charmes de la cuisine locale sous les espèces de truites fraîches (les gens qui mangent des truites dans les restaurants des capitales ne peuvent s'imaginer l'infinie supériorité du même poisson frit au sortir de l'eau !), du jambon fumé et parfumé, des écrevisses, le tout arrosé d'un moselle frais, aigret et suave...

— Vous avez découvert qu'on mange bien dans le Grand-Duché. Mais, mon ami, tout le monde sait ça !

— Non, attendez. Après une bonne nuit, je m'étais levé avant les autres et assis à l'ombre, devant l'hôtel. Le chauffeur astiquait sa voiture. Le matin était délicieux. Des brouillards se levaient des champs. L'air était lumineux et paisible; les routes encore désertes. Le silence était souligné seulement par des pépiements de moineaux. Je subissais le charme du paysage sans songer à rien de précis, quand la servante vint donner

à manger à la basse-cour. Appels, cris, battements d'ailes, bousculades. Les poules dévorèrent gloutonnement les miettes de pain et le grain qu'on leur jeta, puis se dispersèrent. Une demeura, fouillant la terre à coups de bec saccadés, alla se désaltérer au baquet, relevant chaque fois la tête pour faire descendre l'eau dans son gosier, puis s'installa confortablement dans un trou, au soleil.

Je la regardais, machinalement. C'était une poule comme tant d'autres. Mais tout à coup, elle me parut étonnante. Comment était-il possible que la nourriture que je lui avais vu absorber put se transformer en tant de matières différentes : son sang, ses nerfs, ses muscles, la pupille de son œil rond, la corne de son bec, les plumes qui la recouvraient, la coquille de son œuf. Il y avait là une alchimie qui confondait l'esprit. Et non seulement cette transmutation était incompréhensible et inexplicable, mais elle paraissait voulue, ordonnée par une intelligence analogue à la nôtre. Une intelligence et probablement une volonté, dans cette poule, dans toutes les poules, dans tous les animaux, dans toutes les plantes, dans tous les êtres, une intelligence ordonnatrice du monde.

— Bravo, Jacquart, voici qui est pour me plaire, cette poule luxembourgeoise vous a fait découvrir Dieu.

— Les poules mènent parfois dans d'autres directions, dit en souriant Jacquart, mais n'allons pas trop vite. Je ne vais pas, pour le moment, au-delà de ma constatation.

— Mais, mon cher ami, la lumière qui s'est faite dans votre esprit, c'est ce qu'on apprend au catéchisme : création, donc créateur.

— Non, Monsieur le Président, cette affirmation ne

m'a jamais convaincu. Si nous voulons remonter à l'origine des choses, et si vous me dites que l'horloge suppose l'horloger, je vous répond que l'horloger suppose non moins nécessairement ses père et mère. Et ainsi de suite, à l'infini. Comme nous ne pouvons pas imaginer un commencement, c'est-à-dire un instant dans le temps qui n'aurait pas eu de précédent, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de cause première pour quelqu'un qui prend la peine de réfléchir.

— Vous oubliez que le temps et l'espace sont des notions humaines. Il ne faut pas concevoir Dieu selon notre mètre ou notre heure. Il est Celui qui est.

— Soit, mais ne puis-je vous dire la même chose de l'Univers ? En expliquant la création par un créateur, vous faites un raisonnement simpliste, de nature à être accepté facilement par les enfants du catéchisme et aussi par les grandes personnes auxquelles la notion de l'infini n'est pas familière, mais si quelque sceptique proteste, vous lui répondez que Dieu existe de toute éternité. La question est donc seulement déplacée. Pour reprendre un mot fameux, je pourrais dire : Je n'ai pas besoin de cette hypothèse.

— Une hypothèse ? Comment osez-vous répéter cette parole impie, quand vous venez de reconnaître l'intelligence suprême ?

— Je n'ai pas dit suprême. J'ai dit universelle et analogue à la nôtre.

— Analogue ? Non, supérieure, incontestablement supérieure. Pouvez-vous concevoir un chimiste, un ingénieur, un savant capable de transformer un peu d'eau et de graisse en une plume d'oiseau ? Non n'est-ce pas ?

— Non, évidemment, mais l'Intelligence que j'admets a eu à sa disposition deux collaborateurs inaccessibles

à l'homme : le temps et la vie. De combien d'expériences ratées est faite l'harmonie d'aujourd'hui ? Nous ne pouvons le savoir. Et quant à la vie, qu'est-ce que la vie ? Voilà qui est plus énigmatique encore ; voilà le mystère quotidien. Ce sont là, pour moi, des raisons d'hésiter. Mais il en est une autre plus grave, c'est que à côté de cette intelligence, inséparable de la nature, je ne découvre aucun des sentiments moraux inséparables de l'âme humaine.

— Expliquez-vous.

— Tout est admirablement combiné dans la poule, j'en conviens. Mais combiné en vue de quoi ? Je n'en sais rien. Quand une intelligence d'homme établit une machine complexe, c'est dans un but précis, en vue d'un rendement déterminé. Quand l'intelligence universelle réalise une poule, elle lui attribue une telle possibilité d'œufs qui si tous venaient à éclosion, la surface du globe serait rapidement couverte de poulets. Elle fait la même chose pour tous les êtres. Si tous les œufs de hareng fructifiaient, il n'y aurait plus d'eau dans l'océan. Et ainsi de suite. De telle sorte que cette surabondance de germes, cet effroyable gaspillage amène fatalement la lutte pour la vie, les souffrances et la mort innombrable. Créer pour détruire, me paraît illogique ; créer pour faire souffrir inutilement révolte ma conscience morale.

— Mais, mon ami, c'est la sempiternelle objection des athées que vous reproduisez là : comment concilier l'existence du mal avec l'existence de Dieu ? Elle a été réfutée mille fois. Le mal est la condition du bien ; s'il n'y avait pas de vice, il n'y aurait pas de vertu.

— Je connais cette réponse, mais elle n'est pas décisive. Il faudrait, pour s'en contenter, penser que

l'immense désordre que cache l'harmonie apparente de la nature a pour but de permettre à quelques hommes de faire preuve de vertu. C'est vraiment donner à ces élus une bien grande importance. Et si l'homme vertueux est la fin dernière, pourquoi y a-t-il tant d'enfants des hommes qui meurent dans un âge si tendre qu'ils n'ont pas pu même essayer d'être vertueux ? Non, Monsieur le Président. Vous êtes dans la vérité quand vous dites que les desseins de Dieu sont impénétrables. Il est possible que nous disions la même chose lorsque je dis, moi, l'énigme de l'univers. Il faut croire, soit, mais non raisonner. Le mystère est partout, accepté par les croyants, scruté par les sceptiques, mais partout lourd comme un couvercle de plomb.

XXXVIII.

Comprendre ?

Bienheureux ceux qui ne comprennent rien à rien. Mais bienheureux aussi ceux que tourmente l'inquiétude, qui cherchent à comprendre. Dessein décevant, car le but fuit à mesure qu'on croit s'en rapprocher.

L'homme eut des cris pour dire ses sensations, puis des mots pour désigner les choses, puis des phrases pour exprimer ses idées. Cela suffit pour les besoins quotidiens.

Misère de la parole écrite ou imprimée ! Au delà d'une certaine limite dans l'élévation de la pensée ou la profondeur du sentiment, on pénètre dans l'incommunicable.

Une âme ne se plonge en une autre que dans le silence.

XXXIX.

— Parmi ces choses que nous pouvons constater chaque jour, déclara le juge Jacquart au Président Louvrier, et qui ont pour moi un caractère mystérieux dont personne n'a l'air de prendre souci, la plus étonnante me paraît être l'instinct.

— Action instinctive signifie simplement action irréfléchie. On emploie ce mot dans un sens assez large, peu précisé, quand il s'agit de l'activité humaine. Mais vous voulez parler sans doute de l'instinct chez les animaux.

— Oui, Monsieur le Président. L'instinct qui pousse l'oiseau à faire son nid, l'abeille à construire la ruche, le castor à bâtir sa hutte, la plante à inventer les dispositifs les plus variés et les plus ingénieux pour disperser ses graines, les mille procédés compliqués et subtils par lesquels tout être vivant assure sa conservation, ou tout au moins celle de son espèce. Quel que soit le champ de vos observations, qu'il s'agisse des bêtes domestiques ou des insectes, la dépense d'intelligence est stupéfiante....

— Intelligence, ou mécanisme ?

— L'un ou l'autre sont déconcertants pour qui voudra y réfléchir. Je sais que Descartes croyait au mécanisme, mais la raison de sa démonstration est faible : l'animal est sans âme parce que sans parole. Personne ne soutient plus pareille opinion. Les cris

des animaux nous sont incompréhensibles, c'est vrai; mais il n'est pas contestable que presque tous ont un langage, notamment ceux qui vivent en société, une façon de communiquer entre eux. Moi, je crois plutôt à l'intelligence.

— Une intelligence figée alors, car le propre de l'instinct est la répétition sans changement des mêmes actes héréditaires qui continuent même quand le but qu'ils poursuivent vient à disparaître et les rend sans raison.

— Votre définition me paraît assez exacte, je n'y souscris cependant qu'avec une réserve.

— Et laquelle, s'il vous plaît ?

— Je dirais une intelligence qui semble se répéter immuablement, car je ne suis pas certain que nos observations aient été suffisantes. De ce que deux choses sont pareilles, il ne s'ensuit pas qu'elles soient identiques. Le blanc qui arrive en Afrique trouve que tous les nègres se ressemblent, ce n'est que peu à peu qu'il les distingue les uns des autres.

— Soit; il est toujours prudent de ne pas être trop affirmatif et je suis prêt à vous concéder que l'intelligence que révèle la vie d'une fourmillère, si intelligence il y a, est vraiment merveilleuse. Mais comment l'expliquez-vous ? Par l'inconscient, sans doute, puisque c'est votre habituel dada ?

— Non, Monsieur le Président. C'est plus profond encore. Dans l'inconscient, l'intelligence et le sentiment fonctionnent à notre insu, mais ils fonctionnent. Dans l'instinct, je ne le crois pas.

— Ah ! il me semble découvrir chez vous quelque contradiction ?

— Non pas, mais permettez-moi d'éclairer par une

petite expérience personnelle, mon opinion. Il y a vingt ans, quand nous étions à Charleroi, nos toges étaient dans une armoire fermant à clé. Ici, l'armoire est ouverte. Autrefois, quand je m'apprêtais à revêtir ma toge, je mettais la main à la poche pour prendre ma clé. Geste quotidien entré dans mes habitudes, qui était devenu irréfléchi et machinal. Et bien figurez-vous que je me suis surpris à le refaire ces jours derniers, sans m'apercevoir qu'il ne correspondait plus à aucune nécessité. Appelons cela de l'automatisme, si vous le voulez.

— Si je comprends bien votre exemple, l'instinct des animaux serait la répétition automatique d'habitudes ancestrales faites d'actes primitivement raisonnés et intelligents ?

— Parfaitement.

— Mais alors, reste à expliquer la naissance de l'instinct ? Vous ne faites que déplacer le problème.

— J'en conviens et nous sommes ici à la difficulté essentielle. Personne, à ma connaissance n'a encore essayé de l'expliquer. Volonté de Dieu ou force de la Nature ? Des mots. C'est ainsi parce que c'est ainsi ; nous n'en savons pas davantage.

— Comment cette intelligence si extraordinaire au début se serait-elle évanouie, alors que la nature est sans cesse en éveil ?

— Comment ? Je me le demande avec vous. Il n'est pas impossible toutefois de hasarder certaines hypothèses. N'oublions jamais que ce que nous voyons est le résultat de milliers de siècles. Peut-être l'habitude n'est-elle devenue automatique qu'à la suite de longues expériences, de tâtonnements et de recherches jusqu'à l'obtention d'une solution parfaite ou quasi parfaite, condition de la survie de l'espèce ? Peut-être encore

nous hâtons-nous trop vite de conclure que l'intelligence est endormie. Maeterlinck a cité, pour les plantes, quelques exemples troublants, et ceux qui ont observé les animaux avec patience et sympathie vous diront que l'instinct ne les empêche pas, parfois, de trouver des solutions nouvelles lorsqu'ils rencontrent des circonstances imprévues. Connaissez-vous l'expérience de l'araignée dont on déchire la toile ? Non ? Pendant plusieurs jours, on coupa la toile de l'araignée au même endroit. Obstinement, et réduite à son instinct, elle la refit identique. Mais le quatrième jour, aux endroits déchirés, elle fit des nœuds confortatifs. Qu'en dites-vous ? L'intelligence n'est-elle pas ici évidente ? — S'adapter ou mourir ; nous ne voyons sans doute que ceux qui se sont adaptés.

— Quand le pigeon voyageur retourne à son colombier, instinct ou intelligence ?

— Peut-être les deux, Monsieur le Président. Ici encore, nous rencontrons l'inexpliqué. Qu'est-ce que ce sens de la direction qui le fait retrouver son gîte ? Mais il y a mieux : certains oiseaux migrateurs engagent des corbeaux pour veiller sur leur troupe et faire le guet. Il doit y avoir là un véritable contrat d'emploi, conseillé par l'instinct, mais discuté par l'intelligence. De même que la convention qui s'établit entre le crocodile et le pluvian...

— Le pluvian ?

— Oui, ce petit oiseau d'Égypte, le trochilus d'Hérodote, qui s'introduit dans la gueule du crocodile pour lui curer les mâchoires, pendant la sieste aux bords du Nil. Et sans aller plus loin, regardez votre chien. Il trouvera dans la prairie, l'herbe qui le fera purger : instinct ; mais il acceptera de vous un autre purgatif, car il vous comprend et a confiance : intelligence.

— Soumission, obéissance, peut-être, mais intelligence, c'est bien douteux.

— Eh ! Monsieur le Président, un malade à qui vous administrez un remède, ne vous confiera probablement pas davantage ses raisonnements intérieurs; en concluriez-vous pourtant qu'il n'a point raisonné ? Cessons, croyez-moi, d'avoir des méthodes différentes pour les animaux et pour nous, à mieux connaître la psychologie animale, nous connaissons mieux la psychologie humaine, car parmi tous ses brouillards, tout cet inconnu, tout ce mystère, il me semble voir au moins une clarté, celle de l'Unité de l'Univers, de la force spirituelle qui anime et ordonne tous les êtres vivants.

— Panthéiste, va ! fit en souriant le Président Louvrier...

XL.

— Vous demandiez l'autre jour, mon cher Jacquart, qu'est-ce que la vie ? Je serais assez curieux de vous entendre répondre à votre question.

— A vous cet honneur, Monsieur le Président. Que me répondriez-vous ?

— Une manifestation de la volonté et de la puissance de Dieu.

— Si je vous disais, à mon tour, une manifestation de la volonté et de la puissance de la Nature, serions-nous plus avancés ?

— En effet, peut-être n'y aurait-il qu'une querelle de mots. Mais ma réponse me suffit à moi, tandis que vous...

— C'est vrai, je voudrais mieux préciser mes idées. Mais c'est bien difficile. La vie, en ses formes les plus simples, apparaît comme un ensemble de réactions chimico-physiques que ni la chimie, ni la physique ne parviennent à expliquer. D'où une science nouvelle, la biologie, toute jeune encore, qui se propose d'étudier ce que ces réactions ont de particulier. Elle a eu quelque peine à définir son objet et à caractériser la vie...

— Je n'en doute pas. Ces savants matérialistes ont des yeux pour ne pas voir. Un enfant distingue un corps inerte d'un corps vivant.

— Ne soyez pas injuste. Dans le langage courant, on attribue sans doute un sens assez clair à ce mot, encore qu'on parle de la vie des sociétés, de la vie des arts, pour indiquer le mouvement, l'activité, l'évolution... La meilleure définition précise que j'ai trouvée dans un auteur récent serait la faculté de s'accroître en s'assimilant des éléments du milieu ambiant, pour réaliser une forme déterminée et pour la reproduire.

— C'est compliqué. Je n'y vois pas d'inconvénient. Et vous êtes plus édifié ?

— Pas beaucoup, je vous l'avoue. Toutefois voilà qui s'harmonise assez avec mes observations à propos de la poule luxembourgeoise. Elle transformait en sa propre substance des éléments inanimés pris au milieu ambiant, et ses plumes, une fois détachées d'elles, redevenaient inertes. Cette transmutation qui m'avait paru si étrange, c'est la vie.

— Vous baptisez le phénomène, vous ne l'expliquez point.

— Nommer est déjà un commencement de possession. Mais vous avez raison. La biologie rencontre à chaque pas le mystère et confesse son impuissance.

— Je n'attacherai de prix à ses recherches que lorsqu'un de ses fidèles aura, avec des sels, de l'eau, tous les éléments qu'il voudra, fait naître le moindre des protozoaires. Jusque là, la vie vient de la vie, et la vie vient de Dieu.

— Tous les éléments qu'il voudra ? Mettez-vous à sa disposition toutes les conditions de l'expérience, le temps, par exemple ? Qui sait ? Je vous accorde cependant que jusqu'à présent l'Homme n'est pas le Maître de la vie.

— Dieu seul...

— Nous ne pouvons d'ailleurs pas étudier la vie en soi, mais seulement dans des individus vivants.

— Dieu est la vie en soi, la potentialité universelle. Vous parliez tantôt de formes déterminées, déterminées par qui, si ce n'est par Dieu ?

— Les espèces seraient alors immuables, or c'est le contraire qui est vrai. Déterminées par les conditions naturelles : la vie est Protée s'adaptant à tous les milieux.

— Ah ! oui, le transformisme. Mais il y a des trous dans votre doctrine. Elle proposait une explication ingénieuse de la succession des phénomènes. Et probablement, elle contient une part de vérité. Mais de là, à reconnaître, dans l'évolution, la loi du comment du monde, il y a loin. Avez-vous lu l'intéressante conférence qu'un professeur de Nancy vint faire à l'Université de Bruxelles ?

— Avec le plus vif intérêt.

— Et avez-vous remarqué avec quel empressement effrayé Monsieur le Recteur Brachet lui donna la réplique ? Il me fit penser à un curé rassemblant ses ouailles pour les préserver de l'hérésie, ou à un berger, réunissant son troupeau pour que les brebis égarées ne tombent pas sous la dent du loup.

— M. Brachet, dans son discours sur les *Echelons de la Vie*, avait admis lui-même les variations brusques des espèces.

— Alors, la théorie est bien malade. Laissez-moi vous signaler encore que ses partisans n'ont jamais eu la logique de la pousser jusqu'au bout. Si l'évolution est la règle, pourquoi l'arrêter à l'homme, fut-il l'*homo sapiens* ? Ne reprochez pas au catholicisme de donner à l'homme une importance excessive ; vous faites exactement la même chose.

— Pas tout à fait. Il y a tout de même une certaine différence à considérer l'homme comme le terme actuel de la série animale, ou de croire que le monde a été créé pour lui. Il me paraîtrait tout à fait enfantin de penser que les poules ne sont faites que pour me pondre des œufs que je mangerai à la coque ou en omelette, aux fines herbes ou aux pointes d'asperges.

— Je ne vais pas jusque là.

— D'autres n'ont pas hésité. M. Guénot a signalé quelques exemples plaisants de cette harmonie pré-établie. On connaissait déjà le melon destiné à être mangé en famille, la puce brune pour qu'elle puisse se saisir sur les draps blancs, M. Guénot y ajoute l'explication de Wallace : les lapins de garenne ont la queue blanche pour servir de guide au crépuscule, à ceux qui les suivent, quand ils regagnent leurs terriers. Avouez que c'est assez drôle.

— Les exagérations de ceux qui veulent voir partout des intentions de la Providence ne prouvent rien contre cette conception.

— Certes, mais ce qui serait intéressant, ce serait de savoir si, dans la succession des phénomènes, il y a un ordre voulu et déterminé. A cet égard M. Guénot pose bien la question : toutes les théories qui ont prétendu résoudre le problème se rattachant à deux groupes, celui des finalistes spiritualistes, celui des mécanistes matérialistes.

— Je suis du premier, vous du second ?

— Ce n'est pas décidé. J'hésite. Aucune de ces thèses ne me satisfait, parce que loin de les trouver opposées, elles se ressemblent trop, à mon avis. Toutes deux aboutissent au fatalisme ; que le monde soit déterminé par la volonté de Dieu ou par les forces de la Nature, c'est tout comme.

— Non, vous oubliez que Dieu laisse à l'homme tout au moins sa liberté.

— Je connais la théorie. Elle n'est pas sans objections. Jésus lui-même n'a-t-il pas dit : « Que ta volonté, non la mienne s'accomplisse », et les croyants ne terminent-ils pas quotidiennement le *Pater* par : « Que ta volonté soit faite, ainsi soit-il ? ». L'Islam est plus formel encore, rien n'arrive que par la volonté d'Allah !

— L'homme est libre de désobéir.

— Comme il paraît libre aussi de s'insurger contre la nature ! Tous ces systèmes se heurtent à des hypothèses contradictoires. La vérité, c'est que nous pataugeons dans l'inconnu. Et s'il en est ainsi quand il s'agit de comprendre le comment de la vie, que dire de son pourquoi ? Ici tout est ténèbres. Où allons-nous ? Les uns disent que la vie est son propre but et qu'il n'y a pas de fin dans l'univers incréé, les autres proclament en inspirés des suppositions invérifiables. Nous ne savons pas ! Nous ne savons pas ! Et plus nous apprenons, plus nous méditons, plus s'ouvre béant et sombre le gouffre de l'inconnu...

XLI.

Les deux magistrats se promenaient, comme de coutume, sous les marronniers de l'avenue Louise, épanouis sous le soleil d'été. Ils avaient pris l'allée des cavaliers, déserte à cette heure, et discutaient religion.

— Enfin, je voudrais voir Dieu, s'exclama Jacquart...

A ce moment précis, un chauffeur qui, descendant l'avenue, avait voulu dépasser une automobile moins rapide, apercevant une autre voiture venant en sens contraire, crut échapper à la collision en se jetant sur le terre-plein. L'auto vint heurter un réverbère qu'elle brisa net sous le choc et qui s'abattit à quelques centimètres devant Jacquart.

— Vous avez failli être exaucé, dit le Président.

— Une des erreurs habituelles est de confondre la succession et la cause. Quelle occasion magnifique de dérailler offrirait à un superstitieux le présent incident : blasphémateur châtié, etc.... vous devinez les commentaires. Or, je ne blasphémiais point, je ne niais pas la Divinité, je voulais seulement vous faire remarquer l'erreur dans laquelle vous versez quand vous prétendez la personnaliser.

— Commen cela ?

— Un Dieu personnel, c'est une survivance des religions disparues. Il est interminable le défilé des Dieux. Si seulement, je rappelais tous les noms qu'a

révélés M. S. Reinach dans *Orpheus*, je n'aurais pas terminé au Rond-Point.

— Les faux dieux !

— Je vous dirais plutôt, avec Barrès, que la mutabilité des formes du divin ne doit pas nous désabuser des Dieux. Ils sont tous vrais puisqu'on doit voir en eux les affirmations successives d'un besoin éternel.

— Ah ! vous admettez donc que la religion réponde à un besoin éternel ?

— Mais, assurément, vous ai-je jamais permis de croire le contraire ?

— Oui, parfois.

— Parce que je n'ai pas de Dieu la même conception que vous ? Mais avouez que, à ce même mot, on donne des significations bien différentes, et si je mets quelque réserve à l'employer, c'est pour éviter des malentendus.

— Il n'y a qu'un Dieu, celui de la religion catholique.

— Affirmation discutable, mais que je ne discuterai pas. Je suis prêt d'ailleurs à vous dire que moi aussi, je considère le Divin sous les espèces de l'unité.

— Alors, nous sommes d'accord.

— Pas tout à fait, puisque je n'arrive pas à me faire à l'idée d'un Dieu personnel, situé quelque part dans l'espace céleste, ou figuré dans vos églises, sous l'aspect d'un vieillard à barbe blanche dans un triangle de lumière. Un pareil Dieu n'est que l'homme amplifié, c'est la conception des enfants et des sauvages. Une mosquée est autrement spiritualisée; tout y parle d'Allah, mais nulle part on n'y voit son image.

— Mais qui vous dit que ma religion oblige à croire à un Dieu fini dans l'espace et le temps ? C'est précisément tout le contraire.

— Oh ! et les trois personnes, je comprends les trois aspects, mais vous dites les trois personnes ?

— Trois qui sont un.

— Soit bien que je ne voie pas l'utilité de cette complication, si ce n'est l'institution d'un mystère de plus. Mais qu'elle soit triple ou unique, la personnalité m'inquiète. Il me semble qu'elle rétrécit et diminue votre idéal. J'accepterais plus facilement un Dieu impersonnel, infini, partout présent dans l'Univers et se confondant avec lui.

— Panthéisme !

— Non, pas exactement. Il serait dans la nature, comme sa plus haute expression, ainsi que l'âme est dans le corps humain. Et remarquez que je suis tout disposé à croire avec vous à l'immortalité de l'âme, pour autant, bien entendu, qu'au moment de la mort l'âme abandonne sa personnalité, de même que moi, au moment du sommeil, j'abandonne mes vêtements.

— Vous vous rapprochez de nous, il me semble.

— Oui et non. Si vous me permettez de voir dans l'éternité des peines, la résurrection des corps et les flammes de l'enfer de simples images littéraires, nous pourrions nous entendre, mais s'il faut prendre cela à la lettre, non, mille fois non.

— Hélas !

— En outre, la prière — tout au moins dans le sens courant de ce mot — m'a toujours paru absurde.

— Mais, Jacquart, comment pouvez-vous dire cela ?

— Monsieur le Président, il me paraît contraire à toute raison de demander à la Sagesse Infinie de modifier ses plans pour le désir d'un être infime, de supplier la Justice Suprême d'accorder ses faveurs. C'est une conception égoïste de primitif.

— Je ne vais pas aussi loin. L'Infini peut s'occuper avec facilité de l'infiniment petit. Il est hors de la dimension. Et puis, la prière élève l'âme.

— Sous cet aspect, nous pourrions nous entendre. Si vous appelez encore prière, une méditation au-dessus du souci immédiat, une exaltation de l'être intérieur, d'accord, et dans ces termes-là, je ne nie pas ses effets bienfaisants et consolateurs. Ils ne viennent pas du dehors, mais du dedans. Et un grand sentiment fortifie, mais des paroles, même admirables, sont sans vertu si elles sont répétées machinalement; que des catholiques murmurent des *Ave* et des *Pater* sans avoir aucune idée du sens des mots qu'ils prononcent : ils me font penser aux moulins à prière de l'Asie !

— Mais revenons à ce que je vous disais de la personnalité mourant avec le corps. Déjà, nous pouvons remarquer que la vie la plus haute, la plus intense se caractérise par la disparition de la personnalité. Ces moments sont brefs, mais chacun en a connus dans sa vie. Une grande admiration, une grande passion, un grand enthousiasme procurent ces instants culminants où l'on n'est plus soi. Les ruissellements de volupté dont parlent tous les mystiques au sortir de leurs extases sont exclusifs de la personnalité et de la conscience. Partant de ce connu vers l'inconnu, je ne vois pas d'objection à ce que le meilleur de moi-même poursuive au-delà de la mort une évolution ascendante, dans une vie plus vivante que celle que j'aurai connue.. Par surcroit, cela me paraît une nécessité morale... Mais vous ne dites plus rien, Monsieur le Président ?

— Je réfléchis, mon cher Jacquart. Vous n'ébranlez pas mes convictions, car j'ai la foi du charbonnier; je m'y tiens; elle me préserve de l'angoisse. Mais j'admire les ressources de votre esprit ingénieux et le mal que vous vous donnez pour édifier des constructions

spiritualistes qui satisfassent votre raison fureteuse, alors qu'il serait si simple de croire, tout bonnement, de croire comme tout le monde...

— Je n'en disconviens pas. Mais n'est-il pas plus méritoire de chercher la vérité au milieu des épines, par son propre effort que de s'endormir sur l'oreiller commode que peut nous procurer autrui ?

— Peut-être, dit le Président, mais peut-être aussi que cela manque de l'humilité nécessaire !

XLII.

— J'ai souvent entendu invoquer, comme preuve de l'existence de Dieu, dit Jacquart au Président, le *consensus omnium*, c'est-à-dire le consentement universel et l'argument ne m'a jamais paru bien fort, surtout si on l'applique au Dieu catholique.

— Pourquoi cela, demanda le Président, vexé.

— Mais tout simplement parce que ce consentement universel n'est qu'une illusion de ceux qui vivent dans les milieux catholiques. Je sais bien que *catholicos*, au sens premier, veut dire universel, mais c'est là une prétention et un espoir, sans plus.

— Contesterez-vous que ma religion est répandue sur toute la surface du globe ?

— Mais oui, je le contesterai. Sans doute, les catholiques sont fort nombreux, mais l'Islam et le Bouddhisme ne sont pas négligeables. Minorité certaine dans l'étendue actuelle, vous n'êtes qu'une minorité infime dans le temps.

— Que voulez-vous dire ?

— Ceci. Lorsqu'on sait que l'humanité existe depuis cinquante mille ans au moins, comment peut-on admettre qu'un Dieu puissant et bon ait attendu quarante-huit millénaires pour apporter sa révélation ? Qu'il ait pu laisser vivre et mourir des milliards de générations sans songer à leur salut éternel !

— Le sacrifice du Golgotha a profité à tous ceux

qui vinrent par la suite, mais aussi à tous ceux qui étaient venus auparavant. N'oubliez pas la Descente du Christ aux Limbes !

— Echappatoire ingénieuse, mais échappatoire tout de même. Cette tentative d'explication n'explique rien. Il y a plus : l'erreur universelle, prolongée, indiscutée ne suffit pas pour faire une vérité. Croyez-vous aux esprits, Monsieur le Président ?

— Au Saint-Esprit ? A l'Esprit du mal ? Oui. Aux esprits ? Non. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Précisément, parce qu'il n'y a pas de croyance plus ancienne et plus répandue. Toute l'humanité primitive a cru aux esprits, aux âmes désincarnées. Et des peuples de haute civilisation, comme ceux de la vieille Egypte ont pendant des siècles, veillé à la nourriture des morts, à entourer les défunts des représentations de ce qu'ils avaient possédé ou aimé pendant leur vie.

— Je sais; je sais; superstitions désuètes. Plus personne, aujourd'hui ne croit aux esprits.

— Plus personne ne l'avoue, disons plus exactement. Et j'ajouterai même peu de personnes se pensent encore soumises à la croyance ancienne. Elle est descendue dans leur inconscient et ils ne l'aperçoivent plus. Mais les actes la révèlent à qui sait voir. Pourquoi allume-t-on des bougies au chevet des morts, si ce n'est pour chasser les esprits ? Pourquoi salue-t-on le corbillard d'un inconnu ? Pourquoi se signe-t-on en passant près d'un cimetière ? Tous les rites funéraires marquent des traces de cette survivance de la croyance ancienne.

— Ne confondez-vous pas ? Des manifestations de déférence envers la mort n'impliquent pas nécessairement la croyance aux esprits ? Simple question de convenances, souvent.

— Vous confirmez ma manière de voir. La convenance, c'est exactement ce qui par l'habitude et les mœurs, est entré dans l'inconscient, le geste qu'on accomplit sans réflexion, par tradition, sans penser à s'interroger sur sa signification et son origine. Je vous convie à cette interrogation, vous ne trouverez de réponse dans la crainte des esprits.

— Peut-être, fit le Président, pensif.

— Laissez-moi, pour vous convaincre, vous raconter un petit fait qu'il me fut donné d'observer. Un cortège socialiste, précédé d'une musique et d'un drapeau rouge passait, dans un village du Hainaut, devant le cimetière. Spontanément, il s'arrêta, les assistants se découvrirent, la musique joua une marche funèbre et l'on s'en fut, sans que personne ne s'aperçut de l'étrangeté de pareille manifestation. Notez que ce cortège était entièrement composé de libres penseurs, de gens bien convaincus que la mort était l'anéantissement et qu'il n'y avait plus dans la terre qu'un peu de matière en train de se décomposer. Ils eussent traité de fariboles et de momeries un service religieux pour l'âme d'un défunt. Ils se fussent indignés si on leur avait demandé s'ils croyaient aux esprits. Et pourtant!

— Vous pourriez bien avoir raison, Jacquart. Notre société matérialiste a instauré, malgré son matérialisme, le culte des morts. L'affluence des visiteurs chargés de fleurs dans les champs de repos aux premiers jours de novembre, atteste une croyance à une certaine survie. On porte des bouquets aux esprits, comme jadis on leur portait des offrandes pour se les concilier. C'est l'inconscient qui nous dicte des actes que la raison ne peut expliquer.

— Il subsiste même aux temps présents, des gens — les spirites — qui systématisent en doctrine religieuse leur croyance aux esprits.

— Rien n'est plus crédule qu'un incroyant, Jacquart, je l'ai souvent remarqué. Ceux qui s'écartent de la Vérité en ont un tel besoin qu'ils la recherchent dans ses formes confuses et dégradées. Vous n'êtes pas spirite, je pense ?

— Certes, non, Monsieur le Président. Mais je crois qu'il y a parmi les spirites beaucoup de gens de bonne foi. Et je ne nie pas systématiquement les phénomènes extraordinaires dont il nous parlent. Mais, au lieu de les attribuer à une cause extérieure, aux esprits, je suis convaincu qu'ils sont tous des manifestations de l'inconscient des assistants. Placés dans des conditions favorables pour se laisser impressionner les uns par les autres, les spirites peuvent se révéler à eux-mêmes et aux autres, ce qui était caché, pour eux comme pour tous, dans les profondeurs inconscientes de leur âme et de leurs souvenirs; c'est de l'introspection mutuelle, sans plus. Les réponses des tables, les écritures sur les ardoises, les lévitations, les matérialisations, tout cela n'est troublant et inexplicable que pour ceux qui ignorent le rôle considérable que joue l'inconscient dans notre vie mentale et les forces, inconnues et incontrôlées encore, que le psychique collectif peut développer.

XLIII.

Ce soir-là, les deux magistrats, dans le salon de Jacquart, échangeaient leurs impressions au sujet des plaidoiries qu'avaient prononcées devant eux, le matin, deux maîtres du Barreau.

— J'aime à entendre M^e X..., dit Jacquart. Il est disert et élégant. Sa forme est toujours correcte et lorsqu'il peut mêler un peu de sentiment à son argumentation, il est souvent émouvant.

— Moi, j'accorderai plutôt la palme à son adversaire, M^e Y... Il est sec et précis, fait avancer ses propositions successives, comme des régiments à la parade, bien disciplinés, mais sans fanfares ni trompettes. Le lyrisme dans une plaidoirie m'agace et me met en défiance; l'ordre et la clarté, voilà pour moi toute l'éloquence.

— Mais, au fait, dit Jacquart, nous avons parmi nous, le plus fameux orateur du pays, le poète Vivegnis; si nous lui demandions son avis ?

— Messieurs, déclara Vivegnis, ainsi interpellé, oserais-je vous dire que l'éloquence, au moins comme je la comprends, n'a pour but ni d'exposer, ni de persuader...

— Par exemple, firent ensemble les deux magistrats.

— Elle a pour but, pour fonction essentielle, d'émouvoir, ce qui est tout autre chose. De même qu'il est

des gens qui écrivent sans être pour cela des écrivains, il est des gens qui parlent et qui ne sont pas orateurs. Une certaine facilité d'élocution peut faire illusion, mais elle est loin de l'éloquence, art divin, art suprême. Le professeur qui donne sa leçon, le curé qui prêche, l'avocat qui plaide, sont des parleurs et parfois des hauts-parleurs; mais l'or de l'éloquence est bien autre chose que cette menue monnaie.

— Je saisis bien les nuances, Monsieur Vivegnis, interrompt le Président, mais du bas au haut de l'échelle tous cherchent à démontrer et à convaincre.

— Erreur, Monsieur le Président; aux degrés inférieurs, peut-être, et c'est ce souci utilitaire qui fait leur infériorité; aux degrés supérieurs, aux sommets de l'art, il n'importe plus de prouver, mais d'émouvoir. En voulez-vous la démonstration? Je vous demanderai seulement d'interroger vos souvenirs. Il vous est arrivé sans doute d'entendre soit des plaidoiries d'assises, soit des discours d'hommes politiques, de tribuns, dans des réunions populaires, soit des conférences?... Eh bien, dites-moi donc les noms de ceux qui vous ont laissé la plus grande impression, de ceux que vous estimez comme des maîtres de l'éloquence. Des noms montent dans votre mémoire... Dites-moi maintenant quel est le sujet qu'ils ont traité, quelle est la preuve qu'ils vous ont apportée... Vous hésitez maintenant. C'est que ce qu'ils ont dit n'avait aucune importance et que toute l'impression qu'ils vous ont laissée venait de la manière dont ils ont dit ce qu'ils ont dit. Comprenez-vous? De même vous avez admiré comme un grand artiste un acteur et vous vous souvenez de cette admiration sans pouvoir retrouver deux phrases de ses rôles.

— Il y a du vrai dans cette observation, remarqua

Jacquart. Mais, selon vous, quel est le mécanisme de cette impression ?

— Comment elle s'obtient ? D'où elle résulte ? De ceci, je crois : lorsque des hommes se trouvent réunis dans une salle, que leur attention est excitée sur un objet commun, il se forme, ou peut se former tout au moins, une sorte d'âme collective qui ne correspond pas exactement à l'addition de toutes les âmes individuelles. Son niveau peut être très supérieur ou très inférieur. Dans le domaine psychique, l'arithmétique est un défaut.

— Non pas, dit Jacquart. Elle paraît un défaut, parce que vous additionnez seulement les âmes conscientes, c'est-à-dire les apparences, et que vous négligez l'inconscient.

— Comprends pas, déclara Vivegnis. Qu'appellez-vous l'inconscient ?

— L'immense réservoir des connaissances et des émotions acquises ou héritées que nous portons en nous, sans le savoir, et sans nous en rendre compte, et dont l'influence, que nous ne pouvons pas observer et contrôler à raison de cette ignorance même, est pourtant considérable sur nos impressions et nos actes.

— C'est possible, répondit Vivegnis. En tous cas, cette âme collective, c'est celle-là que doit atteindre l'orateur. S'il a la rare fortune de dire simplement, le plus simplement possible, la parole que dirait cette âme collective si elle pouvait parler, c'est alors le grand frisson, comme s'il tirait brusquement la lumière de la nuit. Au départ, ainsi qu'un avion roule sur le sol avant de prendre de la hauteur, l'orateur touche terre, mais il en part, comme d'un tremplin, pour s'en aller vers des régions supérieures, entraînant

avec lui l'âme collective qui lui est reconnaissante de se sentir épurée et ennoblie... Peut-être vous expliquai-je tout cela fort insuffisamment, mais je vous livre le résultat d'une longue expérience.

— Nous comprenons, dit le Président Louvrier. Dans ce domaine indéfinissable et mystérieux, il est difficile d'être tout à fait précis. Mais vous, M. Vivegnis, qui avez connu tant de succès oratoires, ne voudriez-vous pas nous en dire le secret ?

— Il n'en est point, Monsieur le Président, ou plutôt, je l'ignore. Je vois bien ce que la sincérité, la loyauté et l'amour de son auditoire — surtout l'amour — peuvent ajouter aux dons naturels, mais il n'y a point de recette pour réussir. Au contraire, je crois que tout effort pour faire bien est fâcheux. Une trop grande préparation, une trop grande recherche de l'effet, met en défiance l'âme collective. Elle refuse de s'abandonner à qui ne s'abandonne point. Rien n'est plus efficace que l'improvisation.

— Efficace, mais difficile et périlleux, remarqua Jacquart.

— Eh ! sans doute, et c'est là son mérite. Celui qui improvise vit une vie plus large, plus épanouie, il se sent des richesses qu'il ignorait, il voit accourir du fond de sa pensée, des images qui se précipitent comme des coursiers fougueux et qu'il ne peut retenir.

— C'est cela, fit Jacquart. Après l'inconscient du public, l'inconscient de l'orateur.

— Il est certain, continua Vivegnis, qu'en parlant, je trouve des idées et des formes que je ne rencontrerais pas en écrivant. Mes poèmes qu'on loue pour leur élan, m'ont demandé beaucoup plus d'efforts et de réflexion que mes discours. Il me semble qu'en ceux-ci, je suis inspiré. Par qui ? Je ne sais.

— Mais par vous-même, exactement. La chaleur du discours, le reflet sur vous-même de l'émotion collective, libèrent de la nuit les impressions qui sont en vous, sans que vous le sachiez, expliqua Jacquart.

— Et c'est pourquoi, ajouta Vivegnis, tous les grands orateurs recourent aux images, comme les poètes. Vous disiez tantôt, Monsieur le Président, que le lyrisme n'avait rien à voir avec l'éloquence. A la barre, peut-être, mais tout grand orateur est un lyrique. Une image juste et nouvelle, il n'en faut pas plus pour conquérir un auditoire.

— Cela se trouve rarement...

— Certes. Il est des images, belles, mais qui, pour avoir trop servi, n'ont plus de contenu. Il est des confusions d'images inconciliables qui sont ridicules. Ce sont des récifs fréquents où se brisent les barques inexpérimentées. Mais dans l'inédit expressif, quel élargissement et quelle beauté !

— Vous êtes poète, Monsieur Vivegnis, dit le Président et l'on s'en aperçoit. Vous avez pour l'art de la parole, un enthousiasme d'artiste !

— Quelle admirable chose que la grande éloquence, Messieurs. Elle tient de la poésie, par sa spontanéité inspirée, de la danse, par le geste et l'attitude, du chant par le son et les inflexions de la voix ; poésie, danse et chant, les trois arts primitifs, les trois arts éternels ! Et observez que la gloire, cette récompense, peut-être illusoire, mais tant poursuivie, par les créateurs de Beauté, l'orateur ne la peut espérer. Les applaudissements suffisent à disperser l'âme collective. Le discours une fois prononcé est irréparablement perdu. Son impression est plus éphémère que des pas dans la poussière. L'orateur lui-même ne pourrait la renouveler. La meilleure sténographie est

un fantôme pâle, une chose lamentablement morte.
Et tout ce qu'on peut espérer laisser dans la mémoire
reconnaissante des hommes est moins que la chute
furtive d'une étoile filante, par une belle nuit d'août...

XLIV.

— Somme toute, fit Jacquart, je me compare à un voyageur perdu la nuit dans une forêt immense et je n'ai pour diriger mes pas qu'une pauvre petite lumière : ma raison.

— Oui, une bien pauvre petite lumière, en effet, répondit le Président Louvrier.

— Elle éclaire passablement un cercle minuscule, où je puis, en examinant bien, découvrir des choses plus minuscules encore; au delà, la clarté se mélange à l'ombre, et j'en suis réduit à deviner des formes possibles; au delà encore, c'est la nuit épaisse, insondable, profonde, avec laquelle je pressens d'autres obscurités plus profondes encore : l'infini. Ce que je puis voir est misérablement infime en comparaison de l'inconnu, de l'inaccessible; le mystère m'environne et m'angoisse par son énormité.

— Exacte vision, déclara le Président Louvrier, et preuve de la nécessité de la religion; elle seule donne l'explication du mystère.

— Je ne puis me rallier à votre conclusion, mon cher Président. Ce que vous me demandez là, c'est, en définitive, de souffler sur ma lumière et de m'en remettre à un tiers. Ma lumière est petite, j'en conviens, mais c'est mon bien unique et je me refuse à le sacrifier. Je m'en servirai pour regarder dans les yeux celui qui se présentera pour me guider; s'il réussit à m'inspirer confiance, je le suivrai, mais je garderai ma lumière allumée.

— Que voilà bien la présomption des hommes d'aujourd'hui. Même quand ils ont conscience du formidable mystère dans lequel ils vivent, ce qui est rare, ils croient pouvoir se guider avec leur seule raison. La déesse Raison, une fille sur un char ! Est-ce assez grotesque...

— Pas plus que certaines dévotions religieuses, si l'on refuse de voir leur signification intime, répliqua Jacquart. Il y a aussi dans les processions certaines pucelles discutables qui symbolisent la Vierge ou les Séraphins. Tourner en ridicule une idée élevée n'est jamais bien difficile.

— Ne vous fâchez pas mon ami. Concédez-moi seulement que le siècle dernier a singulièrement exagéré l'importance de la raison et de la science, sa fille.

— Sur cette proposition, nous pourrons plus facilement être d'accord. Je reconnais que les espoirs immenses qu'on avait mis dans la raison et dans la science ne se sont pas réalisés.

Pendant les cent dernières années, on a étudié une quantité innombrable de faits; la connaissance des phénomènes c'est considérablement élargie; de multiples découvertes sont venues agrandir la puissance de l'homme; il y a là un effort saisissant vers une civilisation plus haute, mais il ne dépasse guère l'ordre matériel. Quand, les faits constatés, on a voulu en expliquer le comment, les théories scientifiques se sont succédées, tellement diverses que les meilleures n'ont plus que valeur d'hypothèses; et quant au pourquoi du monde et de la vie, aucune réponse n'est venue.

— A la bonne heure ! Vous avouez la faillite.

— Non pas. La science n'a cessé ses paiements que vis-à-vis de gens qui n'étaient pas ses créanciers. L'illusion a été de croire que tout notre être psychique rele-

vait de la raison et que, par conséquent, la raison pouvait donner réponse à toutes les questions.

— Ceci demanderait une explication.

— A mon humble avis, Monsieur le Président, notre être intérieur n'est pas très différent du voyageur perdu dans la forêt obscure dont je vous parlais tantôt. Au centre, une minuscule zone claire, où siègent la conscience et la raison, au delà une pénombre confuse, plus loin encore la nuit illimitée. Notre âme est le reflet du monde. La partie que nous en dévoile l'introspection est infime en comparaison de la partie dont nous ne savons rien. La plupart des hommes ignorent même l'existence de ce domaine obscur. Et pourtant, c'est probablement de là que viennent les plus fortes influences, les impulsions dominatrices. Si chacun de nous voulait s'interroger sur les circonstances les plus décisives de sa vie — Pourquoi as-tu aimé telle femme ? Pourquoi as-tu choisi telle carrière ? Pourquoi as-tu commis tel crime ou accompli telle action d'éclat ? — il devrait répondre qu'il n'en sait rien. Sans doute, notre habitude de raisonner nos actions est telle qu'en cherchant bien, elle nous indiquera des motifs. Mais ce sont des arguments plaqués, après la décision. Il n'y a de résolution consciente et réfléchie que pour les petites choses, et encore ? Notre être obscur nous pousse souvent sans que nous nous en apercevions.

— La thèse est curieuse. Si je vous comprends bien, nous subissons, à notre insu, des influences ancestrales qui viennent de l'infini des temps, et des influences du milieu qui viennent de l'infini des espaces ?

— C'est cela même.

— Mais alors, quelle place reste-t-il pour notre liberté ?

— Une toute petite place, j'en conviens. Celle que lui font les religions n'est d'ailleurs pas plus grande. La liberté humaine n'existe que dans des limites très restreintes — la partie claire — et mal définies. C'est, en général, une illusion qui est soigneusement entretenue dans un but utilitaire, pour la conservation de l'ordre social.

— Jacquart ! Jacquart ! Vous m'effrayez. Vous abusez de votre lumière jusqu'à en diminuer l'éclat !

— Je vous ai dit une pauvre petite lumière, Monsieur le Président. Elle vacille sous les rafales. Chez les uns, elle est une clarté pure. Chez d'autres, elle est moins que leur de braise. Chez tous, elle n'exclut pas l'erreur. Et laissez-moi vous signaler une défaillance fréquente de nos raisonnements. Nous la rencontrons constamment chez les plaideurs, chez les témoins, chez nos collègues. Elle est courante chez les historiens et les médecins. C'est un travers général.

— Et quoi donc, s'il vous plaît.

— C'est le *post hoc, proter hoc*. De ce qu'un événement arrive après un autre, on conclut trop facilement qu'il a été causé par celui-ci. Bien observer est déjà malaisé, établir entre deux observations une relation de cause à effet est beaucoup plus délicat, et cependant avec quelle témérité on le fait chaque jour ! Voilà une des tares du fonctionnement de notre intelligence, il en est d'autres...

— Mais alors, votre lumière ?

— Une pauvre petite lumière, je vous l'ai dit ! J'entends cependant la conserver avec soin puisque je n'ai rien de mieux, pour aller vers l'inconnu...

XLV.

Le soir tombait. Un soir doux de printemps où la fraîcheur du crépuscule était toute pleine encore de la tiédeur de l'après-midi et de parfums de fleurs.

Les deux magistrats revenaient d'une longue promenade dans cette admirable forêt de Soignes, qui est une des gloires de Bruxelles. Les feuillages timides étaient d'un vert jaunâtre et tendre et enveloppaient d'une parure pâle et discrète les silhouettes des arbres qui s'élançaient d'un jet droit vers le ciel et entre les troncs desquels se diffusait la lumière rose du couchant. A leur gauche, un coin du ciel était tout rouge.

Jacquart s'arrêta et déchira le silence concordant de leur marche.

— Monsieur le Président, fit-il, dans les ténèbres complexes dont nous avons si souvent parlé, lorsque je vous interrogeais sur les mille mystères de notre existence quotidienne, il me semble voir une lueur, tenir enfin un point auquel m'accrocher.

— Ah ! bah ! vous auriez trouvé une certitude ?

— Oui, je le crois, je l'espère. Il me semble que j'aperçois, tout au moins, une évidence : celle de la vie morale. Ce qui, selon moi fait l'homme, c'est la faculté de formuler des appréciations sans valeur utilitaire. A l'axiome de Descartes, je substituerai : Je juge, donc je suis. Socrate, condamné, disait : « Je ne sais pas ce que c'est que la mort. Mais, ce que je sais, c'est que c'est mal de commettre une injustice. » Nous

jugeons les autres, et nous nous jugeons nous-mêmes. Tel me paraît le signe distinctif, essentiel de l'homme parvenu à un degré de civilisation supérieure. Je n'en vois pas trace chez les animaux; il n'existe qu'en virtualité chez les enfants, chez les sauvages, chez certains paysans à peine éloignés de la vie végétative. Mais l'homme qui pense, juge; il prononce sur le bien et le mal, et ce d'après des règles qui ne sont pas individuelles. D'où viennent-elles? Je ne sais. Sans doute d'une immémoriale existence en société.

— C'est Dieu qui éclaire les consciences, interrompit le Président.

— J'ai peine à l'admettre, quant à moi; car pourquoi les éclairerait-il inégalement? Et si la vie est une épreuve qu'il doive juger, comment pourrait-il être sévère pour ceux qu'il a laissés dans un état d'infériorité?

— Ne recommençons pas nos éternelles discussions, mon cher ami. Je me borne à vous féliciter de ce que vous constatiez, parmi tant de phénomènes douteux et inexplicables, la réalité de la vie morale. C'est déjà beaucoup.

— Oui, cette conviction m'apaise au milieu de mes recherches. Elle me rapproche de vous. Car si je trouve insuffisantes les réponses de votre religion, de toutes les religions, quand je les questionne sur le comment et le pourquoi de notre existence, je constate d'autre part que votre religion, que toutes les religions, et même les doctrines philosophiques ou religieuses, scrutent le problème moral et lui donnent, sauf des divergences légères expliquées par les époques ou les climats, une réponse unique.

— Ah! Et laquelle, interrogea le Président intéressé.

— La loi d'amour, Monsieur le Président.

— La loi d'amour, répéta le Président avec gravité. Ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on vous fit. Aimer son prochain.

— Lao Tse l'enseignait, dans la Chine jadis.

— Prendre sur tous ses gains la part des pauvres gens.

— C'est aussi de l'Islam, l'un des quatre « piliers ».

— Soulager la souffrance et pardonner l'injure.

— Bouddha... Ces préceptes sont vieux, Monsieur le Président. Ils paraissent banalités parce qu'on n'en comprend plus le sens profond, parce qu'on les répète du bout des lèvres, sans en faire une règle de vie, parce qu'ils ne sont pas encore complètement incorporés dans notre inconscient. Les hommes les ont détruits en courant à la recherche du bonheur. Vaine poursuite !

— Le bonheur est en eux et non pas au dehors.

— C'est cela. Courir après la richesse, quelle misère ! L'or asservit et dégrade. Après les satisfactions de la vanité ? Soif inextinguible, car après une obtenue, il en est toujours d'inaccessibles. L'amour des femmes est inconstant et l'amitié des hommes infidèle. Tout égoïsme porte sa tare en lui-même et aboutit à la déception et à la tristesse. Tandis qu'aimer, aimer sans exigence et sans condition...

— Consoler les affligés.

— Ne pas abandonner ceux qui sont prisonniers.

— Soigner les malades.

— Adopter un parti-pris de bienveillance universelle. Il n'est point d'âme si sombre qu'il n'y ait en elle quelque chose à aimer.

— Comprendre la multiple splendeur du monde et de la vie. Il n'est point de spectacle où il n'y ait quelque raison d'intérêt et d'admiration.

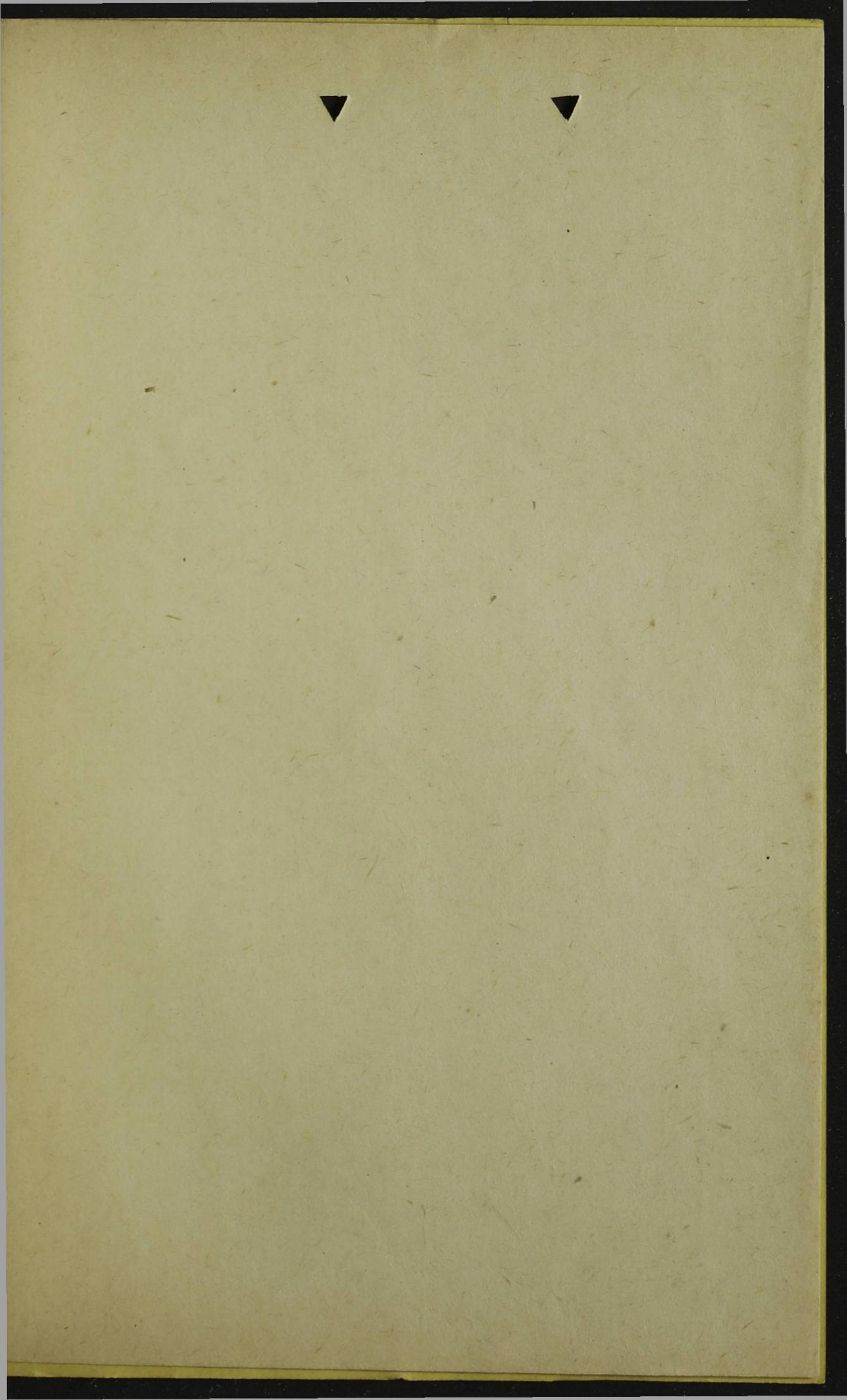
— Avoir pour la beauté un constant enthousiasme.

— Avoir pour la faiblesse un respect attentif.

— Se dévouer !

— Servir !

Il y eut un silence. A quoi bon parler ? Les âmes étaient d'accord et continuaient en strophes alternées la conversation. Jacquart et le Président se serrèrent la main, comme pour mieux se l'attester, et maintinrent leur étreinte. Et les deux magistrats se tenant par la main, marchaient dans le printemps, comme deux ingénus, en silence...







1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

LA RENAISSANCE DU LIVRE

- La Pauvre Vie de Charles Bernier, par G. D'ACONIT.
Une Rivalité Farouche, par ROGER AVERMAETE.
La Nouvelle Camille, par SIMONE BERSOU.
La Vocation de M^e Héraly, par EMILE BOUSIN.
Edwige, par MAURICE BUTAYE.
Les Tantes, par CYRIEL BUYSSE.
Un But, par LÉON CHENY.
La Famille Kaekebroeck, par LÉOP. COUROUBLE.
Pauline Platbrood, par LÉOPOLD COUROUBLE.
Les Cadets de Brabant, par LÉOPOLD COUROUBLE.
Le Mariage d'Hermance, par LÉOPOLD COUROUBLE.
Madame Kaekebroeck à Paris, par LÉOPOLD COUROUBLE.
Le Sens des Jours, par HENRI DAVIGNON.
La Certitude Amoureuse, par RICHARD DUPIERREUX.
Kermesses, par GEORGES EEKHOUD.
Voyous de Velours, par GEORGES EEKHOUD.
La Nouvelle Carthage, par GEORGES EEKHOUD.
La Chaîne sans Fin, par JULIA FRÉZIN.
L'Intruse, par JULIA FRÉZIN.
Cacao, par MAURICE GAUCHEZ.
La Maison sur l'Eau, par MAURICE GAUCHEZ.
Les Dytiques, par EDMOND GLESENER.
L'Homme et le Nénuphar, par RENÉ GOLSTEIN.
L'Indigne Rivale, par GÉRARD HARRY.
Le Miracle des Yeux, par JOSÉ HENNEBICQ.
Amours Rustiques, par HUBERT KRAINS.
La Suprême Aventure, par FRANCY LACROIX.
La Faute de Madame Charvet, par CAMILLE LEMONNIER.
Mascarades Rustiques, par ARILD LIÉNAUX.
Le Roman de l'Egoïste, par ABEL LURKIN.
La Flamme Immortelle, par ALBERT MOCKEL.
Risquons-tout, par PIERRE NOTHOMB.
Jean Lariguet, par RODOLPHE PARMENTIER.
Scènes de la Vie Judiciaire, par EDMOND PICARD.
Les Contes du Whisky, par JEAN RAY.
Évocations, par GEORGES RODENBACH.
Le Petit Curé de Schaerdyck, par MAURITS SABBE.
La Source au Fond des Bois, par FERNAND SEVERIN.
La Grâce de la Folie, par HUBERT STIERNET.
La Rose de Java, par HORACE VAN HOFFEL.
Lettres à Fernand Severin, par CHARLES VAN LERBERGHE.
Le Juif Errant, par AUGUSTE VERMEYLEN.
A la Recherche de l'Amour, par A. VIERSET.
La Plaine Étrange, par ROBERT VIVIER.